Sir Josie Rajal 1817

L'ESPION CHINOIS:

OU

266

L'ENVOYÉ SECRET de la Cour de PÉKIN,

Pour examiner l'Etat présent de l'EUROPE.

Traduit du CHINOIS.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIEME.

Fr. 266

A COLOGNE.

MDCCLXIX.

L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA meſure de la population en France eſt ſi petite, qu'elle contient à peine les deux tiers de la nation. De vingt-cinq millions d'habitans qu'il devroit y avoir dans cette monarchie, il y en a à peine ſeize; & il ne tient pas au gouvernement qu'il y en ait beaucoup moins.

Tant de cauſes concourent à la dépopulation que, ſi le phiſique ne donnoit des hommes à la France, il n'y en auroit point. Heureuſement la nature végete de tous côtés, ſans quoi elle ſeroit un déſert. On peut dire que les peuples qui naiſſent en France, ne ſont point enfans de la république, mais fils du climat.

La religion, de concert avec la politique, ſemble concourir à la deſtruction de l'eſpece; le culte l'anéantit tous les jours.

Cinq-cens-mille célibataires de l'un & de l'autre ſexe, qui s'enterrent avec toute leur

postérité dans les cloîtres, font mourir tous les siecles la trentieme partie de la nation: de maniere qu'on peut calculer d'avance la destruction générale, & prouver géométriquement que, dans trois-mille ans, il n'y aura pas un seul François sur la terre.

C'est la religion elle-même qui conjure contre l'état, & qui rend le gouvernement criminel de leze-humanité; je pourois dire de leze-divinité.

Il est humiliant pour la raison humaine, que des hommes aient imaginé que, pour vivre éternellement dans le ciel, il fallût faire mourir à jamais sa postérité sur la terre.

Comment à-t-on pu supposer que l'être suprême se trouvât honoré par la destruction de ceux qu'il a créés; & que sa grandeur fût dans l'anéantissement de son ouvrage.

L'unité de religion en France coupe le nerf de la population: c'est le corps du Christ qui fait qu'il y a peu de corps. Il faut croire que Dieu, après sa résurrection, s'est fait homme pour défaire des hommes.

Le Roi veut que tous ceux, qui prétendent à faire des enfans dans l'état, soient de sa communion: ce qui fait que les Fran-

çois qui ſont d'un ſentiment oppoſé, vont porter ailleurs leur progéniture.

L'obligation d'entendre la meſſe les oblige à s'enfuir: & ils vont vivre & mourir dans d'autres climats.

LETTRE II.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

LA France eſt remplie de loix, de réglemens, d'ordonnances; on y protege tout ce qui peut contribuer à la ſociété; il n'y a que la population qu'on a oublié d'y encourager.

Cette premiere branche de l'adminiſtration eſt livrée à elle-même, le gouvernement ne s'en mêle point, on diroit que ce n'eſt pas ſon affaire. Ici les hommes naiſſent comme ils peuvent, & c'eſt toujours par haſard qu'ils viennent au monde.

Les exemples des peuples les plus ſages de l'univers ſur cette partie de l'adminiſtration, n'ont aucune influence dans le gouvernement. Les François ont tout pris des Romains, excepté les moyens qu'ils

mettoient en uſage pour encourager les mariages : c'eſt-à-dire, le voie directe de propagation.

Il eſt ici permis à un citoyen de ne pas ſe marier & de faire mourir avec lui toute ſa poſtérité, ſans que la république s'en formaliſe ; & ſans que celui, qui ne donne point d'enfans à l'état, en ſoit moins eſtimé.

Un célibataire qui, en finiſſant ſon exiſtence, finit celle d'une génération entiere, peut poſſéder les premieres charges & tenir un rang diſtingué dans la monarchie.

Il eſt vrai qu'au milieu du ſiecle paſſé, un Roi de France accorda une penſion aux peres de famille qui auroient douze enfans mâles. C'étoit commencer l'encouragement par où l'on auroit dû le finir. Il ne s'agiſſoit pas de porter le citoyen à faire des prodiges ; mais d'exciter la génération de l'eſpece. Tout homme qui ſe marie peut ſe promettre deux ou trois enfans, mais il ne doit point s'attendre qu'il aura le nombre fixé pour la récompenſe.

LETTRE III.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

POUR que la propagation dans un état ait toute ſon activité, il faut que les hommes ſoient à une certaine diſtance les uns des autres. La répartition géométrique eſt abſolument néceſſaire ; car toutes les parties de la génération doivent avoir enſemble des rapports analogues. Si elle eſt diviſée par branches ſéparées, elle manque de ce jeu général qui donne de l'élaſticité à tous ſes reſſorts. Dans ce dernier cas, on peut dire que la propagation d'un peuple eſt de pieces & de morceaux.

Paris & quelques autres principales villes regorgent d'habitans, tandis que le reſte du royaume en manque. Tous les grands ainſi que les premiers de l'état font leur réſidence ordinaire à Paris : les citoyens les plus riches y établiſſent leur domicile. Non ſeulement les gens aiſés ; mais même ceux qui manquent de moyens s'y rendent de toutes parts pour y faire fortune.

Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que Pa-

ris, cette même ville qui dépeuple la France, se dépeuple continuellement elle-même. Sans les colonies, que les provinces lui font passer chaque année, elle deviendroit un désert. C'est que le trop grand nombre d'hommes assemblés dans un même lieu, est aussi défavorable à la population, que le trop petit nombre lui est nuisible.

LETTRE IV.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

LES causes morales dépeuplent plus la France que les politiques. La corruption des mœurs, qui porte ici le nom de galanterie, absorbe la génération. La fréquentation des deux sexes gêne la propagation dans l'un & dans l'autre. On voit trop de femmes, pour pouvoir espérer d'avoir beaucoup d'enfans. A force de diviser la propagation, on l'éteint.

En France l'himen lui même est contraire aux vues de la population. Une nombreuse famille embarasse, elle gêne les aises & les commodités de la vie. On ne se marie

plus pour avoir des enfans: mais pour vivre avec une femme, ſans enfans. Cela s'appelle aujourd'hui la bénédiction nuptiale.

Les femmes trouvent que la groſſeſſe uſe leur beauté, & que d'accoucher ſouvent c'eſt flétrir leurs charmes: & à cauſe de cela la plûpart s'abſtiennent d'habiter avec leur mari. Il y en a même qui ne ſe marient jamais, crainte que le mariage ne gate leur teint.

La manie qu'on a en France d'être ſociable, eſt cauſe de la deſtruction de la ſociété. On ne ſe voit beaucoup, que pour ſe plaire d'avantage, & la corruption eſt tout près de ce penchant. Ce n'eſt pas pour plaire à une ſeule femme, que les hommes font leurs efforts pour ſe rendre aimables; mais pour plaire à pluſieurs.

De ce déſir général naît la fréquentation des courtiſanes; commerce défavorable à la population.

Les enfans qui naiſſent ici des mariages légitimes ſont en ſi petite quantité, qu'ils balancent à peine le nombre des morts: ce qui fait que l'eſpece dégénere tous les jours en France. D'ailleurs ces enfans ſont ſi maladifs, qu'ils meurent preſque tous en naiſſant: ils ne font, pour ainſi dire, que paroître dans le monde.

La plûpart des femmes de France, en se mariant, n'ont qu'une affaire qui est d'accoucher ; celle de nourir leurs enfans ne les regarde point. Ce soin, le premier de tous les soins, est remis à autrui. On le confie à des nourices mercénaires, qui pour un modique salaire se chargent d'allaiter des enfans qui ne leur appartiennent pas.

Le mal est qu'elles deviennent elles-mêmes un obstacle à la population ; car tandis qu'elles nourissent, elles n'accouchent pas.

LETTRE V.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

De toutes les causes qui diminuent le nombre des hommes, le luxe est une des plus grandes. Il coupe les nerfs de la population générale. Tu auras peut-être de la peine à le croire, il fait plus de mal lui seul que la guerre, la peste & la famine ensemble.

Depuis qu'il a passé dans toutes les classes, presque personne n'a la faculté de se

marier; ou, si on se marie, on n'a pas le moyen de faire des enfans. Les habits, les parures, les diamans éteignent par avance la postérité.

Tout ce qui environne ce luxe est défavorable à la population. On a un grand nombre de domestiques en hommes & en femmes qui ne se marient jamais; ce qui forme un vuide immense dans l'espece.

Un homme, qui a quarante-mille livres de rente, empêche que vingt citoyens ne naissent tous les ans. Il n'y a aucune femme de condition en France qui n'ait quatre ou cinq filles autour d'elle, qui vieillissent & meurent sans postérité. Quelle perte immense pour la société, que ce nombre prodigieux de célibataires de l'un ou de l'autre sexe!

Les soldats en France qui sont encore en plus grand nombre que les laquais, ne se marient point non plus. Il est deffendu à ceux qui contribuent à la gloire de la couronne, de contribuer à la puissance de l'état. Cette classe d'hommes qui périt par les guerres, & encore plus par les travaux & les peines, & qui a besoin d'être renouvellée tous les vingt ans, disparoît de dessus la terre, sans laisser aucune postérité après elle.

Tandis que d'un côté une foule de causes empêche les hommes de naître ; de l'autre une maladie honteuse les anéantit. C'est la débauche qui a répandu son venin dans toutes les classes. Elle a affoibli la nature au point qu'elle ne produit plus que des hommes malades, pour la plûpart incapables de remplir l'objet de la propagation. Les peres la laissent à leurs enfans pour héritage, & ceux-ci la font passer à la postérité. Il n'est pas besoin d'avoir les mœurs gatées pour être attaqué de ce mal, il suffit d'être né d'un pere qui les a corrompues.

LETTRE VI.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

Le gouvernement domestique en France, n'est pas moins défavorable à la population, que le politique.

La loi de chaque famille particuliere gêne la propagation générale. Il n'est point permis aux fils de donner des enfans à la république sans l'avis de leur pere. Les mariages contractés sans leur consentement

ſont ſuſceptibles de diſſolution. Ici les enfans n'aquierent la liberté d'engendrer qu'à vingt-cinq ans; c'eſt à-dire, lors que la plûpart n'en ont preſque plus la faculté, & ont perdu les années les plus fécondes de leur âge.

Les Européens qui ſupputent tout, ont calculé que la vie des hommes, priſe en général, n'eſt que de vingt-deux ans pour chaque individu. Sur ce pied là, on peut dire qu'en France il n'eſt permis aux citoyens de faire des enfans que trois ans après leur mort.

Cette loi, qui met entre les mains des peres le pouvoir de diſpoſer des déſirs de leurs enfans, a des conſéquences funeſtes pour la population. Je veux parler des mariages qui ne s'accordent pas avec l'inclination; car les peres, ſans s'arrêter à aſſortir les goûts, ne penſent qu'à aſſortir les biens.

La diſproportion de l'âge n'eſt point un obſtacle, pourvu que la proportion des biens y ſoit. Il eſt aſſez ordinaire en France de voir marier des hommes de vingt-cinq ans, avec des femmes de quarante-cinq, c'eſt-à-dire, lorſquelles ne ſont preſque plus en état d'engendrer.

Les richeſſes tiennent lieu de tout dans les mariages; la laideur & le dégoût qui

l'accompagnent presque toujours sont comptés pour rien. Ce qui fait que ces unions en général donnent si peu d'enfans à la république.

De ce pouvoir despotique des peres, il résulte un autre inconvénient, je veux dire qu'un pere qui a six enfans, n'en consacre qu'un à l'état du mariage, destine les autres à la guerre ou les condamne au célibat. C'est-à-dire, qu'il détruit de son autorité privée cinq générations pour en favoriser une. S'il a quatre filles, il en enferme trois dans un couvent, & permet à la quatrieme d'avoir un mari.

Quelle idée peut-on avoir d'un gouvernement, qui semble ignorer que les enfans appartiennent plus à la république qu'à leur pere; car s'ils sont redevables de la vie à ceux-ci, ils doivent leur sûreté à celle-là, sans laquelle la vie devient inutile.

LETTRE VII.

Le Même, au Mandarin Catao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

Il courut derniérement un bruit que l'eſclave favorite étoit diſgraciée, & qu'il y avoit une place vacante dans les petits appartemens de Verſailles. Auſſitôt toutes les jolies femmes de Paris ſe mirent en campagne, & parurent ſur les rangs, le nombre des poſtulantes fut conſidérable. Tout ce que la nature & l'art peuvent employer tour-à-tour dans ce ſexe, pour piquer le goût de l'autre, fut mis en uſage. Il y eut, je t'aſſure, de quoi travailler pour tout le monde: les marchands de modes, les agrémaniſtes, les coëffeuſes paſſerent les nuits; on ne vendit jamais tant d'étoffes, de rubans, de dentelles, de pompons. On eut dit que toutes les femmes étoient veuves, & qu'elles ſe préparoient à paſſer en ſecondes nôces. On prit les bains, & on ſe parfuma à tout événement. De la parure elles paſſerent à ce qui fait qu'elle plaît. Elles ſe préparerent à avoir

de l'esprit; elles relurent les endroits tendres des romans, surtout ceux qui affectent le plus; étudierent des reparties, & composerent des impromptus.

Avant qu'on eût appris la chûte de cette favorite, toutes les femmes de Paris se portoient à merveilles; à cette nouvelle elle se trouverent attaquées soudain d'une migraine affreuse: la plûpart se rendirent à Versailles pour changer d'air.

Quelque-unes qui savoient que la premiere entrevue du Roi, & de l'esclave disgraciée s'étoit faite en courant le cerf, voulurent voir cette chasse, pour laquelle elles n'avoient témoigné jusques-là aucune curiosité.

Plusieurs jeunes veuves qui, depuis la mort de leurs maris, s'étoient retirées dans des couvens dans l'intention d'y finir leurs jours, en sortirent à l'occasion de cette vacance, pour aller faire un tour dans ce château, avant que de s'ensevelir dans la retraite.

Le point principal étoit d'être vu du monarque, & de lui parler: on employa la ressource ordinaire des mémoires. Le stratagême avoit réussi sous le regne précédent; un mémoire adressé au Roi par une veuve qui lui demandoit une pension de

quinze-cens livres, lui avoit valu la couronne de France. Tous ces billets-doux qui furent donc écrits à ce Prince, commençoit ainsi; *supplie humblement votre Majesté.*

Les suppliantes étoient si galamment mises, & avoient un air si coquet, qu'elles avoient lieu d'espérer d'aller plus loin que leurs mémoires. Tandis qu'elles se donnoient tout le mouvement possible pour remplir la place vacante, on apprit qu'elle ne vaquoit point, & qu'au contraire la favorite étoit plus que jamais dans les bonnes graces du Roi. Alors les mémoires finirent, & la migraine leur ayant passé tout d'un coup, elles s'en retournerent à Paris.

Celles qui avoient eu quelque goût pour la chasse au cerf, le perdirent; & les jeunes veuves rentrerent dans leurs couvents jusques à nouvel ordre.

Voilà déja plusieurs fois que ces faux bruits se répandent ici. On dit que c'est cette favorite qui les fait courir elle-même; & qu'elle s'en divertit ensuite avec le Roi. Il faut être bien sûre de son fait, pour se jouer ainsi de la faveur.

LETTRE VIII.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

On fit mourir ici ces jours passés un citoyen chez qui on avoit trouvé quelques placards. Ce sont des écrits contre le gouvernement que des mécontens affichent aux coins des rues, pour apprendre au public ce qu'il sait déja.

Il n'y a point de rémission en France pour ce délit; car il décele toujours un vice dans l'administration générale, ou quelque défaut particulier dans ceux qui gouvernent l'état.

On trouve des tempéramens à l'égard de tous les autres crimes; mais il n'en est point pour celui-ci.

Les voleurs public, les assassins, les incendiaires ne sont souvent condamnés qu'aux galeres; mais les faiseurs de placards sont toujours punis de mort.

Un Anglois qui faisoit sa résidence à Paris étant las de vivre, & n'ayant pas la force de se tuer lui-même, demandoit à un

François comment il devoit s'y prendre pour mourir ? Faites un placard, lui-dit celui-ci ; vous ne sauriez par-là manquer votre coup ; car vous serez sûr alors d'être pendu.

Les représentations aux ministres sur le mauvais état des affaires sont regardées comme autant de placard & punies de même. Ces Messieurs disent pour leur raison que le désordre de l'état n'est pas l'affaire des particuliers. Il faudroit donc leur envoyer les exacteurs des taxes, & des impôts ; puisque ces charges ne sont établies que pour remédier aux désordres, dont ils font leur affaire personnelle.

Il en est de même des remontrances au Prince, dont un sujet ne sauroit revenir ; c'est dans ce gouvernement un crime de leze-Majesté au premier chef : ce qui revient à peu-prés au même que, si un pere de famille faisoit mourir ses enfans, parce-qu'ils voudroient s'aviser de lui exposer le mauvais état de sa famille.

Si quelque particulier a assez de courage pour s'adresser au Prince, dans le dessein de lui indiquer quelque leçon de la police générale ; alors toute la nation des ministres est sur le qui-vive : elle craint qu'il n'aprenne au Roi le mauvais état des choses,

& ne lui révele le ſecret. Auſſi ſait-elle bien empêcher que de tels mémoires ne parviennent juſqu'à lui. Tout ſeroit perdu ſi quelque écrit patriote portoit le ſouverain à jetter ſes regards ſur l'adminiſtration. Je vis traîner derniérement à la Baſtille un citoyen, chez qui on avoit trouvé des papiers contenant des remontrances au Roi. Il eſt vrai que cet écrit eſt bien ſéditieux; je t'en envoie une copie, afin que tu en juges toi-même.

„ Très humbles remontrances au Roi de „ France Louis XV. par le plus fidele de „ ſes ſujets.

„ SIRE,

„ Si les Rois ſont les peres des peuples, „ il doit être permis aux peuples de s'a„ dreſſer aux Rois; car à qui auroient-ils „ recours dans leurs calamités? A leurs „ Miniſtres? Ces hommes durs, impitoya„ bles, qui ſacrifient tout à l'ambition, & „ qui ont toujours un intérêt perſonnel de „ cacher au ſouverain le déſordre de l'état?

„ Pierre le Grand de Moſcovie permit „ à ſes ſujets de lui préſenter requête, „ quand ils auroient quelque ſujet de mé„ contentement; avec cette clauſe que ſi „ ceux qui s'adreſſeroient à lui déguiſoient

„ la vérité, ils feroient punis de mort. Je
„ me foumets ici à cette loi : j'offre de
„ mourir, fi j'en impofe en rien à votre
„ Majefté.

„ Au refte, Sire, je n'enfrains point les
„ loix de l'état. Votre Bifaïeul, de glo-
„ rieufe mémoire, permit à fes fujets de
„ s'adreffer à lui. Ce Prince leur ouvrit
„ lui-même un chemin au trône, & leur
„ fraya un voie pour arriver jufques à lui.

„ Avant que d'entrer en matiere, je
„ vous préviens, Sire, que vous êtes ado-
„ ré de vos peuples. Vos rares qualités
„ vous ont attiré la bienveillance générale;
„ cette modération, cette affabilité, cette
„ belle ame, n'ont pu être fans effet: ces
„ vertus vous ont gagné le cœur de tous
„ vos fujets: il n'en eft aucun qui ne ver-
„ fât pour vous jufques à la derniere gou-
„ te de fon fang.

„ On fe plaint feulement de cette fata-
„ lité, qui fait que, fous le meilleur de
„ tous les Rois, les François font les plus
„ malheureux de tous les peuples.

„ L'infortune des nations eft que les fou-
„ verains ne favent jamais l'état des cho-
„ fes. Ceux qu'ils choififfent pour leur
„ aider à fupporter le poids de leur cou-
„ ronne, ont toujours des raifons particu-

„ lieres pour les leur cacher. Ils ignorent
„ encore plus leurs ressources.

„ Sire, la Providence vous a placé sur
„ un trône, fait pour être le plus puissant
„ de l'univers, vous régnez sur des con-
„ trées immenses; mais ce grand corps po-
„ litique est perclus de la plûpart de ses
„ membres. Il n'y a qu'une petite portion
„ de ce vaste continent qui soit cultivée:
„ tout le reste est en friche. Il vous manque
„ dix millions de sujets que le défaut de
„ loix sur l'agriculture retient dans le néant.
„ Chaque génération tue un million de
„ François. C'est-à-dire, que la France
„ qui devroit être le plus puissant état du
„ monde, n'est pas en proportion de for-
„ ces relatives avec le plus foible de l'Eu-
„ rope.

„ Vos finances ne sont pas en meilleur
„ état; elles sont dérangées au point qu'à-
„ moins d'un miracle œconomique il est
„ impossible de les rétablir. Eh! le moyen,
„ Sire, que cela puisse être autrement? on
„ diroit que cette partie de l'administration
„ est au pillage: chaque financier a une
„ clef de votre trésor, d'où il tire les som-
„ mes qu'il veut.

„ Le numéraire de la France est de dou-
„ ze-cens millions. Pour qu'il y eût de
„ l'ordre dans les finances, il faudroit que

„ cette somme fut répartie géométriquement; c'est-à-dire qu'elle fût en proportion du nombre des citoyens, & je pourrois vous citer six particuliers qui possedent à eux seuls quatre-cents millions: c'est-à-dire, qu'ils ont le tiers du total des richesses, & par-là ont dans leurs coffres les portions de six-millions de vos autres peuples. Il y a un grand nombre de vos sujets qui n'ont jamais vu votre effigie sur une monnoie d'or.

„ A cette misere universelle se joint un mécontentement général. La France est humiliée de voir une race d'hommes qui s'engraissent des malheurs publics. Soixante-traitans fouillent continuellement dans la poche de vos autres sujets, & en retirent chacun tous les ans une somme de trois-cens-mille livres.

„ Les guerres inutiles qu'un sage conseil pourroit prévenir, achevent d'arracher à vos peuples le peu que l'avidité des fermiers leur avoit laissé. Les impôts réitérés pour subvenir aux fraix des batailles accablent vos peuples. La plûpart hors d'état de payer les charges, & ne trouvant aucune compassion auprès de ceux qui les levent, s'enfuient, & vont chercher ailleurs les moyens de vivre que leur

„ patrie leur refuse. Un grand nombre pas-
„ se dans l'étranger, & en diminuant les
„ forces de l'état, augmente celles de vos
„ ennemis. La guerre présente à réduit l'é-
„ tat dans une désolation qu'aucun de vos
„ Ministres n'a eu le courage de vous re-
„ présenter. Les campagnes n'ont presque
„ plus de laboureurs: les ménagers ont péri
„ dans les combats. Les provinces sont dé-
„ sertes, & les villes dépeuplées d'habi-
„ tans. Les besoins phisiques manquent à
„ vos peuples; ils n'ont pas de pain. Plu-
„ sieurs milliers de vos sujets sont obligés
„ de brouter l'herbe comme les bêtes.

„ Tous ces malheurs sont d'autant plus
„ accablans que ceux qui les causent ne se
„ mettent pas en devoir d'y remédier; mais
„ au contraire cherchent à en augmenter le
„ joug qui devient tous les jours plus pe-
„ sant.

„ L'amour que nous vous portons, Sire,
„ nous feroit supporter patiemment nos af-
„ flictions, s'il n'y avoit un mal dans l'état
„ plus grand encore que nos malheurs; je
„ veux dire, le despotisme de vos Minis-
„ tres, qui se donnent un plein pouvoir
„ sur nos vies & nos libertés. Ce sont les
„ Pachas de la France. Ils font punir &
„ arrêter ceux de vos sujets qui leur déplai-
„ sent. Les prisons sont remplies aujour-

„ d'hui de François, dont votre Majesté „ n'a jamais entendu prononcer les noms.

„ Ils se servent de votre autorité pour „ commettre envers nous toutes sortes de „ violences. Votre nom, si doux & si cher „ aux oreilles Françoises, est devenu la „ terreur de la France. Des citoyens, „ dont la conduite ne sauroit être suspecte, „ sont traînés dans des prisons, sans autre „ motif que celui d'avoir déplu à des hom- „ mes en place, ou à quelques-unes de „ leurs créatures.

„ Ce qui nous console, Sire, dans nos „ afflictions, c'est que toutes ces vexations „ vous sont inconnues, & qu'elles sont fai- „ tes à votre insu: mais nos malheurs n'en „ sont pas moins grands parceque vous les „ ignorez.

„ Si ces très humbles remontrances par- „ viennent jamais jusques à vous, plusieurs „ de vos fideles sujets vous supplient ici en „ mon nom de créer un conseil extraordi- „ naire, pour examiner l'état présent de la „ France; afin qu'après vous en avoir ren- „ du compte, votre Majesté donne ses or- „ dres pour y apporter le remede que l'état „ des choses présentes peut permettre."

LETTRE IX.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

Le ſujet de cette lettre cadre parfaitement avec ma précédente ; il eſt queſtion d'un projet de priſons dénominatives. Le plan eſt très beau, & mérite l'attention du gouvernement François, je ne doute pas auſſi qu'il ne ſoit adopté ; car cette adminiſtration ne laiſſe gueres échaper les beaux établiſſemens.

On ignore qui en eſt l'auteur, & je crois qu'il fera fort bien de le laiſſer ignorer ; car il pourroit bien être le premier penſionnaire de l'établiſſement qu'il propoſe.

Le mémoire eſt adreſſé au premier concierge des priſons de la France ; c'eſt-à-dire, au miniſtre d'état qui lâche les lettres de cachet.

„ Monſeigneur,

„ Les ſujets du Roi très Chrétien ſe „ plaignent avec raiſon d'être arrêtés tous „ les jours, ſans ſavoir pourquoi ; ce qui „ rend l'inquiſition de cette monarchie auſſi

„ terrible, que celle d'Espagne, qui em-
„ ploie la même tirannie. C'est une espe-
„ ce de consolation pour un sujet coupable,
„ qui est arrêté, de connoître la cause de
„ sa détention.

„ Tous les crimes, en France, sont en-
„ sevelis dans la même prison; ce qui con-
„ fond les idées. Pour prévenir les abus
„ qui naissent de cette confusion, je pro-
„ pose au gouvernement un plan de prisons
„ dénominatives, sur la porte desquelles
„ seroient écrits les noms des personnes en
„ faveur offensées, pour lesquelles on se-
„ roit détenu, où on liroit ces mots en
„ gros caracteres. *Prison de Madame la*
„ *M.......; Prison de Monseigneur l'Abbé*
„ *de B.....; Prison de Monsieur le Comte de*
„ *St. Flor.....; Prison des Sécrétaires d'E-*
„ *tat; Prison des Chefs de Bureau.*

„ Il faudroit aussi en faire bâtir quelques
„ petites, pour les sous-sécrétaires, les
„ agens, les commis, les laquais, ou fil-
„ les de chambre de ces mêmes personnes
„ en place, ou en faveur. A l'égard d'une
„ prison pour le Roi, ainsi que d'écriteau,
„ il n'en seroit pas besoin; car on n'est ja-
„ mais arrêté pour lui.

„ Il conviendroit aussi, pour l'ordre gé-
„ néral, d'accompagner ces inscriptions

„ d'une ſeconde qui déſignât les crimes de „ leze-Majeſté, pour leſquels on eſt détenu, par ces mots: *Priſonniers d'état qui „ ont parlé mal de la M......; criminels de leze-Majeſté, qui ont fait des vers „ contre elle; ſujets arrêtés, pour avoir fait „ des couplets de chanſons contre l'adminiſtration; criminels qui les ont chantés; coupables d'état qui les ont notés*, &c.

LETTRE X.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

Il y eut derniérement un grand débat dans cette république. Deux partis ſe formerent, & l'on diſputa longtems: il s'agiſſoit de ſavoir ſi trois hommes devoient être les maîtres de la liberté, de la vie & de la mort des ſujets.

L'hiſtoire de l'Europe ne dit point qu'aucun peuple ait accordé une autorité ſi abſolue à trois citoyens qu'on appelle ici Inquiſiteurs d'état. Il faut aller juſques en Turquie pour ſe former une idée d'un

pouvoir qui réponde à celui de ce tribunal.

Dans tous les gouvernemens qui s'éloignent de la ſervitude, on a évité de donner une trop grande puiſſance à un corps compoſé d'un petit nombre d'hommes ; car, comme le remarque fort bien un politique Italien *: *peu ſont corrompus par peu.*

Il eſt vrai que la république de Veniſe ſemble avoir des raiſons particulieres pour cet établiſſement. Comme les familles des nobles ſont en grand nombre, qu'il y en a de puiſſantes & qui pourroient cabaler contre l'état, il faut un tribunal terrible qui les tienne en reſpect, & qui les faſſe rentrer ſur le champ dans l'ordre de la ſubordination ordinaire. Je dis qu'un gouvernement eſt bien malheureux qui a beſoin d'un reſſort ſi violent.

Deux choſes principalement rendent ce tribunal odieux ; le défaut de formalités, & l'etendue immenſe de ſon pouvoir.

Quelques informations ſecretes ſont les pieces les plus autentiques contre les citoyens accuſés de crime de leze-Majeſté. Les témoins ne leur ſont point confrontés ; ils perdent la vie ſans voir ni connoître les auteurs de leur mort.

* Il eſt à préſumer que c'eſt Machiavel.

Trois hommes s'aſſemblent dans une chambre obſcure ; là, après quelques courtes délibérations, ils envoient enlever les premiers de la république, & les releguent dans une priſon.

Le premier eſt contre le droit des gens des citoyens, dont la liberté conſiſte principalement dans les formalités de la juſtice.

Le ſecond eſt contre le droit des nobles, qui étant les fils ainés de la république, ne doivent pas être en bute à l'animoſité de trois particuliers.

Quand un citoyen a paſſé par les premieres charges de l'état, & qu'il a rendu des ſervices importans à ſa patrie, il doit avoir ſa maiſon pour aſile ; on doit le diſtinguer de ceux qui ne lui en ont point rendus ; c'eſt comme une récompenſe que l'état paie à ſa vertu. L'exception à la regle générale eſt néceſſaire, & l'égalité ici peut être nuiſible.

Il y a dans toutes les républiques de petites ames, qui voient avec chagrin les citoyens qui s'y diſtinguent : On en veut à leur capacité, on ne leur pardonne pas leur mérite. Il faut mettre de tels citoyens à couvert de l'envie. Si les grands d'un état qui ſe ſont diſtingués par leurs ſervices viennent à prévariquer, il faut apporter plus de

de circonſpection dans leur jugement, que dans celui des citoyens ordinaires. C'eſt la république elle-même qui doit les juger, & non pas un tribunal particulier. La liberté & la vie des citoyens ne doit pas être une affaire arbitraire qui dépende de quelques juges.

Une république qui accorde les jugemens définitifs à un petit tribunal, n'eſt pas en ſûreté. Trois juges ſe préviennent aiſément; on peut les corrompre d'autant plus facilement, qu'il ne s'agit que de concilier un petit nombre d'intérêts. Pour que la frayeur ne ſe répandit pas ſur tous les fronts, il faudroit ſuppoſer que ces trois hommes, à qui on donne un pouvoir ſans limites, n'en abuſeront pas, qu'ils laiſſeront derriere eux toutes les conſidérations humaines, que rien ne les portera à abuſer de leur Miniſtere: en un mot qu'ils ne ſeront point des hommes, mais des anges. L'expérience démontre tous les jours que trois magiſtrats ne ſuffiſent pas pour voir clair dans certaines affaires d'état, ſurtout quand il s'agit de punir un grand criminel; car, pour l'ordinaire, ceux qui veulent le perdre ont pris d'avance de telles précautions, qu'un petit nombre de juges ne ſauroit les dévoiler. C'eſt pour cela que, dans tous les gouver-

nemens où regne la liberté, il eſt permis à l'accuſé d'appeler de la ſentence d'un tribunal ordinaire, pour porter l'affaire devant un plus grand.

Mais pour revenir au débat dont j'ai d'abord parlé, il fut décidé à la pluralité des voix que les trois inquiſiteurs d'état ſeroient comme auparavant les Pachas de la république. Comme pour l'ordinaire dans les diſputes ſur la puiſſance des corps, on remonte à leur origine; on découvrit que le pouvoir des inquiſiteurs d'état étoit une corruption de la conſtitution, & non une ſuite de l'inſtitution. Cette découverte, qui auroit pu faire ouvrir les yeux à la république, ne ſervit qu'à les lui faire fermer: on prononça en faveur des inquiſiteurs, & par ce décret, on fit une loi de ce qui n'étoit auparavant qu'une conceſſion.

LETTRE XI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LES auteurs François parlent beaucoup des tribunaux établis par la légiſlation, & aucun ne fait mention du tribunal de la toilette, le plus abſolu de tous, & où les affaires d'état ſont jugées tous les jours en dernier reſſort. Le Roi *lui*-même eſt ſujet à ſes arrêts; & ſes déciſions ſont la loi ſuprême.

La bravoure & le courage perdent leurs droits devant lui. On y voit ſouvent de braves officiers s'y montrer tout décontenancés. Tel Général dont l'intrépidité ne s'eſt jamais démentie devant le plus fier ennemi, y eſt quelquefois interdit & confus. De ſéveres magiſtrats qui font trembler à leurs tribunaux, tremblent à leur tour devant celui-ci.

De tous les ingrédiens qui entrent dans la compoſition du tribunal de la toilette, *le blanc & le rouge* ſont ceux dont le pouvoir eſt le plus tirannique, & qui dictent les ar-

rêts les plus abſolus. Les loix de l'Empereur Juſtinien ont beaucoup moins d'empire ſur les François.

La boëte à mouche y a un grand aſcendant. Ce ſont de petits atômes noirs qui cauſent les plus grandes impreſſions ſur les hommes. Quelques-uns de ces corpuſcules placés adroitement ſur le viſage d'une femme, diƈtent ſouvent des arrêts ſans appel. On m'a montré ici le tombeau de pluſieurs petits-maîtres François, qui ont ſouffert la mort par des ſentences portées par des mouches preſque imperceptibles; car plus l'atôme eſt petit, plus l'exécution eſt grande.

Ce n'eſt point dans les audiences des particuliers de ce tribunal qu'on connoît le plus ſon pouvoir; les grands coups ſe portent au ſortir du conſeil de la toilette; après que l'art a mis la derniere main à la nature, & que toutes les batteries des charmes ſont dreſſées: alors malheur à tout mortel qui rencontre le niveau d'un tel viſage! Tu croirois peut-être que c'eſt ici un badinage, mais ſache que c'eſt l'affaire la plus ſérieuſe de la nation Françoiſe.

LETTRE XII.

Le Même, au Chef de la Religion, à Pékin.

De Paris.

C'EST une grande difficulté dans la religion chrétienne, de diſtinguer les péchés qui mettent Dieu en colere, de ceux qui le rendent ſeulement de mauvaiſe humeur; je veux dire les péchés qui l'offenſent mortellement, de ceux qui l'offenſent véniellement. Il y a ici pour cela un grand nombre de docteurs qu'on appelle caſuiſtes, dont l'occupation eſt de travailler à cette diſtinction. Chaque couvent de Bonzes en a un, qui n'a d'autre emploi que de manger, de boire, & de réfléchir ſur les différentes manieres par lesquelles on peut ſe damner.

Outre les caſuiſtes réguliers, il y en a d'autres ſéculiers qui offrent leurs ſervices à ceux qui en ont beſoin. On va les conſulter ſur tous les cas de conſcience. Un chrétien qui a inſulté la divinité, apprend d'eux à quel dégré eſt l'offenſe: il n'en eſt informé qu'après que le caſuiſte le lui a dit.

On peut regarder ces docteurs, comme

les thermomêtres des consciences, ils indiquent le dégré de réprobation où elles sont. Ce sont proprement les juges de la loi du Christ; leur charge les met en droit d'y donner la tournure qu'ils veulent.

Ces gens-là sont fort utiles à la société. Ils peuvent calmer des ames qui sans eux seroient allarmées, & permettre qu'on commette tranquillement certains péchés. La seule difficulté que j'y trouve, c'est qu'ils ne sont pas d'accord entre eux, sur ce qu'on appelle en terme de l'art, *la gravité des cas*. Il en est de si difficiles, qu'ils ne s'accommodent de rien. Il faut faire quelquefois vingt casuistes, avant que d'en rencontrer un qui vous permette d'offenser Dieu sans remord. Il est vrai qu'il y en a avec qui on s'accommode très aisément.

Les sentences de ce tribunal s'expédient gratis; les casuistes ne les vendent pas, ils permettent seulement qu'on les leur achete par des présens.

Ce bureau est beaucoup moins fréquenté, depuis que plusieurs faux freres ont mis en évidence la science des ames. Autrefois les cas de conscience étoient un secret; mais on les a fait imprimer, & par-là ils sont devenus publics. Les pécheurs consultants les lisent aujourd'hui dans un grand dictionnai-

re, où ils ſont rangés par ordre alphabétique. C'eſt une grande perte pour les caſuiſtes, car on peut ſe paſſer d'eux. Par exemple, on trouve à la lettre A, tous les cas qui regardent l'amour; à la lettre B, ceux de bigoterie, brigandage, beſtialité; au C, tout ce qui concerne la continence & le concubinage; ainſi des autres juſques à la derniere lettre de l'alphabet.

Il n'y a point aujourd'hui de pécheur un peu réglé, qui parmi ſes livres d'impiéte n'ait un dictionnaire de cas de conſcience.

Avant que les caſuiſtes ſe fuſſent mis ainſi à découvert, ils avoient fait une autre grande perte. Les Rois de France leur demandoient autrefois la permiſſion d'être injuſtes. Ils les conſultoient ſur les moyens qu'il y auroit d'uſurper des états en toute ſureté de conſcience; cela étoit fort commode pour ces monarques qui jouïſſoient gratuitement de leur ambition. On crut pouvoir ſe paſſer d'eux, & on les remercia. Aujourd'hui leurs chalands ordinaires ſont quelques hommes foibles & timides, qui flottent continuellement entre la crainte & l'eſpérance, qui voudroient goûter les douceurs du ciel, ſans abandonner les plaiſirs de la terre.

Les caſuiſtes, pour ſe rétablir, mirent il

y a quelque tems un grand projet ſur le tapis. Il fut queſtion de prouver à une race d'hommes, qu'on appelle ici financiers, que leur bien étoit mal aquis, & qu'ils ne pouvoient gagner le paradis, ſans le reſtituer. C'étoit un coup d'état pour eux qui leur eût donné de la conſidération dans le royaume, mais malheureuſement pour les docteurs, les financiers ne s'embarraſſent ni de Dieu, ni du Diable: ils ne croient qu'à leur argent.

LETTRE XIII.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE me trouvai derniérement dans une maiſon, où deux politiques s'entretenoient enſemble ſur la guerre préſente. „ Voilà „ bien des difficultés à applanir, diſoit l'un „ pour parvenir à la paix générale. Des „ royaumes abîmés, des états dévaſtés, „ des peuples déſolés, des continens im„ menſes, qui ont changé de maître, &c. „ Cependant on parle d'un congrès géné-

,, ral. Comment s'y prendre? Et par où
,, commencer l'ouvrage de la tranquillité
,, universelle.

,, Je ne dis point, reprit l'autre, qu'il
,, n'y ait beaucoup d'obstacles à surmon-
,, ter: vous en direz néanmoins ce qu'il
,, vous plaira, mais pour moi qui connois
,, le génie des négociateurs, je crains
,, moins les intérêts des Princes, que ceux
,, de leurs ministres. Si le congrès, dont
,, on parle, a lieu, qu'en va-t-il arriver?
,, Que les plénipotentiaires s'assembleront,
,, se verront, se parleront, se brouille-
,, ront, & se sépareront.

,, Pour l'ordinaire, ces messieurs suivent
,, graduellement les progrès des armes de
,, leurs maîtres: quand elles prosperent,
,, ils sont d'une hauteur insuportable. *Nous*
,, *avons une puissante armée à opposer à vos*
,, *desseins*, dit fiérement le plénipotentiaire
,, d'un Prince qui a la supériorité, à l'agent
,, de celui qui est plus foible; *nous exter-*
,, *minerons votre pays, nous mettrons tout à*
,, *feu & à sang*. Voilà leur langage or-
,, dinaire. Sans compter qu'à la paix, les
,, négociateurs ne font rien, & que pen-
,, dant la guerre, ils font quelque chose.

,, Les souverains ont beau avoir de bon-
,, nes intentions, & souhaiter ardemment

„ la tranquilité générale, cela ne ſuffit pas ; „ il faut encore que leurs miniſtres la veuil- „ lent. Il ne ſert de rien aux Rois de leur „ manifeſter leurs volontés par écrit, & de „ leur preſcrire des loix ; faute de diſcus- „ ſions ſur les intérêts des Princes, ils en „ feront naître ſur les preſſéances des rangs. „ Un banc, l'emplacement d'un tabouret „ ſuffit le plus ſouvent, pour rompre la „ négociation la plus avantageuſe à l'Eu- „ rope, & remettre les armes à la main de „ toutes les nations.

„ *Il me faut un fauteuil*, dit un miſéra- „ ble plénipotentiaire ; *ma chaiſe eſt hors* „ *de ſon rang. Je n'écouterai aucune propo-* „ *ſition de paix, que je ne ſois à ma place.* „ *Périſſent tous les peuples de l'Europe, mais* „ *je ne ſouffrirai pas que la couronne que je* „ *repréſente ici, perde ſes droits, les pré-* „ *rogatives de mon maître ſont d'un droit ſu-* „ *périeur au droit des gens des nations, &* „ *aux loix de la guerre.*

„ Si ces difficultés ſont applanies, ils en „ font bientôt naître d'autres. Je défie à „ toutes les puiſſances de la terre unies en- „ ſemble, de donner la paix à l'Europe, „ ſi deux ou trois chetifs miniſtres qui „ s'entendent entre eux dans un congrès „ veulent la guerre.

LETTRE XIV.

Le Même, au Même, Pékin.

De Paris.

Nos Miniſtres, me diſoit derniérement un François, ſont la cauſe de tous nos malheurs. Leur hiſtoire eſt celle de la décadence de la monarchie.

Richelieu, qui nous gouvernoit il y a plus de cent ans, étoit un ambitieux qui rapportoit tout à lui-même. Jamais ſujet n'eut plus d'aſcendant ſur ſon maître. Il avoit détrône Louis XIII. & régnoit à ſa place. Ce miniſtre fit de grandes choſes; mais ces grandes choſes n'étoient pas celles qu'il falloit faire.

Il établit le deſpotiſme abſolu en France. Depuis ce tems-là, la nation n'a rien fait de grand; car que peut-on attendre d'un peuple compoſé d'eſclaves.

Avant lui, il y avoit une puiſſance dans l'état qui balançoit le pouvoir de nos Rois, & les empêchoit d'être les maîtres abſolus de nos biens, & de nos vies: Richelieu l'abolit. Ce Cardinal eut été un des plus célebres Pachas de l'Empire Ottoman. On

ne vit jamais un plus grand promoteur du pouvoir abſolu. Il chercha à abolir toutes les compagnies qui pouvoient balancer l'autorité ſuprême; & comme le remarque fort bien un auteur, quand cet homme n'auroit pas eu le deſpotiſme dans le cœur, il l'auroit eu dans la tête.

Il s'acharna contre la maiſon d'Autriche, & paſſa ſa vie à imaginer des moyens propres à diminuer ſon pouvoir. Ce Miniſtre ne vit pas un petit état républicain, appliqué dès-lors à former une marine, qui devoit devenir un jour fatale à la France. Il faiſoit des comédies dans le tems qu'il auroit fallu faire des vaiſſeaux.

Mazarin qui lui ſuccéda, fourbe, & ruſé comme un Italien, étoit un mal honnête homme: il dépouilla l'état de ſes richeſſes, & ſe les appropria. Il avoit une armée à lui, & faiſoit la guerre aux dépens de l'état, contre ceux qui lui diſputoient ſon autorité. Il bouleverſa le Royaume, & laiſſa les finances dans un déſordre affreux.

Fouquet qui adminiſtra après lui, donnoit des fêtes au Roi, qui lui coûtoient ſeize millions. On punit Fouquet; mais le péculat reſta.

Colbert ne vit point la matiere, il n'apperçut que la forme. Il éleva l'édifice,

avant que de placer l'échafaut: au lieu d'encourager l'agriculture, il perfectionna les arts qui n'en ſont qu'une ſuite. Il commença par où il falloit finir. Son application fut celle de changer les laboureurs en artiſans. Il trouva la France en friche, & il la laiſſa ſans culture.

Louvois n'avoit que des paſſions: il s'occupa toute ſa vie de ſes vengeances, ou de celles de Louis XIV. Miniſtre dur, cruel, & impitoyable, il regardoit le genre humain, comme l'inſtrument de ſon ambition: aimant le ſang, & portant ſon maître à le répandre, s'il n'y avoit pas eu des hommes en Europe, il lui auroit fait faire la guerre aux morts. Son adminiſtration étoit celle des bombes, & des canons. Quand il s'agiſſoit de ſieges & de batailles, les places étoient fournies dans un clin d'œil de tous les uſtenciles deſtructifs de l'humanité; c'étoit le premier homme du monde pour dépeupler une monarchie.

Seignelai étoit trop occupé de ſes plaiſirs, pour penſer à l'état; il faiſoit la débauche, quand il falloit expédier.

Chamillard n'entendoit rien aux affaires: il déſoloit la monarchie par ſon incapacité. Charles XII. Roi de Suede, ayant appris qu'il y avoit quelque diviſion dans le ſénat

de Stockolm, lui écrivit qu'il leur enverroit une botte, pour les gouverner. Chamillard gouvernoit la France comme une botte.

Du Bois étoit un ſacripant; ſes débauches & ſes crimes le rendoient incapable d'aucune application ſérieuſe; entiérement occupé à chercher des femmes de mauvaiſe vie pour le Régent ſon maître, il n'avoit pas le tems de ſonger à l'état. Et ce fut peut-être un bonheur pour la monarchie que ſes mœurs dépravées ne lui euſſent donné qu'un génie de proſtitution, car avec l'aſcendant qu'il avoit ſur celui qui gouvernoit alors la France, il eut tout déſolé.

Law, à qui on confia les finances, étoit un avanturier qui cherchoit à faire fortune aux dépens du premier état qui voudroit lui confier les ſiennes. Vous devez juger par-là du peu de cas que notre gouvernement a fait de tout tems de l'adminiſtration, pour l'avoir ainſi confiée à un tel étranger. Le ſiſtême de la banque ne convenoit que dans une république, où tous les citoyens ſont garans du dépôt des finances, mais il étoit impraticable dans un état, comme la France, où lors qu'il y a un fond qui repréſente le papier, le papier bientôt ne repréſente rien.

Fleuri, qui avoit toutes les qualités qui ſervent à former un honnête homme, n'en avoit aucune de celles qui ſervent à faire le grand miniſtre. Un génie de pédanterie dans les affaires d'état, le rendoit incapable de les gérer. On peut le regarder comme le maître d'école de la France. Il étoit trop œconome, pour enrichir la monarchie: il la ruina à force d'épargnes. Toutes ſes vues étoient meſquines: c'étoit la plus petite ame qui eut jamais occupé le corps d'un miniſtre. Sa lézine le porta à détruire le reſte de notre marine, lorſqu'il eut fallut prodiguer de grandes ſommes, pour la rétablir.

Fagon avoit des vues, mais il étoit trop fabriquant: la ſeule choſe qu'il avoit en tête, comme Colbert, étoit la forme. Il parloit & rêvoit manufactures. Nos gens en place depuis un ſiecle s'imaginent qu'il n'y a qu'à faire des étoffes, & encourager les arts, pour rendre l'état floriſſant.

Chauvelin enfantoit des projets; il engendroit, pour ainſi dire, des ſiſtêmes; mais il n'avoit pas aſſez de génie pour imaginer les moyens de les exécuter. C'étoit un véritable miniſtre de cabinet.

Maurepas rendit des ſervices à la France: il rétablit la marine, autant qu'il pou-

voit la rétablir, dans un tems où tout le monde s'oppoſoit à ſon rétabliſſement. La branche maritime du Levant, qui ſe ſoutient encore malgré les efforts des Anglois, eſt de lui. Il avoit bien commencé, mais une femme l'empêcha de finir.

Je tire le rideau, ajouta-t-il, ſur ce flux & reflux d'hommes en place, qui nous ont gouvernés il n'y a pas longtems, & dont quelques-uns nous gouvernent encore. C'eſt le tableau de la déſolation de l'adminiſtration. On y voit de petits abbés devenus miniſtres d'état, & que l'on fait Cardinaux, à l'occaſion de quelques vers galans, & de jolies ſaillies d'eſprit; des fils ou des petits-fils de peintres, de barbiers, ou de marchands de draps, ſans génie, ſans talens, & que la faveur ſeule éleve au miniſtere: on en voit qui des lanternes paſſent aux vaiſſeaux, & des filles de joie au controlle des finances, & qui après n'avoir pas bien adminiſtré la police, gouvernent mal l'état.

LETTRE XV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris*

De Veniſe.

LE gouvernement de cette république eſt tout ſimple. Il n'a point fallu d'imagination pour le former. Les nobles ſe ſont emparés de la puiſſance politique & civile, & l'ont conſervée dans leurs familles: voilà le gouvernement Vénitien.

On peut dire en quelque maniere que la conſtitution eſt nulle; car, chez un peuple où tout eſt anéanti juſques au droit des gens des citoyens, il n'y a point d'état.

Il eſt vrai que la république agit: mais ſon travail n'eſt pas pour étendre les privileges du peuple, mais pour mettre des bornes au pouvoir des nobles. C'eſt le deſpotiſme général qui veille ſur lui-même pour prévenir la tirannie particuliere. C'eſt-là l'unique, la grande & preſque la ſeule affaire de la république.

Dans le grand conſeil le peuple n'a point de repréſentation, & il ne doit pas en avoir; car, comme il n'a ni droits ni privi-

leges, il est censé être anéanti; c'est comme s'il n'existoit point.

Le sénat est isolé: il ne tient pas à l'état, il subsiste indépendamment de la république. Tous les pouvoirs intermédiaires subordonnés & dépendans sont détruits. Le clergé, le tiers-état, les peuples ne sont rien. Les nobles se sont emparés de la puissance législative, de l'exécutrice, & de celle des jugemens. Le même pouvoir qui fait les loix, les fait exécuter, & a l'arbitrage des peines.

Il faut pourtant un principe de constitution, & il est établi à Venise: le sénat distrait le peuple par des spectacles & des divertissemens continuels, afin de lui ôter le loisir de porter ses regards sur l'administration.

La crainte, la suspicion & la méfiance, sont la base de ce gouvernement. Venise regarde toutes les couronnes de l'Europe comme ses ennemis secrets, & ses ministres comme des hommes dangereux. Chaque membre de l'état dans cette république est l'espion d'un autre.

Une bouche de pierre s'ouvre à Venise à tous les délateurs. On diroit, comme le remarque un auteur françois, que c'est celle de la tirannie. Il est deffendu ici à

un homme de parler à un autre ſous peine de la vie. Juge d'un gouvernement qui, pour établir les vertus civiles, détruit les morales, & qui, pour faire un bon citoyen, eſt obligé de faire un méchant homme.

La fortune à Veniſe décide des talens : toutes les charges de la république ſe jouent au haſard. Quand l'état eſt heureux, il eſt bien gouverné. Il eſt vrai qu'il y a des joueurs habiles qui ſavent corriger la fortune. Ceux-ci s'emparent des charges, des dignités, &c. deviennent les maîtres de la république, du ſénat & du peuple : de tout ceci il réſulte un eſprit général ; je veux dire que les nobles ſont les tirans de la république & les peuples les eſclaves de l'état.

LETTRE XVI.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Veniſe.

CE que je t'ai dit de Veniſe dans ma précédente, ne doit pas te faire préſumer que cette ville ſoit ſans inſtitution. Il y a

un plan de gouvernement qui ſe perpétue de génération en génération. Cette république va par un mouvement qui lui fut donné il y a environ treize-cens ans. Depuis ce tems-là on n'a pas remonté la machine de l'état, on s'eſt contenté de tems en tems d'en racommoder les reſſorts.

On voit les abus, on connoit les déſordres, on diſtingue les défauts d'adminiſtration; mais on n'y remédie point, par l'habitude où l'on eſt de les laiſſer ſubſiſter.

Lorſque quelque citoyen habile vient propoſer un ſiſtême de réforme avantageux à l'état & au peuple, on le reçoit, on le goûte; on va plus loin, on l'admire, & on demeure d'accord de l'avantage que la république pourroit en retirer, mais on ne l'exécute point; car on eſt convenu d'avance de ne rien établir d'utile au préjudice des anciens abus. La politique d'état ici eſt de ne rien innover.

J'adopterois volontiers le ſiſtême Vénitien, c'eſt-à-dire, l'immutabilité des maximes fondamentales de l'état, s'il n'étoit contraire à la nature de l'eſprit humain.

Les ſociétés politiques, c'eſt-à-dire, les hommes, n'ont point de point fixe; ils ne ſont jamais dans la même aſſiete. Un gouvernement ſage, au lieu de ſe piquer d'une

conſtance inutile, doit ſe mettre continuellement au niveau de cette variation.

Toutes les conſtitutions ſe replient continuellement ſur elles-mêmes ; c'eſt à la légiſlation à les ſuivre dans ſes différentes gradations.

Il ſeroit ridicule qu'un peuple voulut ſe gouverner aujourd'hui ſur le plan des Grecs & des Romains. Il y avoit dans ce tems-là des ſemences de vertus & de vices qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui ſur la terre.

La premiere ſcience d'un gouvernement eſt la diſtinction des tems: on confond tout lorſqu'on ne diſtingue pas ces choſes. Voici d'autres réflexions.

Depuis la révolution qui a ſuivi celle de l'empire Romain, il n'y a plus de peuples ſéparés en Europe, toutes les nations n'ont formé qu'une ſeule famille diviſée en différens gouvernemens. Les états qui compoſent la république Chrétienne, ſont liés par un enchaînement d'intérêts politiques.

Lorſque les grands corps changent de maximes, il faut que les moindres ſuivent leur exemple; ſans quoi il y auroit une léſion d'ordre dans le pouvoir général.

Tous les gouvernemens d'Europe ont fait des réformes dans leur ſiſtême politique & civil; il n'y a que Veniſe qui n'a pas altéré le ſien.

On dit pour raiſon que la république a ſubſiſté quatorze ſiecles avec cette même inſtitution, & qu'elle ſubſiſtera bien encore : mais les états ne périſſent point entiérement ; ils dégénerent, & cet état d'affoibliſſement eſt leur mort naturelle. Les Romains exiſterent longtems après la perte de leur république.

Ce n'eſt pas qu'il manque de citoyens habiles à Veniſe qui, en voyant le mal, ſeroient en état d'y apporter le remede ; mais il s'eſt trouvé dans tous les âges un corps d'anciens qui s'y eſt toujours oppoſé : ceux-ci la plûpart ignorans s'opiniâtrent à ne rien innover. Ces hommes-machines, qui ne voient la république qu'au travers de la méchanique de ſon premier mouvement, ne ſont pas en état de juger des avantages des nouveaux plans.

On n'a pas beſoin de capacité pour laiſſer les choſes comme elles ſont, au lieu qu'il en faut pour ſe porter à la réforme ; cependant les anciens abus ſe perpétuent : malheur ordinaire des gouvernemens, dont les délibérations ſont à la pluralité des voix ; car ce n'eſt plus alors quelques hommes éclairés qui gouvernent l'état ; mais le plus grand nombre d'ignorans.

LETTRE XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

L'EUROPE, au moment que je t'écris, eſt témoin d'un ſpectacle digne de l'attention de l'univers. La France, ce royaume floriſſant, qui donnoit autrefois de la jalouſie & de l'émulation aux plus grandes puiſſances, eſt plus digne aujourd'hui de pitié que d'envie.

Ce corps jadis ſi robuſte & ſi vigoureux eſt tombé dans un état de langueur. Le domaine de cette couronne eſt diminué conſidérablement. Ses premieres colonies ſont détruites. Elle a perdu preſque toutes ſes conquêtes. Sa population générale eſt moindre; ſa marine eſt entiérement ruinée, ſon commerce anéanti, ſes finances dérangées; & ſes grands corps d'armées détruits.

Un peuple ne décline point ainſi ſans un vice intérieur, & ce vice eſt toujours dans ſon adminiſtration; car les nations par elles mêmes ne dégénerent point. Elles ſont

dans un siecle, ce qu'elles furent dans un autre; leur elévation, ou leur anéantissement dépend absolument de ceux qui les gouvernent.

Eh! le moyen, disoit derniérement un François de bon sens devant qui des politiques se plaignoient de cet engourdissement général: le moyen que cela puisse être autrement? On diroit qu'il y a comme une gageure à la Cour, pour mettre à la tête des affaires des gens qui n'y entendent rien.

S'il y a un homme qui ait de l'esprit, & qu'à de jolies reparties, il joigne une aimable figure, il n'a pas besoin d'autre recommandation. Pour peu d'ailleurs que des femmes en faveur veuillent le pousser, il est sûr de faire son chemin, on le fait ministre des affaires étrangeres. Un particulier a été chargé de la police de Paris; il a veillé à la sûreté de la ville, & a eu soin que le guet à pied, & à cheval remplît son devoir: voilà de grands services que cet homme a rendus à la couronne, il faut l'en récompenser: on le fait ministre de la marine.

Un autre, en occupant la même place, a assisté réguliérement aux audiences du châtelet. Il a condamné à l'hôpital deux ou trois-cens filles de joie, & a relégué autant de filoux à *Bicêtre*. Il faut bien faire quel-

que chose pour un si grand personnage. On lui donne l'administration générale des finances. Voilà pourtant trois hommes, dont aucun n'étoit né pour la place qu'il occupe, & qui néanmoins remplissent les charges les plus importantes de la monarchie ; car les affaires étrangeres, les vaisseaux & l'argent sont les mobiles qui mettent en mouvement les ressorts de notre politique.

Je sais bien, ajouta-t-il, que ce n'est pas la pierre philosophale que d'être ministre d'état, & qu'il ne faut pas être grand sorcier pour cela ; mais il faut cependant être rompu aux affaires, en connoître les détours, les avenues & les aboutissans ; entendre les intérêts des couronnes : or tout cela ne s'apprend point dans un certain âge, surtout lorsqu'on a passé une partie de sa vie dans des détails opposés à ceux-là.

L'esprit ne suffit point : sans la pratique il est toujours inutile, souvent même il embarasse, & empêche qu'on ne devienne habile ministre. Je reviendrai peut-être une autrefois à cette matiere.

LETTRE XVIII.

Le Même au Mandarin sur les Arts, à Pékin.

De Paris.

J'ALLAI voir derniérement un vaste enclos rempli d'ouvriers qu'on appelle les Gobelins : c'est un laboratoire royal, où l'on peint en laine. D'habiles artistes y dessinent des personnages de hauteur humaine, & quelquefois même des géans. Presque tous les sujets sont tirés de l'histoire, & peuvent servir de monuments aux siecles futurs : de maniere qu'on peut dire qu'on dépouille ici les moutons, pour habiller la postérité.

Depuis cette manufacture ; on peut avoir un appartement meublé du haut en bas en batailles rangées, jouïr de la vue d'une armée de soldats, & y être en compagnie depuis le matin jusques au soir avec les plus grands capitaines en laine de l'Europe.

C'est plûtot un art domestique formé pour le luxe des Rois de France ; qu'un métier général créé pour la richesse des peuples. Tous les tableaux qui s'y fabriquent appar-

tiennent à la couronne: on en donne aux Ambaſſadeurs des Cours étrangeres, pour apprendre à leurs ſouverains à quel point de perfection la France a porté ſes fabriques.

Malgré la magnificence du plan, j'ai quelque regret ſur cet établiſſement, lorſque je fais réflexion que les vers peuvent manger le viſage d'un Empereur, ou dévorer le corps d'un principal perſonnage du tableau, & de cette maniere mutiler les annales du monde dans les âges à venir.

Les anciens avoient inventé le pinceau pour deſſiner tout d'un coup la nature! les Flamands, & enſuite les François ont imaginé cette manufacture pour la repréſenter par un détour.

La manutention de l'art de la peinture y eſt multipliée à l'infini. Il faut œuvrer la laine, la préparer, la teindre de mille couleurs, enſuite la fabriquer en tableau: on pourroit appeller cela peindre de la douzieme main. C'eſt la maladie de la nouveauté qui forme tous ces établiſſemens chez les Européens.

LETTRE XIX.

Le Même, au Mandarin Catao-yu-ſe, *Cenſeur de l'Empire, à Pékin.*

De Paris.

L'ALLÉGRESSE publique eſt ici une affaire d'état: le gouvernement fait tout ce qu'il peut pour tenir la nation gaie & enjouée. La legiſlation s'en mêle. Il y a plus d'ordonnances ſur le bal, l'opéra, & la Comédie, que ſur la première branche de l'adminiſtration politique & civile. Afin qu'on puiſſe ſe réjouïr librement aux ſpectacles, & y rire tout à ſon aiſe, on poſte des troupes dans ſes ſalles pour ſe ſaiſir de ceux qui voudroient troubler la joie publique. Il y a des ſentinelles à la porte d'Arlequin comme à celle du Roi. On a ſi grand peur que la ſcene ne devienne ſérieuſe, & qu'elle ne répande par-là un air ſombre ſur la nation, qu'il eſt deffendu de ſiffler même les Acteurs froids & inſipides. Enfin, tout eſt réglé de maniere qu'on ne peut s'ennuyer aux ſpectacles, ſans contrevenir aux ordres du Roi.

Il eſt vrai que la police permet de bâîller

quelquefois aux théatres des François, sans quoi on étoufferoit à certaines pieces.

Je ne saurois imaginer la raison pourquoi l'administration prend tant de peine pour encourager la gaîté nationale; les François sont si disposés à la joie, qu'au lieu de gardes pour les empêcher d'être sérieux à la comédie il suffiroit de mettre ces mots sur la porte de chaque théatre de Paris, *c'est ici où l'on rit*; pour que chacun éclatât avant que d'y entrer.

LETTRE XX.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Je crois que depuis le renouvellement des arts, la société a beaucoup dégénéré en Europe. Dans un climat naturellement gai, on n'avoit d'autre chose à faire qu'à être enjoué depuis le matin jusques au soir, on devoit se parler plus, par la raison qu'on lisoit moins. La théorie de la société a en quelque façon absorbé la pratique, on lit trop les hommes, & on ne les étudie pas assez.

Le meilleur livre ſur le monde eſt le monde lui-même. La ſociété des livres eſt très différente de celle des hommes ; l'une eſt vivante, & l'autre eſt morte ; celle-là n'offre qu'une perſpective, & celle-ci préſente mille-façades : en un mot, la premiere eſt l'ombre, & la ſeconde eſt le corps.

Je vois tout plein de gens ici qui, à force d'étudier le monde dans les autres, ſont parvenus à le méconnoître parfaitement ; on me montre tous les jours des mandarins ſéparés de la ſociété, dont le métier eſt de peindre des mœurs du ſiecle, & qui cependant n'en ont aucune idée. Ils puiſent dans d'autres écrivains de morale des peintures générales de la vie civile, qu'ils plaquent dans leurs dicours ; mais ils ignorent ces détails pratiques & ces petits entractes de la vie humaine, qui en liant continuellement les grandes ſcenes des mortels, forment le véritable tableau du monde ſocial.

Un général qui n'auroit étudié que dans les livres, les ſieges & les batailles, ſeroit un fort mauvais capitaine ; à quelque dégré de perſpective théorique, qu'il eût porté ſes connoiſſances ſur l'art militaire. La théorie ici ne ſauroit ſuppléer à la pratique, il faut répéter tous les jours ſon rôle ſur le théatre du monde, au-lieu de le lire derriere la ſcene.

Ce reproche doit moins s'appliquer aux François, qu'à toutes les autres nations Européennes; la société en France est continuellement aux prises avec elle-même. Le livre pratique du monde est si feuilleté, que ses feuillets en sont presque usés, plusieurs endroits de ce livre tombent en pieces; on les déchire tous les jours, & on en rapproche tous les jours les lambeaux.

Les Européens sont extrêmes en tout. Il y a des peuples qui ne se rapprochent pas assez d'eux-mêmes, il y en a d'autres qui se rapprochent trop.

LETTRE XXI.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

Tu veux être instruit de la perfection où les Européens ont porté l'art de la guerre. Sache donc qu'il s'est fait une grande révolution dans cette branche du pouvoir politique.

Les Romains qui firent la conquête du monde par les armes, avoient mis toute leur attention à perfectionner la discipline mili-

taire; mais après eux aucune nation n'ayant formé le plan d'envahir l'univers, elle dégénéra beaucoup: ce n'eſt pas qu'on ne fit continuellement la guerre; mais on ſe battoit comme l'on pouvoit.

Il y avoit déja quinze-cens ans qu'on s'ôtoit la vie aſſez irréguliérement, lorſqu'un prince d'Allemagne en dernier lieu apprit à toutes les puiſſances à ſe tuer méthodiquement, & on adopta ſes maximes.

Aujourd'hui toutes les troupes de l'Europe ſont habillées à la Pruſſienne, marchent à la Pruſſienne, font l'exercice à la Pruſſienne, portent les armes à la Pruſſienne, campent à la Pruſſienne, ſe battent à la Pruſſienne, vivent à la Pruſſienne, & ſe tuent à la Pruſſienne: & Frédéric, qui eſt ce prince, a donné des leçons de guerre à tous les ſouverains; & tu peux bien imaginer qu'il a eu par-là l'avantage; car on ne bat pas ſon maître.

LETTRE XXII.

Le Même, au Mandarin Catao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

Je t'ai parlé dans mes précédentes du Luxe des habits, des meubles, des maiſons ; mais aurois-tu jamais imaginé qu'il y eût un luxe de chiens, & qu'un animal à charge à l'humanité devint un objet de vanité.

J'allai deniérement chez un gentilhomme François à la campagne qui en a une meute de deux-cens ſeulement. Il me fit voir lui-même les curioſités de ſon château, & entre pluſieurs magnificences qu'il me fit voir, il n'oublia pas celle de ſes dogues.

C'eſt, me dit-il, une fondation de famille : mon grand-pere avoit cinquante chiens, mon pere en entretenoit uue fois autant ; & comme les bons établiſſemens, ajouta-t-il, doivent augmenter, j'en nourris deux-cens.

Monſieur, lui dis-je, ces animaux vous coutent-ils beaucoup à entretenir? pas conſidérablement, me répondit-il ; c'eſt à peu près la même ſomme qu'il m'en couteroit pour donner une bonne éducation à trois de

mes enfans, ou pour marier tous les ans une demi-douzaine de pauvres filles à la campagne; mais vous voyez bien que l'emploi que j'en fais eſt beaucoup plus noble, car parmi les magnificences qui diſtinguent la nobleſſe de France & celle d'Angleterre, celle d'une nombreuſe meute eſt la plus magnifique.

Des chiens nous paſſâmes aux Tigres, aux Léopards, & aux Lions; car ce gentilhomme joint au luxe des chiens nés en Europe, celui d'un grand nombre d'animaux venus d'Afrique.

Ce luxe n'eſt pas né par haſard chez les particuliers; il tire ſon origine de l'exemple du prince. Le Roi de France a des chiens, des ſinges & des éléphans, il n'en a pas fallu d'avantage pour établir les meutes & les ménageries dans tout le Royaume.

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Venise.

VENISE n'eſt point taillée pour les Sciences; les amuſemens & les plaiſirs prennent trop ſur les Citoyens: ils n'ont pas le loiſir d'être ſavans, on ſe contente d'un je ne ſais quoi de libre & d'enjoué qui reſſemble à de l'eſprit. Les Nobles qui veulent aquérir la réputation d'hommes de Lettres, forment de grandes Bibliotheques, & cela paſſe ici pour de la littérature.

Comme la tranquillité des écoles eſt incompatible avec le bruit & les acclamations des plaiſirs, de Veniſe on a transféré le ſavoir à Padouë. Cette Ville eſt aujourd'hui la mere nourrice des ſavans Vénitiens; mais on la ſoupçonne de donner du mauvais lait à ſes nourriçons. Ceux qui ſortent de cette école n'ont pas l'eſprit formé mais enflé. Heureuſement perſonne ne s'embaraſſe gueres des ſciences; & tout autre ſavoir que celui de la politique paſſe pour auſſi vain qu'inutile.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin Miniſtre à Pékin.*

De Paris.

Il y a une ſcience en Europe qu'on étudie toujours & qu'on n'apprend jamais, je veux dire celle des intérêts des Princes. Et il faut bien qu'il y ait une cauſe morale ou phiſique qui empêche qu'on n'y faſſe des progrès, car on a écrit plus de livres ſur cette matiere, que ſur toute autre; & cependant elle n'eſt pas encore connue. Il ſemble que lorſqu'on veut répandre plus de clarté ſur les intérêts des Princes, c'eſt alors qu'on y jette plus d'obſcurité. Les ſouverains qui en ſont l'ame, les méconnoiſſent; ils prennent preſque toujours le change. Comment pourroit-on réſoudre pour eux ce qu'ils ne peuvent point réſoudre eux-mêmes? Il n'y a qu'une choſe ſur laquelle ils ne ſe trompent jamais, qui eſt le déſir de s'aggrandir, de dominer, de devenir puiſſans: ils ſont ſûrs de leur ambition, mais incertains ſur les moyens de la ſatisfaire. Ils prennent les déſavantages pour des avanta-

ges : presque toujours le chemin qu'ils se fraient pour arriver à la grandeur, les conduit à l'abaissement. Il n'y a point de société en Europe qui ait plus besoin de tuteurs, que celle de ses Rois.

Les intérêts des Princes n'ont aucun point fixe & permanent; ils varient à l'infini: l'imagination, toute active qu'elle est, ne peut en suivre les traces. Un traité imprévu, une nouvelle alliance, une irruption, une mort, un mariage, la naissance d'un Prince, un siege, une bataille les changent du blanc au noir. Les anciennes combinaisons ne servent plus; il faut en faire de nouvelles qui bientôt elles-mêmes sont détruites par d'autres.

Pour connoître les intérêts des Princes, il faudroit les définir, & savoir en quoi ils consistent. La plus excellente de toutes les politiques sur ces intérêts seroit d'en arrêter la roue. Si les Princes venoient une fois à s'entendre sur ce mot, leurs menées seroient différentes. Il y a plusieurs siecles que les cabinets d'Europe emploient les intrigues & les négociations, pour connoître ces intérêts; il est étonnant qu'ils ne se soient pas encore apperçus qu'ils travaillent eux-mêmes de toutes leurs forces à les méconnoître.

LETTRE XXV.

Le Même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

PARIS eſt un vrai cloaque. Cette ville eſt remplie d'ordures. La diſſolution, la débauche & l'infamie y découlent de toutes parts. Trente-mille courtiſanes ſe levent ici tous les matins pour ſe proſtituer, & plus de ſoixante-mille citoyens ſe ſont livrés le ſoir à la débauche avec elles. Voilà donc cent mille membres de l'état qui ſe ſont corrompus. Ce n'eſt pas tout. Cette tolérance autoriſe les femmes à qui il reſte quelque retenue de ſe livrer au crime; de maniere que l'incontinence eſt ici un vice général.

On dit pour raiſon qu'on mépriſe les courtiſanes de profeſſion. Ce n'eſt pas aſſez, il faudroit les bannir de la ſociété.

Les tribunaux de juſtice & ceux qui ſont à la tête de la légiſlation, paſſent leur vie à imaginer des réglemens pour entretenir une bonne police. Il eſt ſurprenant qu'il ne leur ſoit jamais venu dans l'eſprit d'en faire

aucun contre ce vice qui trouble le plus l'ordre civil, & ſans quoi il eſt impoſſible que la meilleure inſtitution ne ſe corrompe. Il eſt vrai qu'il y a des loix contre l'incontinence publique ; mais on ne les fait pas valoir : ce qui eſt le même que s'il n'y en avoit point.

Si nous tolérions à la Chine de ſemblables dépravations, nos meilleures loix ſeroient ſans effet, & notre gouvernement, qui paſſe pour le plus ſage du monde, périroit d'abord. Si quelque choſe ſoutient chez nous cet ordre claſſique qui fait l'admiration de l'univers, c'eſt cette attention particuliere que nous avons de prévenir la débauche. Parmi une foule de cauſes qui empêchent de prévenir ces vices en France, il en eſt une qui ſuffit pour l'entretenir : je veux dire que les grands ſont les premiers à le protéger.

L'incontinence trouve ici un aſile juſques au pied du trône. Il faudroit pour l'extirper, violer l'immunité des Rois, entrepriſe qui eſt toujours au deſſus des loix & des tribunaux établis pour veiller ſur les mœurs.

LETTRE XXVI.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

IL y a dans Paris des divertiſſemens qu'on ne ſauroit prendre, ſans en avoir l'imagination ſâlie. Le crime y paroît nud ; on ne ſe donne pas même la peine de le couvrir d'une légere gaſe. Telle eſt une rapſodie de chants & de danſes qu'on appelle ici *l'opéra-comique* ; mais qui ſelon moi eſt le ſpectacle le plus ſérieux de la nation ; car rien n'eſt moins comique pour un état que la corruption des mœurs de ſes citoyens.

Il eſt difficile de pouvoir raſſembler tant d'obſcénités dans un même lieu, & un ſi grand nombre de ſpectateurs de l'un & de l'autre ſexe pour les entendre. La ſalle de cet opéra ne déſemplit point ; on s'y porte. Ses entrepreneurs ſont obligés de refuſer tous les jours, la moitié de l'argent de ceux qui voudroient avoir part à cette débauche théatrale.

On a ſouvent voulu détruire ce divertiſſement dangereux, car le gouvernement François ſe ſouvient quelquefois qu'il faut

qu'un peuple ait des mœurs; mais il renaît toujours de ses cendres: on diroit que l'opéra comique à Paris est un mal nécessaire. J'y fus entraîné moi-même ces jours passés par la foule.

Comme presque tout Paris me connoît aujourd'hui pour Chinois, l'assemblée eut les yeux fixés sur moi, pendant que ce spectacle duroit, pour savoir comment je le trouvois. Mes regards & ma contenance lui firent assez juger que je le méprisois. Ce mépris n'empêcha pas que je ne reçusse le lendemain la lettre suivante. C'est un entrepreneur de spectacles qui voudroit établir à Pékin un opéra comique. J'aurois dû brûler cette lettre, mais je te l'envoie, afin qu'elle te serve d'amusement.

„ Monsieur le Chinois,

„ Je suis le plus habile garçon qu'il y „ ait en Europe, pour lever une troupe „ de comédiens, & former un spectacle „ de chants & de danses. Tout Paris pour„ ra vous dire que j'ai fait des prodiges „ dans ce genre. Il y a environ vingt ans „ que je fis rançonner la ville de Lion avec „ une compagnie d'acteurs & d'actrices qui „ n'étoient que des statues mouvantes. Il „ est vrai que je fis banqueroute; mais ce-

„ la ſeul prouve mon habileté. Je ſuis le
„ reſtaurateur, & preſque le fondateur du
„ célebre opéra comique de Paris. C'eſt
„ un des plus beaux monumens de notre
„ ſiecle. On m'eut déja élevé une ſtatue
„ vis-à-vis le théatre de la foire St. Lau-
„ rent, ſi les filles de proſtitution qu'on eſt
„ obligé d'employer à ce ſpectacle, n'a-
„ voient occaſionné plus de maladies dans
„ le public, qu'elles ne l'ont diverti par
„ leurs chants & par leurs danſes; ce qui
„ balance un peu ma gloire, & a ſuſpendu
„ juſques ici le ciſeau du ſculpteur en
„ pierre.

„ J'ai un autre talent ſupérieur, qui eſt
„ celui de faire des entrepriſes de théatre
„ ſans argent. Je n'avois ni ſol, ni mail-
„ le, lorſque je levai il y a douze ans une
„ troupe pour l'Angleterre, & fis paſſer la
„ mer à vingt acteurs, ſans leur donner
„ une obole. Et ſi vous connoiſſiez, Mon-
„ ſieur le Chinois, l'avidité de nos comé-
„ diens pour les eſpeces, vous mettriez
„ cet endroit de ma vie au rang des plus
„ grands prodiges. Il eſt vrai que quelque
„ tems après mon arrivée dans la Grande-
„ Brétagne, ces malheureux hiſtrions pri-
„ rent la loi contre moi, & me firent met-
„ tre en priſon; mais je n'en avois pas

„ moins trompé leur avarice, en les sédui-
„ sant jusques au point de leur faire pas-
„ ser la mer.

„ J'ai toujours eu des vues générales. A
„ la suite du projet d'Angleterre, je for-
„ mai celui d'établir une comédie Françoi-
„ se à l'Amérique; mais on m'assura que
„ les sauvages de ces contrées n'aimoient
„ point le spectacle.

„ Je tournai alors mes regards du côté
„ du Japon, & j'aurois entrepris ce voya-
„ ge avec une troupe, si je n'avois su par
„ un Hollandois qu'on y brûle ceux de
„ notre profession. Le gouvernement a
„ peur que les comédiens François n'ap-
„ portent la religion Chrétienne dans l'em-
„ pire. Quelle ignorance! Ces gens-là ne
„ connoissent pas les mœurs de nos ac-
„ teurs & de nos actrices; ce seroit bien
„ plutôt le moyen d'empêcher qu'elle y
„ pénétrât jamais.

„ Enfin ayant appris que l'Empereur de
„ la Chine encourageoit les arts, & qu'il
„ étoit fort curieux de spectacles, je pro-
„ pose à votre cour l'établissement d'une
„ comédie Françoise à Pékin, où on joue-
„ ra deux-fois la semaine de petits opéras
„ comiques, comme *la servante-maîtresse*,
„ *le coq du village*, *Blaise le savetier*, &

„ autres pieces qui divertiront beaucoup
„ l'Empereur, & le peuple Chinois. Il y
„ aura peut-être quelque petite difficulté
„ par rapport à la langue; mais j'ai bien
„ fait jouer à Londres, *Timon le Misantrope*, *l'Embarras des richesses*, *& les Amants magnifiques*, devant des Anglois
„ qui n'entendoient pas le François, & qui
„ faisoient semblant de l'entendre. Si vous
„ voulez protéger ce projet, & porter
„ l'Empereur à établir un spectacle François dans la capitale de son empire, vous
„ y aurez, vous & vos femmes, votre
„ place gratis, tout le tems qu'il subsistera.

„ Je ne demande point d'argent d'avance, je vous prie seulement de me faire
„ compter cent-mille écus pour les fraix
„ du voyage.

LETTRE XXVII.

Le Même, au Mandarin Chef du Commerce, à Pékin.

De Paris.

On voit ici une race d'hommes qui se font les valets de la société marchande, qu'on nomme banquiers. Ces gens-là n'ont d'autre emploi, que celui de payer de l'argent; ce sont les caissiers publics du commerce: ils passent leur vie à compter des especes. Ils ont l'argent de tout le monde, & ne font que rendre celui qu'on leur a confié. Ils prennent si peu de chose, pour l'embarras qu'ils ont de se mêler de vos affaires, qu'on ne peut s'empêcher de leur être obligé de la peine qu'ils veulent prendre.

Le grand chemin des remises n'est pas celui qui leur rend le plus d'argent, les petits sentiers détournés sont ceux qui les enrichissent d'avantage; c'est le grimoire de leur profession: plus ils sont experts dans ces détours & dans ces labirintes de la banqne, & plus leur fortune approche de l'étonnement.

Si ces gens-là ſont néceſſaires d'un côté, ils ſont très nuiſibles de l'autre; ils favoriſent les évaſions. Les citoyens qui veulent s'expatrier, & s'enfuir avec toute leur fortune, s'adreſſent à eux; ils leur remettent tout leur bien ſur un petit morceau de papier qui leur eſt payé comptant dans l'étranger. De cette maniere, ils privent l'état d'une richeſſe qui lui appartient. Les Princes devroient bannir les banquiers, & les regarder comme des receleurs qui fourniſſent des moyens aux mauvais citoyens, d'appauvrir la république.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

J'ASSISTAI ici ces jours paſſés à un grand mariage, quoiqu'un peu diſproportionné. Un individu de cinq pieds & demi de haut ſe maria avec un élément de ſix-mille-lieuës de long. Le Doge de Veniſe épouſa la mer. Toute la ſeigneurie aſſiſta à ſes nôces, & fit beaucoup d'honneur aux nouveaux mariés.

Quoique la poligamie ſoit deffendue chez les Princes Chrétiens, il eſt permis à celui-ci de paſſer tous les ans en ſecondes nôces. Le Doge de Veniſe épouſe toujours, & ne conſomme jamais: il a le privilege d'être impuiſſant, & bien lui en vaut; car s'il couchoit une ſeule nuit avec ſon épouſe, le lit de ſes nôces deviendroit ſon tombeau: en un mot pour conſommer le mariage, il faudroit jetter le Doge au fond de la mer, & on ſe contente d'y jetter un anneau.

Quoique l'himen de ce Prince ſoit indiqué à un certain jour marqué, il n'arrive pas toujours que ce ſoit celui du mariage. Les vents & les tempêtes en retardent quelquefois la célébration: on eſt obligé alors de différer les nôces; car ſi l'épouſe étoit de mauvaiſe humeur, elle pourroit en engloutiſſant l'époux le faire périr par la jouïſſance.

Quand rien ne retarde l'himen, le ſéréniſſime monte ſur un vaiſſeau d'or & épouſe cet élément à la face du ſénat & d'une foule d'étrangers qui accourent de toutes parts pour aſſiſter à ſes nôces .... Je voudrois qu'on reformât les uſages ridicules.

On dit pour raiſon de cette cérémonie

qu'elle eſt en mémoire de l'empire que les Vénitiens eurent autrefois ſur la mer: mais cet empire a fini. Pourquoi conſerver la figure, quand la réalité n'exiſte plus?

LETTRE XXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

Il y a en France un luxe encore très fragile, c'eſt celui des porcelaines. Il eſt plus couteux qu'aucun que la vanité humaine ait jamais imaginé.

Je tremble pour cette ſociété-ci, lorſque je fais réflexion, qu'il ne faut que la moindre ſecouſſe pour ruiner une maiſon de fond en comble, & qu'un chat d'un coup de patte peut envoyer à l'hôpital une famille entiere de citoyens. C'étoit nous qui fourniſſions autrefois ce luxe à la France; mais comme nous ſommes éloignés de cette monarchie, & que la vanité preſſoit de toutes parts, on a établi des manufactures de porcelaine à Paris: Vincennes & St. Cloud ſont devenus la Chine de la France, & ſont chargés aujourd'hui de la ruiner.

Il

Il eſt d'autant plus facile aujourd'hui de ſe pourvoir de ce luxe qu'un chacun l'a à ſa porte.

On prétend que vers le milieu du ſiecle paſſé, quelques aſſietes & une jate de porcelaine formoient un luxe en France: ce luxe ne ſe trouvoit que chez les princes du ſang, ou dans les maiſons des premiers ſeigneurs du royaume: aujourd'hui il eſt général, & eſt deſcendu chez le peuple où il a introduit l'indigence; car chez une nation dont l'adminiſtration ne regle point les déſirs, & où la vanité publique a ſes coudées franches, le luxe eſt toujours accompagné de la pauvreté. Entre pluſieurs déſordres qu'elle y cauſe, elle y gêne preſque toujours la propagation.

On m'a montré ici dans un hôtel la repréſentation du mariage de notre Empereur en figures de la Chine, pour ſervir d'ornement à un appartement qui a couté cent-mille Francs: ceux qui connoiſſent les facultés du ſeigneur François qui en a fait l'emplette, prétendent que ce mariage de porcelaine empêche celui de deux de ſes filles.

LETTRE XXX.

Le Même, au Mandarin qui préſide ſur les Sciences, à Pékin.

De Paris.

La littérature en France eſt fort commode. On peut lire un in folio ſur une feuille volante. Il y a des gens exprès à Paris qui parcourent les ouvrages en grand, pour faire au public le plaiſir de les lui préſenter en petit. Ces hommes laborieux, dévoués à l'oiſiveté publique, s'appellent journaliſtes: nom qui leur convient parfaitement; car ils vivent au jour la journée.

Lorſqu'il paroît un livre, ils le ſaiſiſſent, le feuilletent d'un bout à l'autre & en font l'extrait. Ne crois pas que ce ſoit pour en juger: leur ſentence eſt déja paſſée. Ils ſavent par avance les ouvrages qu'ils doivent louer & ceux qu'ils leur convient de critiquer. Leur plume eſt en ſous-commandement. Elle eſt guidée par l'argent des libraires ou des auteurs dont ils vantent les livres dans la proportion de la récompenſe qu'ils en reçoivent. Le prix pour la louange de chaque ouvrage eſt fixe. L'a-

pologie d'un in folio eſt plus chere que celle d'un in quarto, & celle-ci coute plus que celle d'un in octavo. Réglement néceſſaire, ſans quoi un miſérable petit auteur in douze, pouroit faire autant de bruit dans le monde, que l'écrivain du plus grand livre.

Cet arrangement ne garantit pas néanmoins de la critique: car, comme on ne peut pas acheter les ſuffrages de tous les journaliſtes de Paris, dont le nombre eſt conſidérable: il arrive que la plûpart ſe croient en droit de dire du mal d'un livre par la raiſon qu'on ne leur a pas donné de l'argent pour en dire du bien. Ainſi il eſt ordinaire de voir un ouvrage exalté dans un extrait & déchiré dans un autre.

Tu croiras peut-être que ces juges de la littérature ſont des génies ſupérieurs: mais ils ne ſont rien moins que cela. Quand un auteur a manqué ſon coup, & qu'il a échoué dans le monde par quelque brochure, ſon parti eſt pris, il ſe fait journaliſte.

Alors au-lieu d'expoſer ſes écrits à la cenſure, il critique ceux des autres. Il eſt vrai qu'il en revient un avantage à la ſociété générale, car au lieu d'être tourmentée par des écrits originaux, on ſe contente de l'ennuyer par des copies.

LETTRE XXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Venise.

Il y a dans cette ville quatre ſpectacles divins qui attirent un grand nombre de ſpectateurs. Ce ſont des maiſons religieuſes de filles qui adorent Dieu en muſique. Il y a pluſieurs repréſentations par ſemaine. Il n'en coute pas tant qu'à l'opéra où à la comédie. On peut à peu de fraix ſe donner ce ſaint divertiſſement. Chacun de ces théatres ſe diſtingue par ſon genre de muſique. La *Pieta* * prie Dieu avec le violon, les *mendicanti* avec la flûte, l'*hoſpitaleto* avec le flageolet, & les *incurables* avec le tambour.

Ce dernier eſt plus à la mode que les autres. Son parterre (je veux dire l'égliſe) eſt toujours plein. Il faut s'y rendre à bonne heure, ſi on veut avoir part à ſes repréſentations.

Au reſte les actrices de ces quatre ſain-

* Conſervatoire.

tes ſcenes n'ont pas les mœurs auſſi corrompues que celles des théatres profanes. Leur vie eſt moins ſcandaleuſe: on ne les voit qu'au-travers d'une grille: il n'y a que leurs directeurs qui aient le droit de les faire ſortir, & qui joignent à ce privilege celui de les corrompre.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef du Commerce, à Pékin.*

De Paris.

A La Chine, chaque négociant eſt la premiere perſonne de ſon commerce; en Europe il n'eſt que la ſeconde. Une ſorte d'hommes, qu'on appelle agens de change ou courtiers, font vos affaires, & ſe donnent tous les mouvemens poſſibles, pour vous enrichir, ſans preſque que vous vous en mêliez. Ils vous avertiſſent tous les matins du cours du change, & vous donnent un état du prix de chaque marchandiſe. Ils font des achats pour vous, paſſent des ventes des effets que vous avez, & réduiſent les traités au point qu'on n'a

qu'à les ſigner, pour que les affaires ſoient conſommées.

Ces gens-là feroient fort utiles au commerce, s'ils ne le gênoient eux-mêmes; mais cette induſtrie met un impôt ſur la marchandiſe; ce qui diminue le débit, dans la proportion de la taxe qu'ils y établiſſent; car la conſommation eſt toujours relative au bas prix. Deux ou trois-cens de ces agioteurs particuliers détournent une ſomme conſidérable à leur profit; ce qui diminue beaucoup le profit général.

Il n'eſt pas permis ici, ni dans la plûpart des villes de ce royaume, de ſe faire courtier ou agent: le Roi ſeul donne la permiſſion d'établir cette contribution ſur le trafic; on achete ce droit de ſa Majeſté.

LETTTRE XXXIII.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

En France les auteurs ſont fort rares. Ce n'eſt pas que cette monarchie manque de faiſeurs de livres. Jamais elle ne fut plus

féconde en écrivains: mais il n'y en a qu'un petit nombre qui mérite ce tître.

Tu ſeras étonné ſans doute de ce que ce royaume, qui paſſe pour un des plus lettrés de l'Europe, n'ait au moment que je t'écris que deux auteurs de nom. L'un s'appelle Monteſquieu, & l'autre Voltaire; encore y a-t-il beaucoup à dire ſur leurs ouvrages.

La poſtérité aura quelque regret que le plus célebre des deux n'a fait que le roman de la politique. L'eſprit des loix qui eſt de ſon invention eſt un ouvrage purement idéal. Il ne convient à aucun peuple de l'Europe, & encore moins au ſiecle dans lequel il eſt écrit.

L'auteur définit les trois ſortes de gouvernemens. Il dit que l'un eſt fondé ſur la vertu, l'autre ſur l'honneur & le troiſieme ſur la crainte: mais il ſemble qu'il oublie que toutes les conſtitutions ſe ſont éloignées de leurs principes, & qu'elles appuient maintenant ſur toute autre choſe que ſur le fondement qu'il leur donne.

Pour expliquer l'eſprit des loix, comme il l'entreprend, il faudroit que ces loix fuſſent dans leur vigueur: or les gouvernemens d'Europe ſe gouvernent moins aujourd'hui par les loix que par la corruption des loix.

Il y a un autre défaut dans cet ouvrage, qu'on reproche rarement aux auteurs Européens, c'eſt qu'il eſt trop laconique. L'auteur ne dit que les choſes, il oublie les paroles. Il arrive ſouvent que ces choſes privées de mots ſont obſcures, & quelquefois même inintelligibles. Je ne dis point que la préciſion ne ſoit la premiere partie de la diction: mais il faut, pour m'exprimer ainſi, qu'elle ne ſoit pas trop préciſe. L'expreſſion doit avoir ſa meſure. Une penſée dans une tournure trop petite eſt eſtropiée; dans une trop grande, elle eſt diffuſe. Il ne ſuffit pas qu'un auteur s'entende en écrivant, il faut encore que les autres l'entendent.

Voltaire au-contraire n'a point écrit des choſes, il n'a fait des livres que pour les remplir de paroles. Cet auteur a un magaſin aſſorti de termes & de mots de bon aloi. C'eſt la meilleure manufacture de phraſes qu'il y ait en Europe. Il a porté le coloris de l'expreſſion au plus haut dégré de perfection où la peinture littéraire puiſſe arriver. Son vernis éblouit au point qu'on oublie qu'il en impoſe à ſon âge & aux ſiecles futurs par des faits impoſteurs.

Si on ôtoit de ſes écrits l'arrangement des mots, & la tournure des phraſes, il ne reſteroit de ſes livres que le papier.

Il manque quelque chose à tous ses meilleurs écrits. Il n'y en a aucun d'achevé. Le seul qu'on regarde comme fini, est celui qui passe pour le plus impie.

Je pourois te parler d'un troisieme auteur, qu'on nomme Jean Jaques Rousseau, dont la réputation commence à s'établir : mais celui-ci ne fait encore que glaner devant ces deux premiers, & la distance qui lui reste à parcourir pour parvenir jusques à eux, est encore immense. Jaques est à mille lieues de Montesquieu, & à cinq-cens lieues de Voltaire.

Après Rousseau ou avant lui, est un quatrieme écrivain, qui a fait un livre, qui s'appelle l'Esprit. Cet esprit a fait la guerre au corps de l'auteur, car il a manqué de le faire envoyer aux galeres. Le parlement de Paris a pris fait & cause, & n'a pas paru entendre raillerie sur les maximes qu'il contient. Il a fallu que l'auteur avouât publiquement qu'il n'avoit point d'esprit : & l'aveu s'est trouvé plus vrai que le titre de l'ouvrage ; car j'ai passé ce livre au creuset ; & après l'opération, l'esprit a disparu, il n'a resté que la matiere.

LETTRE XXXIV.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

On travaille ici à un dictionaire immense. Les libraires qui veulent le vendre, disent qu'il contiendra toutes les sciences: aussi s'appelle-t-il Enciclopédique, d'un nom Grec qui veut dire universel. Cinq ou six hommes qui savent peu doivent le remplir de savoir. Le goût, l'esprit, l'érudition s'y rencontreront. Tout sera dans ce livre: il n'y manquera que le génie.

Comme l'Enciclopédie ne passe pas pour bien orthodoxe selon la morale Chrétienne, on le proscrivit d'abord: mais il y a quelque tems qu'il fit sa paix avec la religion & s'accommoda avec le ciel. On lui permit de nouveau l'impression, à condition que le gouvernement feroit semblant de ne pas s'en appercevoir. C'est un détour que prennent ceux qui sont à la tête de cette administration, pour qu'on ne mette pas sur leur compte les impiétés & les hérésies qui se publient dans le royaume.

Les différentes connoiſſances de l'eſprit humain y ſeront dans un ordre grammatical & tout le ſavoir de l'Europe eſtropié alphabétiquement. Tant pis pour les acheteurs, s'il y a des lettres plus ſtériles en ſciences que d'autres. Pour moi, ſi on détailloit ce grand ouvrage, je voudrois faire l'emplette de la lettre C, perſuadé que je trouverois beaucoup d'abſurdités dans l'article de la Chine.

Les dictionaires ſont beaucoup à la mode en Europe & ſurtout en France: & c'eſt peut-être une des raiſons qui font que les ſciences y déclinent tous les jours. Ces livres ſont des bibliotheques très imparfaites; ils ſont compoſés de rapſodies priſes çà & là qu'on préſente au lecteur méthodiquement. Un ſavant, qui a rangé par ordre alphabétique un dictionaire dans ſa tête, ſait beaucoup de choſes inutiles, & en ignore une infinité de néceſſaires.

Si quelque ſavant bonze Européen vouloit introduire cette méthode litteraire dans notre empire, il faudroit l'en empêcher.

Les connoiſſances ſeroient d'abord perdues à la Chine, ſi la maladie des dictionaires attaquoit nos auteurs claſſiques. Il faut que chaque livre contienne une ſcience, & non pas que toutes les ſciences ſoient con-

tenues dans un livre. Ce mélange de ſavoir qui fait qu'après avoir parlé de Dieu, on parle de Diomede, confond toutes le idées, & coupe le fil des idées analogues aux choſes. L'eſprit qui s'accoutume à ces tranſitions ſubites, n'eſt plus propre aux études ſuivies & méthodiques, que demandent les ſciences abſtraites.

Une converſation, qui ſeroit comme un dictionaire, formeroit un entretien ridicule: or on ne doit jamais lire différemment de ce qu'on parle.

LETTRE XXXV.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

On voit des gouvernemens en Europe bien plaiſans; car ils ſont fondés ſur un bon plaiſir. Il n'y a point d'apel dans ces états à un, *je le veux*, *je l'ordonne*, *ou tel eſt notre bon plaiſir.* Quand ces mots ſont prononcés une fois, tout eſt conſommé.

S'agit-il de la ruine de l'état? fut-il question de la perte entiere de la monarchie, ou de la destruction totale de la nation, il faut

que la ſentence ait ſon plein effet.

On dit pour raiſon que les mots ont été imaginés pour éviter les longueurs ordinaires des délibérations. Il eſt vrai qu'on a bien plutôt fait de dire, *je le veux*, que d'aſſembler un conſeil d'hommes ſages pour ſavoir ſi l'on doit vouloir.

Ces paroles une fois lachées tiennent lieu de tout: quoiqu'elles n'aient rien de ſatisfaiſant, il faut qu'elles ſatisfaſſent tout le monde.

Le Roi s'engage-t-il dans une guerre contraire aux intérêts de la nation; y perd-il 5 ou 6 cens-mille citoyens à propos de rien? Cette guerre abſorbe-t-elle toutes les richeſſes de l'état, & cauſe-t-elle un déſordre affreux dans les finances? Le peuple en ſouffre-t-il des maux incroyables? Si on lui demande compte de cette conduite contraire au droit des gens de la nation, voici ſa réponſe, *tel eſt notre bon plaiſir*.

Si on met à la tête des armées des généraux qui n'entendent rien à la guerre, qui livrent des batailles, quand il faudroit faire des ſieges, qui ſe perdent en marches & contremarches, au lieu d'aller droit à l'ennemi, qui déſolent tout par leurs brouilleries particulieres; ſi l'on diſgracie des miniſtres habiles pour en mettre d'autres à leur

place, gauches & maladroits, & qui n'ont d'autre mérite que celui de plaire à une femme, c'eſt un effet qui réſulte encore ici de *ce bon plaiſir*.

Si les premieres charges de la monarchie ſont remplies par des hommes ſans capacité, ſi tous les poſtes & les emplois ſe vendent, que ce ne ſoit ni aux ſervices ni aux talens qu'on les donne, mais à l'argent ſeulement, cela eſt ainſi, parceque c'eſt *ſon bon plaiſir*.

Je ne connois point de gouvernement ſur la terre plus malheureux, que celui qui eſt fondé ſur le plaiſir d'un mortel qui cauſe la douleur de tous les autres.

Il y a dans l'état dont je parle un écrit en caractere gotique dans tous les tribunaux, & qu'on conſerve dans chaque cour de juſtice. Il a pour tître, Conſtitution politique & civile de la monarchie. Je l'ai lu d'un bout à l'autre; je le trouve par tout contradictoire avec l'adminiſtration préſente. Le Roi ignore qu'il exiſte. Je ne crois pas qu'aucun de ſes ſujets lui en ait parlé une fois en ſa vie. On voit dans cette nation un corps qui repréſente, qu'on nomme parlement, & qui a été inſtitué, dit-on, pour deffendre les droits du peuple. Son affaire eſt d'empêcher que les citoyens ne ſoient foulés, & que le pouvoir deſpotique du Prince

ne prenne le deſſus ſur eux; mais s'il veut s'aviſer de faire des remontrances, on le caſſe, ou on l'exile, & il ne lui eſt permis de retourner qu'à condition qu'il fera ce qu'on voudra. On dit que ce corps a dans ſes mains le dépôt des loix; mais cela ne peut pas être, car on ne ſauroit garder ce qui n'exiſte pas. Les loix de cette monarchie (quoiqu'en diſe ſa conſtitution) ſont dans la tête du Prince, & le parlement n'eſt pas le maître de ſa tête. Une preuve convaincante qu'elles ſont en lui, c'eſt qu'il peut de ſon autorité & pleine puiſſance abroger toutes les anciennes, & en ſubſtituer d'autres à leur place, conformes à *ſon bon plaiſir*, ſans qu'aucun corps puiſſe s'y oppoſer.

Les politiques Européens qui, à ce que je ſoupçonne, parlent toujours de ce qu'ils n'entendent pas, veulent donner un ordre à ce pouvoir arbitraire; ils diſent que les pouvoirs intermédiaires ſubordonnés & dépendans conſtituent la nature de ce gouvernement; mais, quand on ſait cela on ſait ſeulement que le gouvernement dont il eſt ici queſtion eſt deſpotique, puiſque ces pouvoirs intermédiaires dépendans dépendent ſi bien de ſa volonté, qu'il peut en diſpoſer comme il lui plait. Ils ajoutent

que cet état eſt gouverné par des loix fondamentales : mais ceci n'eſt pas ; car pour que ces loix fuſſent fondamentales, il faudroit qu'elles fuſſent invariables, & elles ne le ſont point. Ces loix, ajoute-t-on, ſuppoſent des canaux moyens, par où coule la puiſſance monarchique. Il ne ſauroit y avoir des canaux fixes dans un état, où la puiſſance du Prince paſſe où il veut, & ſon deſpotiſme par l'endroit qu'il lui plait.

Point de nobleſſe, continuent ces politiques, point de monarque. En France il y a un monarque, & il n'y a point de nobleſſe ; je veux dire un corps de nobles qui balancent l'autorité du Prince. Le Roi eſt le maître des biens & de la vie de ſes ſujets : il peut donner la mort au dernier de l'état, comme au premier. Aucun corps politique & civil ne ſauroit réſiſter à ſa puiſſance, parcequ'il a en main la force de l'état, c'eſt-à-dire, la milice dont il diſpoſe : & s'il n'en diſpoſe pas toujours au préjudice de ſes peuples, c'eſt qu'il ne convient pas toujours à ſes intérêts d'uſer de toute ſa puiſſance.

Peut-être que dans leur premiere origine les choſes étoient comme les politiques les repréſentent, mais elles ont dégénéré ; maintenant la volonté du Prince fait pancher la balance du côté qu'il veut ; & s'il trouve

trouve quelque part de la résistance, il achève de tout abîmer. Les grands corps, comme ceux des parlements & de la noblesse, ont perdu leurs prérogatives. Il falloit s'opposer par gradation aux progrès du despotisme, suivre les Rois pas à pas; surtout empêcher qu'ils n'eussent des armées à leur disposition: car quand on a la force en main, on est toujours tenté d'en abuser.

C'est aujourd'hui une question en politique de savoir par où la corruption a commencé; si ce sont les souverains qui ont corrompu leurs sujets, ou si les sujets leur ont fourni eux-mêmes les moyens de les corrompre. Mais de quelque maniere que soit venue la corruption, il est certain qu'elle existe, & avec elle le pouvoir absolu.

Il n'y a pas aujourd'hui une demi-nuance de différence de ce gouvernement à celui de Constantinople. Le Roi de ce peuple & un Sultan des Turcs sont deux Princes égaux en autorité & en despotisme. Le Monarque François qui occupoit le trône de cette monarchie avant celui qui y regne aujourd'hui, disoit que de tous les gouvernemens du monde celui du Grand Turc lui plaisoit d'avantage. Il louoit ce qu'il aimoit.

LETTRE XXXVI.

Le Même, au Mandarin Catao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

Je vis l'autre jour dans une aſſemblée un cavalier bien content de lui-même. Ce n'étoit pas ſans raiſon: car il eſt couru des femmes & eſt l'adonis des belles. Il eſt vrai qu'il a toutes les qualités diſtinctives pour plaire au beau ſexe; car ſans compter qu'il ſourit joliment, qn'il a les dents belles & qu'il chante quelques couplets, il a un aſſortiment tout fait de contes légers & agréables pour amuſer les femmes.

Il eſt ſi aimable par lui-même, indépendamment de ſes autres talens, qu'il peut parler quatre heures de ſuite, ſans qu'on puiſſe le décéler d'être ſon plagiaire. Il a d'ailleurs les vertus caractériſtiques, qui ſervent à attirer ſur un homme l'attention des dames; car c'eſt un fat & un impertinent.

Je ne ſais pourquoi les hommes ici qui ſont rebutés des femmes en ſont ſi humiliés; il me ſemble au-contraire que leurs

dédains devroient flatter la vanité, puisque cela prouve du moins qu'on n'a pas ces petites qualités, qui sont presque toujours un obstacle à la formation des grandes.

Une femme fait du bruit dans une ville par sa beauté & ses agrémens; plusieurs hommes qui ont de l'honneur, de la probité & un mérite réel lui adressent leurs voeux: mais ils en sont rebutés avec dédain, tandis qu'un étourdi, un évaporé, un diseur de mots paroît, l'enchante tout-à-coup & la décide.

Lorsqu'on me dit qu'un homme n'a pu réussir auprès d'une femme, & que celle-ci. au-lieu de se rendre à ses empressemens, l'honore de son indifférence; j'en conclus aussitôt qu'il a un mérite distingué. Je pourois même pousser plus loin la conséquence, & ajouter que c'est précisément la raison pour quoi un homme échoue auprès d'une femme.

La vertu & le mérite donnent une modestie naturelle qui fait qu'on se tient sur ses gardes, & qu'on ne hasarde rien; tandis que le fat & le suffisant se jettent à corps-perdu, dans les plaisanteries & les sottises. Le premier a l'esprit réfléchi, le second l'a libre & enjoué: or celui-ci est toujours plus sûr de plaire aux femmes.

Je ne dis point que cette regle n'ait bien des exceptions; mais ſeulement que c'eſt la regle générale.

LETTRE XXXVII.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Il y a ici une guerre ouverte entre une ſorte de gens qu'on appelle politiques; j'aſſiſtai derniérement à une de leurs batailles dans le jardin des Thuilleries. L'affaire s'engagea à dix heures du matin, & dura juſques à une heure après midi.

Les François ne ſont pas d'accord entre eux ſur la grandeur de leur puiſſance; cette nation qui ſe flatte beaucoup d'ailleurs, reſte ſouvent en arriere de prévention à cet égard. Soit légéreté, caprice, ou eſprit de parti, il eſt certain que les autres puiſſances belligérantes, actuellement en guerre contre cette monarchie, ont ici leurs partiſans.

Le Roi de Pruſſe eſt très puiſſant dans ce royaume; il eſt plus fort en France

que dans ſes propres états. La maiſon d'Autriche a également ſes deffenſeurs; & l'Angleterre & la Ruſſie ont auſſi les leurs. Cela forme à Paris quatre partis différens qui ont toujours les armes à la main; c'eſt-à-dire, quelque nouvelle à lire.

Il arriva en dernier lieu un Courier de l'Allemagne, qui apportoit la nouvelle qu'un général de l'Impératrice Reine avoit fait priſonnier de guerre un corps Pruſſien de ſeize-mille hommes. A cet avis, le parti des nouvelliſtes Autrichiens triomphants envoya ſur le champ quelques troupes légeres de nouvelliſtes aux Thuilleries, pour reconnoître le terrein, & voir s'il n'y avoit pas quelques milices du parti contraire; qui vouluſſent recevoir les gages de la bataille pour ce jour-là.

On lâche pour l'ordinnaire dans ces occaſions un nouvelliſte dans les lieux publics, une lettre à la main, qui après avoir fait un cercle au tour de lui la lit à haute voix. Les nouvelliſtes Pruſſiens & Anglois étoient ſi conſternés ce jour-la, qu'ils n'oſerent ſe montrer; ils étoient cachés derriere les arbres qui ſervent à former la grande allée de ce jardin. Ils tinrent entre eux un petit conſeil de guerre à la hâte, dans lequel il fut décidé, ne pouvant faire

mieux, de nier le fait; c'eſt-à-dire, de s'inſcrire en faux contre l'enlévement des ſeize-mille Pruſſiens.

Alors les hoſtilités commencerent, un corps de Pruſſiens qui étoit en embuſcade, tomba ſur un détachement de François qu'il enfonça par des invectives. Les Autrichiens, voyant les François leurs alliés en déroute, ſe préparerent à les ſecourir.

Pendant ce tems-là, les Ruſſiens qu'on avoit toujours mépriſés aux Thuilleries, à cauſe de la lenteur de leurs opérations en Allemagne, ſe mêlerent de la partie. Alors l'action devint générale. Les termes injurieux, les gros mots, les expreſſions paſſionnées s'en mêlerent. Dans toutes les diſputes de parti, des invectives on paſſe ordinairement aux gourmades: ils ſe prirent aux cheveux, & ſe battirent comme des dogues.

Un chevalier de St. Louis reçut dans cette occaſion un coup de pied dans les os des jambes, qui le rendit boiteux pendant pluſieurs jours. Un avocat nouvelliſte du parti François fut battu comme plâtre par un Pruſſien. Un zélé défenſeur de l'armée du Prince Ferdinand enleva la perruque d'un préſident à mortier qui ſoutenoit le parti de la maiſon d'Autriche, & le renvoya faire

amende honorable à ſon tribunal, tête nue. Un abbé nouvelliſte qui ſoutenoit publiquement qu'un Pruſſien pouvoit battre deux François, fut roſſé par un officier invalide François qui n'avoit qu'un bras.

Les nouvelliſtes qui ſoutenoient le parti de l'Angleterre ſe diſtinguerent beaucoup dans cette occaſion ; à l'exemple des braves Bretons dont ils ſoutenoient la cauſe, ils s'eſcarmoucherent longtems à coups de poings.

Enfin, comme c'étoit une affaire de repréſailles, & qu'on ſe battoit pour l'enlévement d'un corps de troupes, le parti des nouvelliſtes Anglois & Pruſſiens ſe comporterent avec tant de courage, qu'ils firent priſonniers de guerre un corps de nouvelliſtes François & Autrichiens, dans lequel étoient mêlés quelques Ruſſiens. Ils ne les relâcherent que ſur leur parole d'honneur qu'ils ne parleroient du Roi de Pruſſe qu'à la fin de la guerre. La capitulation fut ſignée au caffé militaire rue St. Honoré : ainſi finit cette action mémorable, où il y eut plus de coups de donnés, que de ſang répandu.

LETTRE XXXVIII.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

OUTRE les quatre ministres qui gouvernent la France, il y en a un cinquieme qui gouverne les lettres: & cette administration est une des plus pénibles: car ce n'est pas une petite affaire que de conduire des auteurs & de prononcer sur leurs écrits.

Il faut que le ministre soit surtout en garde sur la contrebande d'esprit; car la république des lettres est un pays rempli de marodeurs en génie.

Comme une charge si laborieuse demande des croupiers, le ministre a vingt-quatre commis subalternes, qu'on appelle censeurs. Personne ne peut faire imprimer un ouvrage, sans leur participation. Leur département est l'entendement humain; ils ont la jurisdiction générale du génie. Les passeports de ceux qui veulent voyager dans la république des lettres, doivent être signés par eux: ils donnent la permission aux auteurs d'aquérir de la réputation.

Ce tribunal d'esprit est composé de plu-

ſieurs chambres qui ont chacune leur département. Tu croiras peut-être que ces cenſeurs ſont les hommes les plus éclairés de la monarchie; mais ils ne ſont rien moins que cela. Lorſqu'un homme qui ſe mêle de littérature, a échoué dans quelque ouvrage d'eſprit, & que ſes écrits ont été rebutés du public, ſon parti eſt pris; il brigue, & obtient une place de cenſeur. Alors il devient tout d'un coup profeſſeur de génie, juge ſouverainement des ſciences, & ſe fait inſpecteur des connoiſſances qu'il n'a pas.

Outre l'ignorance naturelle de ces chambres, il y a encore la partialité des juges qui ſont preſque tous vendus à la prévention, ou à l'intérêt. Chaque libraire a ici à ſes gages deux ou trois de ces juges littéraires qui ſignent pour eux des manuſcrits de toutes mains.

Cet établiſſement eſt admirable, pour remplir l'Europe de mauvais livres, & empêcher l'impreſſion des bons. Un auteur qui n'a d'autre recommandation ici que ſon mérite, court riſque de le voir échouer, auprès de ceux qui doivent lui donner la permiſſion d'en avoir.

On dit à cela, qu'il n'eſt pas beſoin d'être ſavant, pour décider des ſciences; c'eſt comme ſi l'on diſoit qu'il n'eſt pas néceſſai-

re de voir clair pour juger des couleurs. On cite pour cela les juges qui ne ſont pas juriſconſultes: mais les tribunaux de juſtice ont des loix; au-lieu que les ſciences n'en ont point.

Il y a un ſecond inconvénient dans ces chambres; je veux dire la fainéantiſe de ſes membres, qni ne travaillent que quand ils veulent; car la profeſſion de reviſeur d'eſprit eſt une charge & non pas un emploi. On lit les manuſcrits des auteurs, quand on veut; & on les leur rend, quand on peut.

Ces bureaux d'expéditions littéraires font languir la poſtérité: ils ne dépêchent que les guenilles d'eſprit; les grands ouvrages ſont accrochés par la pareſſe du tribunal des cenſeurs.

LETTRE XXXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

Je me rendis hier à Ridota. C'eſt une école de jeu que la république tient elle-même, dans laquelle les citoyens aprennent

à devenir vicieux. Les domestiques qui veulent voler leurs maîtres, les femmes qui cherchent à deshonorer leur mari, les joueurs qui ont du penchant à devenir fripons, n'ont qu'à fréquenter le Ridota, pour se rendre tous ces crimes familiers.

C'est un spectacle frapant pour un étranger qui a des principes de morale, de voir les législateurs de cet état séduire eux-mêmes la nation.

Cinquante sénateurs les cartes à la main provoquent le peuple & l'invitent à se ruiner.

Il n'est permis qu'aux nobles Vénitiens de corrompre les citoyens; c'est un droit qu'ils tiennent de leur naissance, un privilege d'état.

Je t'ai souvent parlé de cette contradiction qui se trouve dans les gouvernemens Européens. La plûpart voudroient faire aquérir des vertus aux peuples par le chemin du vice.

La république de Venise tient tripot de jeu. Elle établit une maison dont elle fait un brelan. Le public qui y ponte est en masque, & les banquiers qui sont des gentilshommes n'en ont point. L'institution est mal combinée; si quelqu'un devroit se cacher le visage, ce seroit les nobles Vénitiens.

LETTRE XL.

Le Même, au Même, à Paris.

De Veniſe.

Il y a ici une inquiſition de bonzes comme en Eſpagne & en Portugal; mais il lui eſt deffendu de faire brûler les citoyens ſans la permiſſion de la république: ce qui eſt aſſez bien imaginé pour ne pas trop dépeupler l'état; car ſi on ôtoit la vie à tous ceux que ce tribunal pourroit condamner à mort, dans peu Veniſe feroit un déſert.

Ce n'eſt pas que les Vénitiens ne croyent pas en Dieu; mais ils veulent y croire à leur maniere.

Dans tous les autres états d'Italie, le Pape eſt la premiere perſonne du gouvernement; à Veniſe il n'eſt que la ſeconde. S'il fait des ordonnances qui ne plaiſent point au ſénat, on les caſſe comme un verre.

Les bonzes ſont auſſi ſubordonnés que le Pape: quand ils veulent ſortir de l'obéiſſance ordinaire des autres ſujets, la république les chaſſe ou les renvoie à leur pere commun, qui fait ſa réſidence à Rome.

On tolere toutes les religions à Veniſe, juſques à celle des mauvais prêtres. Cependant il faut convenir qu'ils ne ſont pas tous des ſcélérats. Il y en a qui, pour vivre bien, mangent le Chriſt deux ou trois-fois par jour. La république le ſait & ne s'en formaliſe gueres : on a preſque la permiſſion d'être hérétique ſur le dogme, pourvu qu'on ſoit orthodoxe ſur le gouvernement. Il eſt permis de douter de l'infaillibilité du Pape, à condition qu'on ne doutera pas de celle du *conſiglieto.*

LETTRE XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

On eſt ſi occupé à Paris, qu'on n'y a pas le tems de vivre. Les gens en place s'écraſent à force de travail, les innovateurs s'occupent de ſiſtêmes depuis le matin juſques au ſoir ; les faiſeurs de projets en enfantent tous les jours de nouveaux ; les hommes d'affaires s'enferment dans un cabinet impénétrable où ils ſe rendent inviſi-

bles; les écrivains ou ce qu'on appelle ici les auteurs, ſont dans un travail continuel d'eſprit; ils accouchent à toute heure de penſées; il n'y a pas juſques aux courtiſans qui ne ſoient occupés, quand ce ne ſeroit que de la peine qu'ils prennent de le faire accroire; les gens de plaiſir ſont ſi affairés, qu'ils n'ont pas le tems de n'avoir rien à faire; car c'eſt une vie très laborieuſe à Paris que de prendre ſes aiſes; il faut une grande contention d'eſprit, & un pénible travail de corps pour imaginer tous les jours de nouvelles ſenſualités; on eſt obligé d'aller, venir, ſe porter ſur les lieux, paſſer le jour en ſociété, & percer les nuits à table; tout cela eſt fort pénible; les fainéans même de profeſſion ſont occupés; car à Paris l'oiſiveté elle-même forme un travail.

Les femmes, qu'on ſoupçonneroit n'avoir aucune affaire, en on une bien grande qui eſt de s'emparer de toutes celles de la ſociété. Quand il n'y auroit que leur ajuſtement, leur parure, le déſir de plaire, d'être admirées, d'obtenir la préférence, ce ſeroit déja un grand travail. Voir de combien d'occupations ſont accablés ici ceux-mêmes qui n'en ont point, c'eſt quelque choſe de prodigieux: je ne ſais comment les oiſifs de profeſſion peuvent y tenir!

Une femme ſeule fait ſuer ſang & eau à deux ou trois-cens ouvriers; il ſuffit qu'elle ſe ſoit miſe en tête de paroître un certain jour avec une nouvelle parure pour qu'il n'y ait plus de repos dans cinquante familles. Il y a telle dame dans cette capitale, qui porte ſur elle trois ſiecles de main d'œuvre; non ſeulement elle a tourmenté les races paſſées, mais même la préſente.

En un mot toutes les claſſes de la ſociété ſont émues, agitées, tranſportées; on n'exiſte point à Paris pendant ſa vie, on n'y vit qu'après ſa mort.

LETTRE XLII.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

De tous les ſavans qui ſont dans cette capitale, il n'y en a point qui ſoient plus profonds que ceux qu'on appelle les nouvelliſtes. Leur département eſt la politique: c'eſt quelque choſe de prodigieux que l'étendue de leur érudition ſur celle-ci. Les autres philoſophes ne ſont certains de rien; ceux-ci ſont ſûrs de tout.

On peut les regarder comme les plénipotentiaires du monde Chrétien: ils dirigent l'Europe. Ils vous annoncent au commencement d'une guerre qu'elle en doit être l'issue: vous savez par avance à quoi doivent aboutir les querelles des souverains. Ils conduisent la marche des généraux d'armée, & guident leurs pas. On diroit qu'ils ont mesuré géométriquement l'étendue de leur génie, celle de leur capacité & de leurs ressources.

Aucun souverain ne peut expédier un courier, qu'ils ne sachent le contenu de la dépêche; ni envoyer un ambassadeur, qu'ils ne disent pour quoi. Ils connoissent toutes les intrigues des cabinets, & ont carte blanche sur les intérêts des princes. Ils sont instruits de toutes les démarches des Rois, sans qu'on découvre qu'ils aïent aucune intelligence avec les Cours; & si ce n'étoit que dans leurs conjectures ils se trompent presque toujours, on les prendroit pour des sorciers.

Autrefois ils parioient beaucoup; mais ils ont perdu tant de gageures, qu'ils n'ont plus de quoi contredire le moindre événement d'Europe. Le Roi de Prusse les a ruinés. Lorsque ce Prince commença la guerre qui dure depuis six ans, ils parierent qu'il

qu'il ne tiendroit pas une campagne, & ils perdirent. Cet événement ne les découragea point : ils demanderent leur revanche, on la leur donna ; & ils perdirent encore : ainsi de revanche en revanche, ils se trouvent aujourd'hui entiérement écrasés. Ce qui les console dans leur perte, c'est qu'ils ont pardevers eux des raisons qui prouvent démonstrativement qu'ils devoient gagner ; & ils en sont si convaincus, que s'ils n'étoient pas ruinés, ils se ruineroient encore ; car cette classe de savans ne se rend jamais aux faits, elle ne s'attache qu'à la présomption : il n'est pas question de ce qui est : il s'agit de ce qui devoit être.

Frédéric est leur fléau ; il n'a point fait de siege, ni livré de combat sans leur causer un grand dommage. Il y a surtout une bataille qui en a réduit un grand nombre à la mendicité ; il est vrai que les plus fins s'y seroient trompés, & qu'il étoit difficile de perdre à plus beau jeu.

Avant leur désastre, ils avoient les moyens d'entretenir des correspondances dans les pays étrangers ; mais ils en sont réduits aujourd'hui aux Gazettes de Hollande.

Leur assemblée générale est dans la grande allée du jardin du palais-royal ; c'est-là

qu'ils donnent leurs audiences, & qu'ils instruisent le public de ce qu'ils ne savent point. S'ils étoient d'accord sur leurs principes, ils étourdiroient la ville & les fauxbourgs; mais heureusement pour la tranquillité publique, les uns nient tout net ce que les autres avancent, ce qui termine les disputes, & impose silence.

Il y a deux sortes de nouvellistes. Les uns sont des oiseaux de mauvais augure, qui présagent toujours un avenir funeste. Selon eux la nation Françoise touche à sa derniere ruine, & la monarchie en corps est à la veille de périr. Les autres sont des sirenes politiques qui enchantent par la douceur de leur voix: ces êtres consolans trouvent du remede à tout. Si la France perd une bataille décisive, ils vous diront que c'est tant mieux; car les grands désastres sont toujours les avant-coureurs de la paix. Si les Anglois enlevent à cette monarchie des riches continens dans l'Amérique, c'est selon eux une bonne nouvelle; car elle décharge l'état des dépenses exorbitantes que coûtoit leur entretien. Si le peuple est accablé d'impôts excessifs pour subvenir aux fraix des armées, tant mieux encore; car ce qui est violent, ne peut pas durer. Ils ont toujours deux ou trois proverbes tout prêts à placer à la fin d'une

mauvaiſe nouvelle, pour faire le pendant des malheurs publics. En voici deux principaux.

Que lorſqu'on eſt dans le mauvais tems, on eſt toujours à la veille du bon.

Qu'après la tempête, vient le calme.

En attendant ce calme la France eſt déſolée par un orage continuel.

LETTRE XLIII.

Le Même, au Mandarin Miniſtre, à Pékin.

De Paris.

La guerre en France n'appauvrit pas tout le monde. Il y a des gens qui s'enrichiſſent pendant ce fléau.

Pour faire des ſieges & livrer des batailles, il faut établir des impôts ſur les peuples, & c'eſt de la levée de ceux-ci que naît cette nouvelle opulence: malheur plus grand que le mal-même qui le produit. Une nouvelle race de régiſſeurs & de commis appauvrit plus la monarchie que les taxes & les impôts. Ce n'eſt pas tout; les armées exigent un ſervice & des vivres. Il faut des directeurs, de régiſſeurs, des magaſi-

niers, des contrôleurs, des inſpecteurs ; ſeconde race de ſangſues qui tire le ſang le plus pur des peuples, & qui lui fait une guerre plus funeſte que l'ennemi.

Tout commis qui fait ici une campagne dans les vivres a de quoi vivre juſques à la fin du monde. Je le crois bien, un homme qui retranche la ſubſiſtance à deux-cens-mille hommes, ne ſauroit manquer de ſubſiſtance.

Les hôpitaux des armées ſurtout font faire de grandes fortunes ; ce ſont aujourd'hui les mines les plus abondantes des richeſſes. Celles du Pérou ne rendent pas tant.

J'allai diner ces jours paſſés chez un de ces Hoſpitaliers qui ſe chargent d'avoir ſoin des infirmes des armées, & qui depuis cette guerre a un Hôtel ſuperbe, & la meilleure table de Paris. On n'eut pas plutôt ſervi le potage, que toute la compagnie en fit l'éloge. Cela ne doit pas vous ſurprendre, me dit à l'oreille un des convives qui étoit placé à côté de moi, le bouillon qu'on vante tant ne peut être que bien nourri, car il eſt tiré de la marmite de vingt-mille malades.

LETTRE XLIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

Indépendamment de l'opéra & de la comédie Françoise, il y a un troisieme théatre à Paris. Celui-ci est composé de boufons qu'on fait venir exprès d'Italie, pour divertir la nation; comme s'il manquoit de mauvais plaisans en France. Il est vrai qu'il seroit difficile d'en trouver de plus obscenes, & dont les saillies soient plus froides & plus insipides. Heureusement pour les mœurs, ils jouent le plus souvent dans une langue qu'on n'entend pas. Et il faut bien que ces gens-là se soupçonnent eux-mêmes; car la plûpart n'osent point paroître en public, quoiqu'ils y soient toujours; ils débitent sous le masque leurs quolibets & leurs fades railleries. On diroit que les François n'ont pas assez de leurs folies, ils vont encore glaner celles des autres nations.

Un animal à deux-pieds, qui a le nez écrasé, le teint d'un Africain, les yeux

d'un cochon, la bouche d'un bœuf, le plumage d'un oiſeau, & les attitudes d'un ſinge, fait les premiers honneurs de ce théatre. C'eſt lui qui eſt chargé de divertir le ſpectateur, & pour cela il emploie ordinairement les équivoques de la langue, les jeux de mots, & les double-entendes. Je t'avoue que j'eus pitié de la nation Françoiſe, en la voyant rire & ſe divertir de choſes ſi pitoyables. Je n'ai fait aucune recherche pour découvrir l'origine de cet établiſſement: je ne ſaurois croire que la nation Françoiſe ait jamais eu beſoin d'étrangers divertiſſans, pour la tenir gaie.

Ce théatre eſt le ſinge de tous les autres; ſon rôle eſt la parodie, faute de génie original, il ſe borne à la copie.

LETTRE XLV.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Le chevalier me mena il n'y a pas longtems chez une Dame de ſa connoiſſance, où nous trouvâmes un aſſez bon

nombre de jolies femmes. Nous nous plaçâmes dans la chambre où étoit la compagnie, de maniere que nous pouvions voir toutes les beautés qui formoient le cercle ſans en être vûs nous-mêmes ; ce qui nous donnoit la liberté de nous entretenir de celles qui le composoient. Mon compagnon les connoiſſoit preſque toutes.

Je fis d'abord attention à une jeune & belle Dame dont la figure me frappa, mais je crus remarquer au travers de l'éclat de ſon teint qu'elle avoit une inquiétude dans l'ame. Je m'en expliquai avec le chevalier en la lui montrant des yeux. Il me répondit, que je ne m'étois pas trompé ; cette beauté, ajouta-t-il, eſt dévorée d'un noir chagrin. Avant ſon mariage, notre Monarque avoit jetté les yeux ſur elle ; elle ſe regardoit déja comme la ſouveraine des petits appartemens ; mais la choſe manqua. Dès ce moment une noire mélancolie s'empara de ſon eſprit. On crut que le mariage diſſiperoit ſes ennuis. On lui donna pour époux un riche financier ; mais le remede ne fit qu'irriter le mal. Les phiſionomiſtes prétendent, malgré l'état où vous la voyez, qu'elle mourra de langueur. Il eſt vrai que le coup eſt des plus ſenſibles : au-lieu d'être la maîtreſſe d'un grand Roi, ſe

trouver la femme d'un vil partiſan! La vertu, la morale, la religion n'ont chez nous aucune reſſource contre la fatalité d'un pareil deſtin.

Qui eſt cette autre jolie femme, lui dis-je, qui eſt à côte d'elle, & qui me ſemble auſſi languiſſante? C'eſt encore, me répondit le chevalier, une malade de Cour. La même cauſe a produit le même effet. Quoi! eſt-ce que le Roi, repris-je, a encore jetté les yeux ſur celle-ci? Non, me répondit-il, mais elle a jetté les yeux ſur le Roi. Avec plus de beauté que celle qui poſſede le cœur du monarque, & autant d'agrémens pour la faire valoir, elle réſolut d'en faire la conquête. A cet effet elle galopa le parc de Verſailles, courut le cerf, aſſiſta à toutes les parties de chaſſe, & ſe campa ſur toutes les avenues par où devoit paſſer le Souverain; mais cela ne prit point. Ce qui l'afflige le plus, c'eſt que le Roi la vit ſans la regarder, & rençontra ſes yeux ſans les fixer.

Je vois à quelque diſtance de ces deux premieres une dame d'une aſſez jolie figure, mais qui ne me paroit gueres plus gaie: pouvez vous me dire qui elle eſt? Oui, c'eſt une troiſieme valétudinaire de Verſailles. Quoi! encore une malade de Cour?

repris je avec précipitation, je crois que votre Empereur a envie de tuer toutes les jolies femmes de Paris. Que voulez-vous, reprit-il, ce ſont des femmes qui ont la rage d'être indiſpoſées à propos d'une envie qui leur prend de ne pas jouïr de leur ſanté. Cette derniere tombe en ſincope toutes les fois que la favorite, qui regne aujourd'hui, fait un général d'armée, donne un chapeau de cardinal, ou diſpoſe d'un poſte conſidérable à la Cour. Elle croit que la diſpoſition de toutes ces charges lui apartient de droit, & que celle qui en jouït n'exerce qu'une uſurpation ſur ſes charmes. En attendant d'être en place, elle nomme aux principaux emplois du royaume, & fait des évêques *in partibus* pour ne pas perdre ſes droits.

Je me charge de ne plus vous faire de queſtions, ſi vous voulez me dire qu'elle eſt cette jeune beauté qui eſt vis-à-vis de nous, qui a un viſage mixte, je veux dire gai d'un côté & triſte de l'autre? Je vais vous l'apprendre; c'eſt une Dame avec laquelle le Roi a couché une ſeule fois: auſſi n'a-t-elle que la moitié de ſa joie. Quand elle penſe à ſa félicité, elle pétille d'allégreſſe: mais quand elle fait réflexion que le ſonge de ſa grandeur finit à ſon réveil,

que ſa divinité paſſa comme un éclair, & qu'elle ne reçut qu'un ſeul coup d'encenſoir de notre Souverain, elle ne peut s'empêcher de ſe livrer à la triſteſſe.

LETTRE XLVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

Tu t'imagines peut être que je m'amuſe beaucoup à Veniſe, qui paſſe en Europe pour le ſéjour des plaiſirs: tu te trompes; je m'y ennuie à la mort. Il faut être taillé, pour m'exprimer ainſi, aux divertiſſemens de cette ville pour en jouïr. Un étranger qui n'aime ni le jeu, ni les femmes, ſe trouve entiérement iſolé; il eſt à Veniſe comme au milieu d'un déſert: il ne tient à perſonne, parceque tout le monde tient à ces amuſemens.

On eſt ici en compagnie du vice depuis le matin juſqu'au ſoir. Il y a un ordre de ſucceſſion dans la volupté, qui forme un enchaînement d'amuſemens frivoles.

Le matin on ſe promene, l'après-midi on ſe maſque, le ſoir on va au théâtre, & on

passe le reste de la nuit au jeu ou avec des femmes.

Les Vénitiennes sont belles, mais elles sont encore plus galantes. La république leur en donne la permission; car tout émane ici du grand conseil. On a souvent mis en délibération si l'on devoit réformer la licence des mœurs, mais, toutes réflexions faites, on a laissé les choses comme elles étoient: ainsi le vice de l'incontinence est permis au sexe pour en jouïr à ses périls & risques.

Nous croyons à la Chine que la pureté des mœurs peut seule former un bon gouvernement, & qu'un peuple pour être heureux, doit être vertueux. On ne connoît point ici cette maxime; la politique n'a rien à faire avec la morale. On n'imagine point que la corruption soit incompatible avec la puissance politique; on pense même qu'elle peut devenir un de ses ressorts.

Pendant six mois de l'année, on se livre à la folie & à l'extravagance; & afin qu'on puisse le faire plus librement, la république permet le déguisement. Il est libre ici à tout le monde de s'abandonner à toutes sortes de débauches. Cela s'appelle dans la langue du pays, jouïr du privilege de la li-

berté; & on eſt ſi libre qu'on eſt affranchi de tous remors.

Ce n'eſt point ſeulement le bas peuple qui ſe livre à la débauche: toutes les claſſes ſont corrompues.

Il y avoit autrefois dans cette ville des femmes de proſtitution publique, qu'on mépriſoit autant que leur état les rendoit mépriſables. Cette dépravation n'eſt plus, une plus diſtinguée a pris ſa place. Les Dames Vénitiennes ſe ſont faites courtiſanes.

Les mœurs nouvelles ont détruit les anciennes. Le mariage n'eſt plus qu'une débauche. L'amour conjugal eſt renvoyé au vieux tems. Un mari & une femme paſſeroient pour ridicules de ſe piquer de conſtance: on rougiroit de s'aimer. Ici une femme qui n'a point d'amant, eſt cenſée n'avoir pas aſſez de mérite pour en avoir, & à cauſe de cela rend ſon mari mépriſable; & il n'y en a preſque aucune aujourd'hui qui n'affranchiſſe le ſien d'une ſemblable humiliation. L'amour illicite ne paſſe pas pour tel.

La prévention eſt établie, & les exemples reçus. Il eſt convenu que la femme d'un Noble deviendra la fille de joie d'un autre, & qu'on ſe déshonorera tous d'un commun accord. On ne peut ſans frémir parler de pareilles mœurs.

LETTRE LXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin*.

De Paris.

On dit communément que les François sont généreux: il est vrai qu'il n'y a point de nation dans le monde qui se répande d'avantage en protestations. Elle est là dessus d'une élévation, d'une noblesse d'ame dont l'histoire ne fournit rien de semblable: c'est quelque chose de prodigieux que la dépense qu'elle fait en offres de services.

A mon arrivée ici, plusieurs François que je connoissois à peine offrirent de m'obliger. Je n'eus point de repos avec eux que je ne leur eusse donné ma parole que dans l'occasion je disposerois de tout ce qui étoit en leur pouvoir. J'écrivis peu de jours après à celui qui m'avoit pressé le plus, de me prêter sa maison de campagne pour quelque mois: au-lieu des clefs, je reçus une lettre de sa part, par laquelle il me mandoit qu'il ne pouvoit m'accorder ma demande, attendu qu'on y bâtissoit.

Le lendemain je priai le ſecond de m'envoyer cinq-cens onces d'argent, en attendant que mon banquier qui étoit à la campagne, fût de retour. Il me les refuſa, ſous prétexte qu'il avoit fait la veille une remiſe qui l'avoit entiérement épuiſé d'argent.

Le ſurlendemain j'envoyai mon domeſtique au troiſieme, afin de lui faire ſavoir que j'avois beſoin de ſon caroſſe pour deux ou trois jours. Sa réponſe fut qu'il en avoit diſpoſé pour ce tems-là. J'empruntai le cheval d'un quatrieme pour faire une courſe; mais il me fit dire qu'il étoit boiteux.

Les François diſent pour excuſe, que toutes les offres de ſervices ſont une monnoie courante dont tout le monde connoît la valeur. Paſſe pour les nationaux; mais on devroit du moins mettre les étrangers au fait de ſemblables impoſtures. Ceux qui calculent ici les dettes publiques, prétendent que, ſi les François rempliſſoient les engagemens qu'ils ont contractés par leurs offres, il s'en faudroit aujourd'hui de cent-mille-millions que la nation eût une obole.

LETTRE XLVIII.

Le Même, au Chef de la Religion, à Pékin.

De Paris.

Tu as vu dans la lettre ſur les idoles Chrétiennes, que les ſaints ſont des avocats auprès de Dieu, qui plaident pour les hommes. Leur principale affaire, comme au barreau, eſt de tirer parti de la plus mauvaiſe cauſe, & de rendre blanc ce qui eſt noir. La forme du plaidoyer eſt la même; la ſentence ſeule eſt différente. Quand le ſaint expoſe bien le fait, & qu'il lui donne une tournure favorable, le pécheur gagne ſon procès avec dépens. Quand ils ſont compenſés, les deux parties s'indemniſent réciproquement. Dieu y met pour ſa part les délices du ciel, & le pécheur les peines du purgatoire.

Je t'envoie ici un de ces plaidoyers dans les formes, qu'on lit ici dans un couvent de bonzes. C'eſt un ſaint qui intercede pour un pécheur qui a commis un homicide. La ſcene qui eſt en forme de dialogue, ſe paſſe dans le ciel au pied du trône de la Divinité.

LE SAINT.

Etre ſuprême, Créateur du ciel & de la terre, grand Dieu, qui eſt mort ſur l'arbre de la croix pour racheter le genre humain, & dont la bonté n'a point de bornes, je viens intercéder ta miſéricorde pour un mortel qui en a tué un autre.

DIEU, en colere.

Ne me parle point de ces malheureux aſſaſſins : j'ai réſolu de ne leur faire aucune grace.

LE SAINT.

Mais ſi celui pour qui j'emploie ma médiation, eſt véritablement repentant?

DIEU.

Que m'importe ſon repentir, maintenant que le meurtre eſt fait?

LE SAINT.

Mais, Dieu des mortels, conſidere ton pouvoir.

DIEU.

C'eſt auſſi ce que je conſidere. Le pardon de ce crime s'oppoſe aux droits du ciel ; ma clémence eſt ici contraire à ma gloire ; car ſi tous les hommes ſe tuent entre eux, ma puiſſance finira dans l'univers.

LE SAINT.

Je te demande cependant le pardon du mortel homicide.

DIEU.

J'ai moins beſoin d'abſoudre aujourd'hui ce péché que jamais, car la plûpart des peuples s'égorgent à la guerre.

LE SAINT.

Que veux-tu, Dieu? la choſe eſt faite. L'homme eſt mort, il ne ſauroit le reſſuſciter.

DIEU, ſe radouciſſant.

Comment t'appelles tu, toi?

LE SAINT.

Saint Policarpe.

DIEU.

Ah, de quoi te mêles-tu, d'intercéder pour des aſſaſſins? Car ſi je ne me trompe, ce n'eſt pas là ton département.

LE SAINT.

C'eſt une de mes anciennes pratiques; je t'ai ſouvent intercédé pour lui. Il m'a demandé cette grace, & je n'ai pu la lui refuſer.

DIEU.

Apparemment qu'il t'a fait présent de quelque beau cierge?

LE SAINT.

Je t'avoue qu'il est généreux à l'offrande.

DIEU.

Voilà comme vous êtes tous, vous autres saints, pour quelques livres de cire, vous vous chargeriez des crimes les plus énormes. Ecoute, Policarpe, je veux bien à ta priere pardonner ce meurtrier, mais ne reviens plus à la charge; car je te proteste que, s'il assassine encore une fois, je le le damnerai pour toujours.

LETTRE XLIX.

Le Même au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a ici un ministre d'état, qui a la permission du Roi de corrompre les mœurs de la nation; les femmes qui veulent se pro-

ſtituer, ſe perdre d'honneur & de réputation dans le monde, s'addreſſent à lui. Son département eſt celui du libertinage, car il préſide aux ſpectacles de Paris. Ce miniſtre tient en quelque façon les rênes de la débauche; il ſigne les paſſeports de diſſolution; quand une femme a reçu de lui ſes lettres de mauvaiſes mœurs; elle peut ſe livrer hardiment à toute ſorte de corruption: c'eſt à dire, que lorſqu'il l'a fait placer au théatre, le cenſeur des mœurs ou le lieutenant de la police, comme on l'appelle ici, n'a plus d'inſpection ſur elle.

Une jeune perſonne qui cherche à ſecouer le joug de la pudeur; une fille qui veut quitter ſon pere & ſa mere pour ſe livrer au crime; une femme qui veut ſe ſéparer de ſon mari, pour ſe proſtituer publiquement avec ſon amant, n'ont qu'à en demander la permiſſion à ce bureau de ſcandale. Aurois-tu jamais imaginé que chez un peuple civiliſé, il y eût de tels établiſſements, & que ceux qui doivent veiller ſur les mœurs, fuſſent les premiers à les corrompre? C'eſt ici un privilege de la couronne; car le droit que s'arroge ce miniſtre d'autoriſer la débauche, émane du prince.

Les filles de ſpectacle ont la permiſſion du gouvernement de ſe livrer à toutes for-

tes de prostitution : outre ce privilege, elles ont encore celui de ruiner les familles & de dissiper par avance la fortune des mineurs, d'empêcher les mariages légitimes, de faire séparer les maris de leurs femmes, de diminuer la population, de remplir le Royaume de maladies honteuses, &c.

On me montra l'autre jour une de ces filles de spectacle sans mœurs, qui fit trembler en dernier lieu le chef de la police de Paris. Celui-ci la manda pour lui faire rendre compte d'une somme de six-cens-mille livres qu'elle avoit dissipée à un financier chargé de famille. D'abord l'actrice s'inscrivit en faux contre l'incompétence du tribunal ; mais elle s'y rendit tout exprès pour y jouïr de la satisfaction d'en insulter le chef. „ Madame, lui dit le juge tremblant & „ confus, je sais que je passe les bornes de „ ma charge, mais le zêle..... Le zêle, „ Monsieur, l'interrompit brusquement la „ prostituée, est de savoir son devoir. Ce „ n'est pas à un homme, tel que vous, à „ mander une femme, comme moi ; vous „ savez que je suis de l'opéra où je figure „ dans les ballets ; une personne aussi né„ cessaire que je le suis au public, n'est pas „ faite pour paroître à la police.

„ Au reste, Monsieur, de quoi s'agit-il ?

„ Il y a un financier, qui a dépensé six-
„ cens-mille livres avec moi; hé bien, que
„ trouvez-vous à cela? Est-ce qu'un Fran-
„ çois n'est pas libre de donner son bien à
„ qui il veut? Il n'y a aucune loi en Fran-
„ ce (dumoins que je sache) qui deffende à
„ un homme riche de donner, & à une
„ femme pauvre de recevoir. Si vous êtes
„ homme de loi, vous devez savoir que,
„ de toutes les aquisitions, celle qui vient
„ par donation, est la plus légitime. Faut-
„ il que les filles de l'opéra attendent que
„ leurs amans soient morts, pour hériter
„ d'eux par testament?

„ Enfin, Monsieur le policien, je n'ai
„ qu'un mot à vous dire. Le financier
„ pour qui vous vous intéressez, m'a donné
„ un demi-million; il y a une chose qui me
„ fâche en cela, c'est qu'il ne m'en ait pas
„ donné d'avantage."

En finissant ces mots elle lui rit au nez, se leva, regagna son carosse, & laissa le juge tout étourdi de son impertinence.

LETTRE L.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Il eſt facile de veiller à Paris, mais il n'eſt pas aiſé d'y dormir. Le bourdonnement de huit ou neuf-cens-mille perſonnes qui s'entretiennent enſemble; le bruit continuel de vingt-mille caroſſes; le tumulte & l'embarras des rues, l'agitation des citoyens; le concours des peuples; les cris perçans des pourvoyeurs; le charivari des charlatans qui veulent tromper les paſſans; le bruit des Cloches, celui des tambours qui cherchent à enrôler des ſoldats; le chant des proceſſions, & celui des enterremens; la voix de ceux qui publient les arrêts & les ſentences; le ſon aigu des trompettes qui annoncent qu'on va fouetter ou pendre quelque citoyen; tout cela n'eſt rien moins que l'image du ſilence.

A ce tumulte du jour ſuccede le vacarme de la nuit. On n'eſt pas plutôt au lit que les Bonzes & les Bonzeſſes commencent leur charivari. A minuit une confuſion de

cloches se fait entendre dans les airs. Les uns & les autres annoncent à grand bruit qu'ils vont prier Dieu tout bas. A deux heures du matin, comme on commence à sommeiller, le bruit se renouvelle. Au point du jour le carillon recommence. Tous les devoirs de la religion & de la société s'annoncent avec bruit. Si on reçoit une nouvelle avantageuse de l'armée, d'abord les canons tirent; si un homme meurt, aussitôt les cloches sonnent. Le Prince, la politique, la religion, Dieu, les saints, les anges & les morts contribuent ici à faire mourir les vivans.

LETTRE LI.

Le Même, au Mandarin Catao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

Le Chevalier qui nous prend pour des gens qui habitent les Antipodes de la raison humaine, est surpris d'entendre dire que les Chinois ont fait des progrès dans les sciences: il ne revient pas de son étonnement, lorsqu'on lui dit que nous avons de

l'intelligence: ce qui fait qu'il hasarde quelquefois avec moi des questions à l'Européenne.

Monsieur le Chinois, me disoit-il dernièrement, on dit & on écrit que vous êtes savans & éclairés: d'où tirez-vous, s'il vous plait, ce génie? car pour faire des progrès dans les arts, il faut des principes, & j'avois toujours cru que le savoir n'avoit jamais passé la ligne, que tout le reste de l'univers étoit dans les ténebres, & que l'Europe seule étoit éclairée.

Monsieur le Chevalier, lui dis-je, je vais vous expliquer ceci. Imaginez-vous que la Chine, quoiqu'aussi grande que l'Europe entiere, ne compose qu'une seule famille, & que cette famille est élevée par les soins d'un pere qui a le même soin de l'éducation de tous ses enfans. La naissance, le rang, & la fortune ne changent rien à cette éducation, il suffit d'être membre de l'état pour la recevoir. La situation des lieux, la distance des hommes, l'emplacement des provinces, la grandeur des villes, la politesse des bourgs, ne changent rien à l'institution. Partout où il y a quatre Chinois, il se trouve un maître pour les instruire.

De cette éducation générale dans un Empire aussi étendu que la Chine, il est im-

poſſible que le génie d'un grand nombre de citoyens ne perce & ne ſe faſſe jour au-travers de la multitude.

Mais l'inſtitution, pour être univerſelle, n'en ſeroit pas meilleure, ſi elle n'étoit fondée ſur des principes ſolides. Voici la marche que nos maîtres tiennent, ou pour mieux dire le gouvernement pour nous former l'eſprit aux ſciences.

Toutes les connoiſſances nous ſont deffendues dans notre enfance. Le ſeul livre qu'on nous donne à étudier eſt celui de Confucius, qui contient les premiers élemens de la philoſophie de notre religion. D'abord on nous enſeigne à le lire, & enſuite à le comprendre : ce qui fait deux études différentes, l'une devant ſervir de préparation à l'autre.

Il ne nous eſt pas permis dans notre jeuneſſe d'avoir de l'eſprit, ni d'aquérir d'autre ſavoir que celui qui doit ſervir de fondement à tous les autres. Les ſciences chez nous ſont pour ainſi dire étayées ; & ne doivent ſe placer dans notre imagination que dans leur tems, & quand l'entendement eſt préparé à les recevoir.

La pureté du langage eſt une des premieres préparations ; car nous croyons qu'il eſt impoſſible de penſer juſte lorſqu'on ne ſait

pas s'exprimer exactement. Il faut que la parole qui est l'image de l'ame soit nette, sans quoi le tableau de nos idées est louche.

Après l'étude de la langue vient celle des mœurs, des manieres, des usages & des cérémonies qui ont chez nous leurs principes. Rien de plus ordinaire, à ce que je m'apperçois en Europe, que de voir des savans & des gens de lettres qui n'ont pas la moindre teinture des choses qui forment les devoirs les plus essentiels de la vie civile. Ils savent toutes les sciences, excepté celles qui sont les plus nécessaires aux hommes. A la Chine ces choses ne se négligent point; on les apprend dans les écoles par principes, ainsi que les sciences les plus graves. On connoît un lettré chez nous à la maniere aisée dont il fait la révérence. Aprés ces premieres préparations, chacun se choisit la science qu'il croit la plus propre à son génie; mais quelle que soit celle qu'on embrasse, on ne peut y devenir professeur sans passer par une longue suite d'examens très rigides, subis devant des Mandarins habiles nommés par l'Empereur; car si c'est un vol qu'un particulier fait, lorsqu'il s'approprie un bien qui ne lui appartient pas, nous pensons que ce n'en est pas un moins grand que de s'arroger le tître de savant quand on ne l'est pas.

Ceux qui dans l'examen se trouvent inférieurs à la science dont ils veulent obtenir le grade, sont punis sévérement, car c'est un grand crime chez nous de n'avoir pas le mérite suffisant pour se distinguer dans la littérature qu'on embrasse, parceque cette négligence en suppose d'autres préliminaires: cela peut aller au point que l'Empereur inflige la peine de mort. Loi qui paroît cruelle; mais qui est très juste; car elle prévient une infinité de vices que le faux savoir introduit toujours. L'Empereur assiste en personne au dernier de ces examens, & est témoin lui même de la capacité de ses sujets, qui sont le plus en état de se distinguer dans les arts.

LETTRE LII.

Le Même, au Mandarin Chef du Commerce, à Pékin.

, De Paris.

Les Indes font contribuer l'Europe. Elles en retirent tous les ans des sommes considérables pour l'entretien de son luxe. Les Indiens fouillent dans leurs mines, ils en retirent de petits cailloux, qui

taillés artiſtement jettent beaucoup de feu, & font un grand éclat: on les appelle diamans. Les femmes les aiment beaucoup: elles en ſont preſque folles. Il n'y a rien qu'on ne puiſſe leur faire pour en avoir.

C'eſt le chemin le plus court pour arriver à leur cœur, parce qu'il n'y en a point de plus abrégé pour ſatisfaire leur vanité. Telle qui a reſiſté longtems à un beau viſage, ne réſiſte point à un beau brillant.

Au reſte ces petits cailloux entrent ici dans la compoſition de l'himen. Il faut qu'une femme ait une bien grande antiphathie pour s'unir avec un homme, ſi un aſſortiment de diamans ne la raproche de lui. Il ſemble qu'il y ait dans les dimans comme une vertu ſimpathique. On peut dire que les Indes forment la plûpart des mariages qui ſe font en Europe. Telle beauté difficile ne ſe fût jamais rangée ſous le joug de l'himenée, ſi les mines de l'orient n'euſſent produit une pierre qui l'a éblouie.

On prétend que la valeur de ces cailloux qui ſont actuellement en France eſt auſſi conſidérable que celle de ſon numéraire; de maniere que ce luxe l'a apauvrie de la moitié, & que ſans lui elle ſeroit une fois plus opulente qu'elle n'eſt; car il ne faut pas croire que l'état puiſſe jamais réaliſer cette oſtentation; ſi elle mettoit en vente

tous ses diamans, leur valeur tomberoit aussitôt. C'est une richesse qui n'est réelle, pour m'exprimer ainsi, qu'autant qu'elle est chimérique.

Mais l'original de ce luxe n'est pas si onéreux que sa copie : faute d'un assez grand nombre de diamans on en compose : on a créé à Paris de nouvelles Indes. Ces cailloux précieux faits par les mains de la nature sont devenus l'affaire de l'art, on a mis en manufacture l'ouvrage de Dieu.

Ce luxe-copie met ici tout le monde en état d'en avoir un, la disproportion du prix est si grande avec l'original qu'un Ecu peut en représenter cent-mille; mais ces cent mille coutent moins qu'un, parcequ'ils contiennent une valeur quelconque, au lieu que l'autre n'en a aucune. Ces diamans d'imitation se fondent d'eux mêmes, il faut les recréer tous les jours, ce qui en augmente considérablement le prix.

On dit encore ici pour raison que l'argent ne sort pas de l'état, mais la circulation dans ce luxe est tout d'une piece; elle ne s'étend pas assez: on m'a montré ici un de ces créateurs de diamans, qui a ramassé une fortune d'un million. Il vaudroit presque autant pour la France que cette somme ainsi possédée par un seul particulier eût passé aux Indes.

LETTRE LIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris*.

De Ferrare.

Si tu ſavois quelque colonie en Aſie, qui voulut venir habiter en Europe une grande & belle ville, remplie de maiſons vuides, j'en ſais une; c'eſt Ferrare, où je me trouve à préſent & d'où je t'écris. On pouroit mettre ſur ſa porte cet écriteau: VILLE A PEUPLER.

J'y ſuis preſque ſeul avec un autre étranger, qu'on appelle le Vicelégat.

On dit que c'eſt le mauvais air qui dépeuple cette ville; mais on peut préſumer que c'eſt le mauvais gouvernement.

Combien de pays en Europe, dont le climat eſt moins bon que celui de Ferrare, & qui ſont néanmoins remplis d'habitans.

On voit par l'hiſtoire d'Italie, que cette ville contenoit autrefois un grand nombre de citoyens; aujourd'hui elle ne contient que des édifices.

Ce pays eſt ſans agriculture, ſans commerce & ſans arts; cela ſeul ſuffit pour le dégarnir.

Il n'a point de maître ; car un état en Europe, qui appartient à l'église, n'appartient à personne : or on n'a jamais oui dire qu'un état fleuriſſe ſans chef politique ; car je n'appelle point chef un Mandarin prêtre, qui envoie un autre dans un gouvernement, ſur lequel il ne peut pas veiller lui-même.

Pluſieurs états s'étoient donnés au St. Siege, les papes firent un pas de plus, ils uſurperent Ferrare. Ils ordonnerent au légitime ſouverain de ſe retirer & occuperent ſon trône.

Il eſt vrai que, pour faire les choſes dans toutes les regles papales, ils l'excommunierent, ce qui dans ce tems-là étoit très bien imaginé pour rendre un prince odieux à ſes ſujets, en les relevant du ſerment de fidélité.

Ici les hommes & les femmes s'enferment dans des couvents ; la ville devient une communauté de moines & de religieuſes. Les hommes ſe cloitrent d'un côté, & les filles s'enferment de l'autre, ainſi la génération ne ſe rencontre plus.

Il eſt clair que, ſi l'on n'envoie point des colonies à Ferrare, la ville dans peu ſe trouvera ſans habitans : alors l'agent apoſtolique ſe retirant à Rome pourra dire au

Pape: *Votre Sainteté* a les clefs du royaume du ciel; voilà maintenant les clefs d'un royaume de la terre.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Sin-ho-ei, *à Pékin.*

De Paris.

Les négocians d'Europe aquierent de grands biens avec beaucoup d'aiſance: voici, comme ils amaſſent des tréſors. On attire chez ſoi autant de richeſſes, que l'on peut; quand on en a fait une bonne proviſion, l'on ferme ſa porte, & l'on garde ce qu'on a: cela s'appelle ici faire banqueroute.

Cette honnête maniere de s'approprier le bien d'autrui, ſe fait avec la permiſſion des magiſtrats. Il y a pour cela trois manieres qui ont toutes le même objet.

La premiere eſt de faire appeller ſes créanciers dans ſon comptoir, & de leur dire ſi bas à l'oreille, que perſonne ne l'entende; „ Meſſieurs, je vous dois un mil„ lion, je ne puis vous payer que cinquan„ te-

„ te mille livres: voilà mon dernier mot, „ c'est à prendre ou à laisser." Cette maniere de voler le bien d'autrui est la plus honorable, aussi est-elle la plus pratiquée, parceque le public n'est pas averti, qu'on manque de probité; ce qui ne diminuant pas la confiance générale, fournit les moyens de parler une seconde fois à l'oreille de ses créanciers.

La seconde est d'envoyer ses livres au greffe, & de garder l'argent. Ces livres sont toujours en regle, car l'on peut écrire sur le papier tout ce qu'on veut. Des sindics sont nommés, dans peu l'affaire est terminée, & l'on ouvre de nouveau son comptoir, comme si de rien n'étoit.

La derniere est toute simple. On dénature les meilleurs effets, on enleve l'argent de la caisse, on laisse à ses créanciers des marchandises invendables & des mauvaises dettes, & on s'en va. C'est ce qu'on appelle banqueroute frauduleuse; mais de celle-ci aux autres, il n'y a gueres de différence que quelques pages d'écriture. Pour l'ordinaire, on n'est gueres riche à la premiere banqueroute, ni fort opulent à la seconde, mais on jouït d'une grande fortune à la troisieme.

Les gouvernemens d'Europe n'ont point

de notions justes sur l'administration marchande; on confond toujours les désordres publics avec les particuliers. Un négociant qui cesse de payer, cause une lésion dans la société commerçante. Le négoce en souffre des altérations; il gêne l'industrie & la main-d'œuvre; en un mot, il est criminel, pour avoir détenu un dépot qu'on lui avoit confié. Sa cause ne peut point être jugée au tribunal de ses pairs; son désordre est l'affaire du gouvernement, comme tous ceux qui contiennent une violation publique. Les banqueroutes à l'amiable, comme on les appelle, sont contraires à la justice du Prince, & aux loix fondamentales. Dès qu'un citoyen s'est consacré au commerce, il devient l'homme de la république; toutes ses démarches doivent être marquées au coin de l'état; ses contracts cachés sont des conjurations secretes contre la monarchie, dans lesquelles le créancier est aussi répréhensible, que le débiteur. Le banqueroutier, aprés son désordre, est censé être dans les prisons du prince, d'où les loix seules peuvent le retirer.

On demande à cela, s'il n'est pas permis à un citoyen, de donner son bien à un autre, ou de se désister de ses prétentions. Il ne le peut point, dans le cas de banque-

route frauduleuſe. Un François n'a point le droit d'empêcher le cours de la juſtice, contre ſon domeſtique qui m'a volé; d'où vient que j'aurois celui d'abſoudre un marchand qui lui retient ſon bien injuſtement? Il eſt permis de donner, mais il ne l'eſt pas de laiſſer voler, parceque le vol contient une félonie qui forme une léſion dans l'ordre général, qui trouble la république.

Les Européens n'ont point ces idées ſur le commerce; auſſi cette branche de l'adminiſtration, chez eux, eſt un pur brigandage.

LETTRE LV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

Me voici depuis quelques jours dans le pays des Papes, la ville des Cardinaux, la patrie des Prêtres, & le magaſin des Chanteurs.

Le terrein de Boulogne eſt fécond & abondant; après la Chine, on ne voit rien de ſi fertile ſur la terre.

Il y a un commerce dans cette ville, dont je ne ſache pas qu'aucun peuple du monde ait encore eu l'idée. Les Africains trafiquent en hommes, les Bolonois négocient en chiens.

La ville eſt grande, bien pavée, remplie d'égliſes, de colleges & de docteurs. Les naturels du pays n'ont point de langue. Ils s'expriment par des geſtes & un je ne ſais quel jargon, que ceux qui l'entendent trouvent fort comique.

Boulogne doit un bouffon à chaque théatre d'Italie. La ſcene comique ne ſauroit faire rire le public, ſans un docteur Boulonois.

Outre les bouffons, il y a beaucoup de moines. Ses cloitres forment les plus grandes caſernes monachales qui ſoient dans la chrétienté. On y voit des couvents qui reſſemblent à des villes, & ces villes ſont ſi nombreuſes que, ſi on les retranchoit, celle de Boulogne ne ſeroit plus qu'un village.

Il s'en faut beaucoup que l'école de la morale ſoit auſſi perfectionnée ici que celle de la peinture. Les Boulonois ne cherchent pas à s'inſtuire de la ſcience des hommes, ils ne s'appliquent qu'à copier leurs viſages.

Un Pere de famille qui a deux enfants, en doit un à l'oisiveté de Boulogne & l'autre aux intrigues de Rome. Celui-là ruine sa maison, tandisque l'autre fait son chemin, perce la foule du sacré college; & tr[illegible] après releve une maison, qui à la seconde génération tombe encore, & est relevée de nouveau par un membre de l'église.

La noblesse de Boulogne est la plus ancienne de l'église & la plus nouvelle de l'épée. La thiare & la pourpre remplissent de titres les archives.

Elle est fort nombreuse; car chaque Pape Boulonois, outre cinq ou six Princes, cree encore vingt ou trente nobles. Dans les autres états de l'Europe, il faut une suite d'ancêtres, mais il suffit ici d'un conclave.

Un homme qui n'est pas noble peut, par l'opération du St. Esprit, annoblir une foule de roturiers. Un moine mendiant, qui a renoncé par des vœux solemnels aux titres & aux rangs, n'est pas devenu Pape, qu'il fait des gentilshommes de toute espece.

Les femmes aquierent aussi la noblesse par l'église. Les intrigues galantes qu'elles ont avec les cardinaux décrassent leur origine. Elles seroient bien plus nobles, si l'on fai-

ſoit les Papes plus jeunes: mais ils ſont ſi vieux lorſqu'on les cree, qu'ils n'ont plus la force de les annoblir.

C'eſt le pays de la débauche, de la muſique, & de la dévotion. On y prie Dieu ſix heures du jour, on y en chante huit & on s'y proſtitue dix.

Chaque coin de rue eſt un autel, chaque autel a une image & chaque image fait ſes miracles.

LETTRE LVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

IL y avoit autrefois un grand inconvénient dans la religion du Chriſt, les fideles qui avoient péché, quoique légérement, étoient condamnés aux flammes éternelles; cela étoit bien dur pour ceux qui ne l'avoient pas fait exprès.

Après bien des recherches pour trouver un tempérament qui empêchât que tant de pécheurs de bonne foi ne fuſſent précipités pour toujours dans l'enfer, on imagina le purgatoire.

Je voudrois bien pouvoir te dire ce que c'eſt que le purgatoire. Les Européens qui mettent par tout de la fiction, ont imaginé dans leurs fables le fleuve Léthé qui a la vertu de faire oublier le paſſé. Le purgatoire eſt une eſpece de fleuve Léthé. Dieu oublie qu'il a été offenſé, & paſſe l'éponge ſur ſa juſtice. On peut regarder auſſi le purgatoire comme des lettres d'appel, par leſquelles les pécheurs ſe réclament du pouvoir des Démons.

Il fait très chaud dans le purgatoire, mais il n'y fait pas ſi chaud qu'en enfer. Ses flammes brûlent, mais elles ne conſument pas: leur caractere eſt de purifier. Après quelques ſiecles, on en ſort clair & net, comme un criſtal de roche; alors on va prendre ſa place dans le ciel, comme ſi de rien n'étoit.

Ce projet eſt un des plus beaux qu'ait jamais formé le chriſtianiſme. Sans lui Dieu à la fin du monde ſe fût trouvé preſque ſeul dans le paradis; aulieu que le purgatoire lui recrute continuellement des élus.

Il eſt dommage que ce magnique plan ne ſoit pas gratis. Il faut acheter le purgatoire. Les Bonzes & les Mandarins prêtres y ont mis deux prix. Ceux qui craignent la brûlure l'achetent en gros, & ſont preſque

auſſitôt délivrés. Mais il faut qu'un pé-cheur ſoit bien riche pour aller ainſi droit au ciel, après n'avoir fait qu'effleurer le purgatoire. On m'a parlé de quelques chrétiens à demi réprouvés, à qui il a coûté plus de cinquante-mille Taëls pour ſe racheter tout d'un coup de ſes flammes.

A l'égard de ceux qui n'ont pas de quoi payer leur délivrance, ils ſe grillent tranquillement pendant une ſuite de générations.

Il y a des philoſophes Européens qui prétendent que les richeſſes ne ſont bonnes à rien; mais depuis l'établiſſement du purgatoire, elles ſervent à quelque choſe.

Tout le monde a gagné à ce marché. On demande continuellement pour les ames du purgatoire. Les chrétiens qui ſont de la ſecte du Pape, font des aumônes continuelles: des troncs établis à ce ſujet, ſont remplis tous les jours d'argent; mais de celui-ci les ames du purgatoire n'en voient gueres. Les pagodes qui avant l'invention du purgatoire, étoient très pauvres, ſont aujourd'hui fort riches.

Cette inſtitution n'eſt que pour les péchés véniels, ſi on avoit établi un purgatoire pour les mortels, il eut été bon alors d'être chrétien. Cet établiſſement eſt ad-

n...e pour encourager les pécheurs de cette secte; qu'importe qu'on offense l'être supr... ! avec de l'argent on peut se tirer du ...vais pas de l'enfer.

L... Européens sont peut-être les plus gran... ...lateurs qu'il y ait au monde. On m'a pa... d'une énumération qui contient le nombre des ames rachetées des flammes du purgatoire depuis son institution; ce nombre est prodigieux. On y trouve des Chrétiens de toutes les conditions & de tous les états; excepté des Papes, excepté des Rois, excepté des Ministres d'état, excepté des moines, excepté des dévots, excepté des financiers; tout ces gens là vont droit en enfer.

LETTRE LVII.

Le Mê..e, .u Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Les Ministres d'état en France sont toujours chancelans; ils ne sont jamais fermes sur leurs pieds. Quand j'arrivai à Paris, on en déplaça deux; & peu de tems

après, on en créa trois. Il n'y a point d'hô-tel de louage qui change plus ſouvent de maître, que celui du Contrôleur des finances. Un miniſtre eſt à peine inſtallé dans ſon poſte, qu'il eſt relevé par un autre qui cede lui-même ſa place à un troiſieme. Ils ſe rencontrent, pour m'exprimer ainſi, ſur l'eſcalier de l'adminiſtration.

On diroit que le Roi de France fait continuellement la revue de ſes miniſtres, & que ceux-ci ne font que paſſer devant leurs charges. Tu peux t'imaginer, pendant ce changement continuel comment vont les affaires de la République. Comme ceux qui gouvernent, ne ſont jamais aſſurés dans leur poſte, l'état eſt toujours chancelant.

On apprend ſouvent la réforme d'un miniſtre avant qu'on ait ſu ſa nomination : auſſi eſt-on en uſage de l'aller complimenter le matin-même, crainte que le ſoir on n'y ſoit plus à tems. Le jour qu'on eut nommé le miniſtre qui gouverne aujourd'hui les finances, un ſeigneur de ſa connoiſſance courut ſur l'heure à ſon hôtel pour le complimenter. Mon ami, demanda-t-il au Suiſſe, ton maître eſt-il toujours miniſtre? Le portier qui n'en étoit pas encore inſtruit, lui répondit qu'il n'en ſavoit rien. Vous verrez, dit-il, en ſe tournant vers un autre

ſeigneur qui étoit dans ſon caroſſe, qu'on l'aura remercié, avant même de l'avoir créé.

Comme tout le monde ſait ici qu'un miniſtre qui entre en place, n'y eſt pas pour long-tems, on s'arrange en conſéquence; chacun ſe hâte de lui demander des graces; & le miniſtre qui ſent que ſa démiſſion eſt prochaine, ſe hâte de les accorder. Que lui importe de ſe donner la peine de diſtinguer les talens, & de ne donner les emplois qu'au mérite, il ſait que dans quelques jours il ne ſera plus rien, & qu'on ſe ſouviendra à peine, qu'il ait exiſté! Il va plus loin, il trouve les affaires de la monarchie embrouillées, & il les embrouille d'avantage, afin que celui qui viendra après lui, trouve plus de difficulté à les débrouiller: c'eſt une vengeance qu'il attache à l'inſtabilité de ſon poſte.

LETTRE LVIII.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

Les mœurs sont si corrompues en France, que cela va jusques à la dissolution. Il s'y commet journellement un crime, qui fait frémir la nature. C'est le dernier période de la corruption humaine. Les peres en Afrique vendent leurs enfans au travail, ici les meres vendent leurs filles à la prostitution. Elles font elles-mêmes les premiers marchés d'incontinence, & s'approprient l'argent de leur crime.

En Barbarie, c'est assez qu'il naisse un grand nombre d'enfans d'un mariage, pour que la fortune de ceux qui leur ont donné le jour, augmente. En France, il suffit qu'une mere ait plusieurs filles, pour rendre la sienne considérable.

L'éducation & les talens font pour l'ordinaire les fondemens de ce contract infame. On ne les éleve mieux que pour les vendre d'avantage: plus elles ont d'agrémens & plus on met leur innocence à haut prix.

La police est informée de ces marchés,

les magiſtrats des autres tribunaux ne l'ignorent pas; tout le monde le ſait & perſonne n'en dit rien.

Brûle cette lettre; car je ne voudrois pas que l'empereur & les peuples de la Chine ſachent que de tels monſtres habitent la terre. Il y a des crimes chez les peuples corrompus, dont il ne faut pas que les gouvernemens ſages aient la moindre idée. Ils auroient trop mauvaiſe opinion de la nature humaine, ſi on la leur montroit ſous un caractere ſi difforme, & par-là ils pouroient perdre la confiance que l'on doit avoir en la vertu.

LETTRE LIX.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

De toutes les ſciences qu'on profeſſe en France, la politique eſt celle qui ſe donne à meilleur prix. Elle ſe vend ici à ſi bon marché, qu'il n'y a point de laquais qui n'ait le moyen de l'acheter. Pour deux ſols on peut connoître les intérêts des princes, être inſtruit des négociations de l'Europe,

& ſavoir deux-fois la ſemaine comment va le monde.

Les principes de cette ſcience ſont contenus dans des feuilles volantes qu'on appelle gazettes. Ses ſéances ordinaires ſe tiennent dans de petites académies qui ſont aux portes des jardins du Palais-royal & des Thuilleries, où des Suiſſes vendent au public l'eſprit des Cours. Si on veut devenir bien ſavant dans les ſecrets des cabinets, & que pour cet effet on veuille lire bien des papiers, on paie plus d'argent; car les connoiſſances de la politique ont un prix fait, il en coûte tant la feuille. C'eſt dans celles-ci où l'on apprend exactement ce qui ne ſe paſſe pas dans les différentes Cours, & que l'on eſt inſtruit de toute autre choſe que de ce que l'on veut ſavoir.

La plûpart de ces gazettes ſont étrangeres. Les grands profeſſeurs en politique ſe tiennent en Hollande, république œconome qui met à profit le bruit de la renommée; & qui pouſſe l'induſtrie juſques à tirer parti du menſonge-même. C'eſt de-là qu'ils font part aux autres nations de l'Europe de leur profond ſavoir, & qu'ils leur communiquent leurs ſavantes réflexions.

Toutes ces feuilles ont un genre d'érudition, qui leur eſt particulier. La gazette

d'Amfterdam qui a le pas fur les autres, eft très profonde dans la fuperficie des faits: elle eft remplie d'une élocution qui ennuie très méthodiquement. La gazette de la Haye eft admirable pour publier des événemens imaginaires; celle de Rotterdam pour mentir; & celle d'Utrecht pour ne pas dire vrai. Mais lorfqu'on veut favoir beaucoup de faits faux & impofteurs, on lit un imprimé qui a pour tître *le courier d'Avignon*. C'eft un bonze apoftat, & qui apoftafie de nouveau dans cet écrit réguliérement deux fois la femaine. Il y a auffi une gazette de France; mais il lui eft deffendu de la part du gouvernement de dire vrai: il n'eft permis à l'auteur que d'être froid & infipide.

J'ai ouï dire qu'on avoit réfolu une fois d'empêcher l'entrée de ces gazettes étrangeres dans le royaume; mais ce projet n'eut pas lieu. Il eft à préfumer que l'adminiftration réfléchit fur les conféquences d'une pareille démarche. Il eft certain que cette réforme auroit caufé une des plus grandes révolutions qui fut jamais arrivée dans la monarchie Françoife; car que feroient devenus alors dans Paris tant d'automates, ces hommes machines, dont les refforts font fans action, jufques à ce que quelque article d'une gazette les ait mis en mouvement?

C'eut été couper le fil du raisonnement du discours public, & répandre un même silence chez tous les politiques de caffé.

Cette réforme eut réduit à la famine un grand nombre de vieux officiers, qui n'ont pas plutôt enlevé des petites académies, dont je viens de te parler, un article un peu intéressant de ces gazettes, qu'ils se rendent aussitôt dans des maisons rentées, où l'article leur est payé comptant par un diner.

La France se fût trouvée tout d'un coup muette; car qu'eut-on pu mettre à la place de ces paroles usitées dans toutes les compagnies, & qui ouvrent tous les entretiens François, *qu'y a-t-il de nouveau? Que dit la gazette de Hollande?* A-t-on des *avis sur la marche des armées?*

On ne peut que plaindre l'insuffisance du genre humain, lorsqu'on fait réflexion qu'une nation qui passe dans le monde pour avoir de l'esprit & du discernement, est réduite à passer sa vie à s'entretenir de pareilles fatuités.

Tu ne saurois croire le baillement & l'ennui mortel que cause le retard de la malle de Hollande, de Flandres, & d'Avignon. La neige ou la glace qui empêche le passage des couriers, gêle ici les esprits; ils en sont pétrifiés; le dégel ne se fait qu'à l'arrivée des gazettes.

L E T-

LETTRE LX.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

JE parcours les hôtels dont cette capitale eſt remplie, & qu'on fait voir par curioſité aux étrangers. Il faut un guide pour voyager dans le vaſte pays de ces édifices; ſans quoi on ſe perdroit pour ainſi dire dans les rues des appartemens, & dans les différens quartiers qui compoſent ces maiſons. Il en eſt de ſi immenſes qu'elles pourroient contenir un royaume d'Afrique avec tous ſes peuples.

Ces édifices prodigieux m'ont fait ſouvent réfléchir combien les hommes cherchent à s'éloigner de leur premiere origine.

Il y a apparence que les premiers hommes firent un trou dans la terre, pour ſe garantir des bêtes féroces, & que pendant longtems ce fut-là leur habitation ordinaire. Leur nombre venant enſuite à augmenter, ils prirent de la boue, & bâtirent une cabane ſur ſa ſuperficie. Chaque cabane n'étoit pas plus grande qu'il le falloit pour contenir une famille; dans la ſuite ils éleverent

une seconde cabane sur la premiere, & celle-là servit de fondement à une troisieme, mais comme les aises menent aux commodités, & que celles-ci conduisent au luxe; insensiblement les cabanes furent changées en édifices. Ce qui avoit été inventé pour servir de délassement contribua à la fatigue; les hommes faits pour habiter la surface de la terre, furent obligés de monter jusques à moitié chemin du ciel pour arriver à leur maison. Les pierres, & les marbres servirent à flater la vanité humaine. Des hommes qui devoient mourir dans quelques années, firent des habitations qui devoient durer dix siecles.

Aujourd'hui les particuliers en France se logent comme les Rois, & les Rois comme les Dieux.

Je voudrois qu'il ne fût permis d'étaler la magnificence que dans les édifices publics, & qu'il y eut des réglemens pour ceux des sujets. Cette police des maisons feroit peut-être plus utile qu'on ne pourroit la soupçonner: entre plusieurs avantages, elle auroit celui d'empêcher que bien des particuliers ne s'ensevelissent avec toute leur génération dans de vains & superbes Batimens.

LETTRE LXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

BOULOGNE eſt ſous la domination directe du ciel. Le lieutenant du Chriſt en eſt le ſouverain. C'eſt avec les clefs du paradis que les Papes ouvrent la porte de cette puiſſance politique.

Si les hommes ſavoient s'accorder entre eux, ils ſeroient libres; au lieu que leurs diviſions les rendent preſque toujours eſclaves. L'hiſtoire univerſelle de l'Europe eſt remplie de faits qui en ſont autant d'exemples.

Les Boulonois ne pouvant ſouffrir leur propre domination, ſe mirent ſous celle des Papes. Il faut qu'un gouvernement politique ſoit bien corrompu, lorſqu'il ſe ſoumet de lui-même à une pareille baſſeſſe.

Je voudrois rechercher ce qui fait que les peuples d'Italie, depuis environ quinze ſiecles, ſe précipitent d'eux-mêmes au devant de la ſervitude. Je crois que le luxe, l'oiſiveté & la moleſſe y ont beaucoup contribué.

Après que les Romains eurent agité le monde & ſe furent agités eux-mêmes par des peines & des travaux infinis, une laſſitude générale ſuivit de près cette grande agitation. Les peuples d'Italie, qui leur ſuccéderent, établirent les arts de faſte & d'oſtentation, qui ſont preſque toujours une ſuite de la volupté. On n'eut d'autre ambition que celle d'être oiſifs. Il faut une certaine activité pour ſe maintenir libres, au lieu qu'on n'a beſoin d'aucune action pour être eſclaves.

Un peuple n'entend point ſes intérêts, lorſqu'effrayé lui-même par ſes propres diviſions, & par ſes guerres civiles, il ſe livre au pouvoir d'une puiſſance étrangere. Il ſe précipite par-là lui-même au devant des malheurs qu'il voudroit éviter: Ce ſont préciſément ces guerres qu'il craint qui pouroient ſeules l'empêcher d'être ſubjugué. En liſant l'hiſtoire de cette partie de l'univers, on trouve que la plupart de états renaiſſent des cendres des guerres civiles.

Il eſt vrai que Boulogne, en ſe donnant aux Papes, conſerva ſes privileges: mais on n'en a plus, lorſqu'on ſe livre au pouvoir d'un gouvernement étranger.

Dès qu'on cede le pouvoir politique, toutes les prérogatives que l'on ſe réſerve, ſont nulles.

Pour l'ordinaire les peuples qui ſe livrent volontairement à la ſervitude, veulent ignorer qu'ils ſont eſclaves.

La république de Boulogne fait ſemblant d'être libre : elle députe un ambaſſadeur à Rome pour conſerver l'égalité, tandis qu'elle reçoit du Pontife un légat qui eſt ſon maître.

Quarante ſénateurs forment un ſénat ſans conſeil, qui élit un prince ſans pouvoir. On appelle ce ſouverain GONFALONIER. Son regne eſt auſſi court que ſa puiſſance eſt bornée. Au bout de ſoixante jours, il quitte la couronne & redevient ſujet. L'élection n'eſt pas arbitraire ; chaque ſénateur doit régner à ſon tour & porter la couronne par ſemeſtre. Ce n'eſt pas le mérite qui éleve à ce rang, c'eſt la place ; de maniere que, tous les ſept ans, chaque ſenateur ſe place de lui-même ſur ce trône poſtiche.

LETTRE LXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Catao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

Je vais ſouvent à la comédie. C'eſt moins pour aſſiſter à la repréſentation des acteurs, que pour y voir la piece des ſpectateurs. Je trouve celle-ci plus divertiſſante, que celle qu'on donne au théatre. La ſcene y eſt toujours originale, & offre un tableau du ridicule de ce peuple. Elle commence longtems avant qu'on tire le rideau & continue demi-heure après qu'il eſt baiſſé; c'eſt à dire que cette piece a deux actes de plus que celle qu'on vient voir.

Pour l'ordinaire le parterre ouvre la repréſentation. On diroit que celui-ci eſt fait à reſſort, & que ſon mouvement eſt réglé. Il a ſon flux & reflux, comme le vaſte océan. Une onde pouſſe les ſpectateurs vers l'orcheſtre, & une autre les ramêne à la porte. Ceux qui y agitent les vagues, ſont pour l'ordinaire de jeunes mouſquetaires, qui ſe divertiſſent à ce manege. Ils ouvrent & ferment le parterre de

la comédie, comme une boëte. Je vis dernièrement ballotter deux pauvres provinciaux qui s'y trouverent par malheur ce soir-là, de maniere que je ne crois pas qu'ils puissent de six mois sortir de leur chambre. Il est difficile, quand on se trouve au milieu de ces messieurs-là au parterre, qu'on en sorte avec tous ses membres.

Mais ce n'est que le prélude de la comédie des spectateurs. Ce spectacle est composé de conversations muettes qui se passent dans les loges. Une jeune dame ouvrit ce soir-là la scene; un abbé l'avoit aimée; mais l'inconstant avoit passé en secondes nôces clandestines avec une autre dame qui étoit ce soir-là, à la comédie, dans une seconde loge. Les deux rivales se menacerent longtems des yeux. On voyoit dans les regards de l'une tout ce que la rage & le désespoir ont de plus marqué; & dans ceux de l'autre ce que le triomphe & la satisfaction ont de plus agréable. Les insultes réciproques des regards durerent quelque-tems: quand les hostilités des yeux furent finies, elles se battirent encore longtems par des gestes, des grimaces & des coups d'éventail.

Cependant les mains de l'abbé, qu'on avoit jusques-là toujours vues, disparurent tout d'un coup: l'abbé étoit-là: on ne

pouvoit pas les ſoupçonner hors de la loge; elles étoient ſans doute cachées quelque part. A cette déſertion la dame, délaiſſée perdit tout-à-fait contenance; ſes regards aux ſpectateurs étoient parlans. Ils leur diſoient; voyez ce perfide qui me mépriſe au point de ſe livrer à ſa paſſion en préſence du public: d'un autre côté, regardez cette femme ſans bienſéance, inſenſible à toute autre conſidération, qu'à celle de ſon amour. Peut-être goûte-t-elle dans ce moment mille petites ſenſations qui la préparent d'avance à un plus grand plaiſir après le ſpectacle. Car les femmes en France peuvent par le ſeul mouvement des yeux faire un diſcours ſuivi avec toutes ſes parentheſes. Le parterre de Paris, qui n'aime point à garder les manteaux, l'ayant entendue, entreprit de la venger. Il ſe mit à crier, haut les mains, Monſieur l'abbé, haut les mains; & auſſitôt ſes mains reparurent.

A côté de cette loge ſe paſſoit une autre comédie. Une veuve ſurannée, mais riche, qui ſe croyoit aimée d'un officier ſans fortune, découvrit ce ſoir-là par un coup d'œil, qu'il en vouloit à ſa fille qui étoit avec elle à la comédie. Cette préférence indigna la mere; elle le congédia ſur le champ en pré-

ſence du public. L'officier remercié ne ſe déconcerta point; ſe voyant hors de ſervice, il alla offrir les ſiens dans une autre loge à une dame qui n'avoit point de fille. Auſſitôt le parterre applaudit à ſon choix par un battement de mains général, & hua la veuve ſurannée. Alors il n'y eut pas moins de quatre ſcenes muettes à cette ſeconde repréſentation, l'indignation de la vieille veuve, le chagrin de la fille, le plaiſir de la jeune damne, & la ſatisfaction de l'officier. Outre ces comédies continuelles, il y a une infinité d'entractes, où on voit des ſpectateurs qui vont, qui viennent, qui montent, qui ſe précipitent d'une loge à l'autre. Vous les voyez aux premieres, & en même tems aux ſecondes, & preſque auſſitôt aux troiſiemes. Si on n'étoit pas ſûr de ſes yeux, on croiroit voir double ou triple, tant ils ſe multiplient. On pourroit appeller cet endroit de la piece des ſpectateurs, la ſcene de voltigeurs.

LETTRE LXIII.

Le Même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE monde Européen eſt formé de deux tiges. La ſociété eſt diviſée ici en nobles & en ignobles. Il eſt vrai qu'il faut très peu de choſe pour être de la premiere claſſe. Une famille qui fait écrire ſon nom dans les annales du monde, eſt noble; celle qui l'oublie, eſt roturiere: c'eſt une affaire de mémoire.

Tout homme qui peut prouver que ſes ancêtres vivoient il y a neuf-cens ans, eſt bon gentilhomme; celui qui ne le prouve point ne l'eſt pas. Tu vois que la qualité de gentilhomme & celle de roturier ne different en rien, puiſque les uns & les autres avoient leurs ancêtres il y a neuf-cens ans; & que tout le mérite conſiſte à s'en ſouvenir. On a cependant imaginé un autre moyen qui eſt de l'oublier. Un Européen qui peut prouver que ſa famille eſt ſi ancienne qu'il en a perdu juſques à la trace, eſt noble & archinoble. On ſoupçonne q'une

origine dont on n'a aucune idée, n'eſt point roturiere; en ce cas-là ce monde eſt lui-même bon gentilhomme, car on ne ſait pas préciſément dans quel tems il a été formé. Par la même raiſon il faut que tous les hommes le ſoient, le tronc ne peut pas être noble & les branches roturieres.

C'eſt un grand tître ici, quand on peut produire un vieux parchemin à moitié mangé des vers. La différence du noble de bon alloi à celui qui ne l'eſt pas, eſt dans la difficulté de la lecture des tîtres. Lorſqu'on ne peut pas les déchiffrer, la nobleſſe eſt bonne; ſi on les lit couramment, elle eſt équivoque. Il faut que les fauſſetés contenues dans le parchemin viennent de loin, car en fait de généalogie on n'a pas foi aux menſonges modernes. Une impoſture de cent ans eſt trop nouvelle, on la mépriſe; mais ſi elle paſſe ſix ſiecles, elle a aquis un droit d'ancienneté, on la reſpecte.

Il y a ici une nobleſſe dont je fais beaucoup de cas, qui eſt celle des belles actions. Rien de plus équitable que d'honorer le mérite, & de diſtinguer les citoyens qui ont rendu des ſervices importans à la patrie; mais cette ſource ſacrée de la véritable nobleſſe fait plus de mal que de bien, par les abus qui en réſultent. Cinq ou ſix ſervices

mémorables que les ancêtres d'une famille noble auront rendus autrefois à l'état, empêchent presque toujours que ses successeurs ne lui en rendent. Enorgueillis de cet honneur, ils croient que les actions glorieuses de ceux qui les ont précédés, leur suffisent, & qu'eux n'ont qu'à se reposer.

Un homme que je vois ici dans certaines maisons, qui passe sa vie dans les promenades & les caffés, qui est toujours aux spectacles, & qui dispose de son tems entre le jeu, le bal & les mauvais lieux, me disoit derniérement qu'il étoit noble ; & pour me le prouver, il me cita plusieurs grandes actions de ses bisayeux ; il me nomma les batailles où ils s'étoient distingués, & me rapporta les prodiges de valeur qui leur avoient aquis une gloire immortelle. Monsieur, lui dis-je, en l'interrompant, quelle part avez-vous eu à tout ces exploits éclatans ? Aucune, me répondit-il. Comment pouvez-vous donc faire rejaillir sur vous le mérite des actions qui ne sont pas de vous ?

On confond toujours ici l'origine de la noblesse avec les nobles ; ce qui fait deux choses bien différentes. Ils faudroit que la noblesse, pour qu'elle ne dérogeât jamais, fût à vie ; qu'un citoyen qui a rendu des

ſervices à l'état, ou qui s'eſt diſtingué par quelque mérite perſonnel, utile à ſes concitoyens ou à la république, fût noble incluſivement juſques à ſa mort ; & qu'un héros en quittant le monde emportât toute ſa gloire, & qu'il ne reſtât rien après lui que le bruit de ſes actions ; qu'il fût enſeveli au milieu de ſa renommée, & que ſon tombeau mît une barriere entre lui & ſes deſcendans. Je voudrois abolir tous les tîtres anciens, afin que perſonne ne pût en avoir d'autres que ceux de ſes vertus perſonnelles ; & que chaque citoyen fût le premier deſcendant de ſa race, & le dernier noble de ſa famille.

LETTRE LXIV.

Le Même au Même, à Pékin.

De Paris.

JE réfléchiſſois depuis ma derniere ſur les inconvéniens de la nobleſſe, qui eſt très nombreuſe en France, lorſqu'un homme aſſez mal mis entra dans ma chambre. Monſieur, me dit-il après m'avoir fait deux ou trois profondes révérences, je viens

vous propofer de vous faire noble. Moi, noble, m'écriai-je; eh qui eft-ce qui vous a dônné ce pouvoir? Ma profeffion, me répondit-il; je fuis généalogifte, à vous rendre mes très humbles fervices. Je fais des origines; mon métier eft la gentilhommerie. Cela vous feroit impoffible à mon égard, repris-je: car je n'ai aucun de mes ancêtres qui ait fait du bruit dans le monde; ils font tous morts, fans qu'on fe foit apperçu qu'ils aient vécu. Cela ne dit rien; j'ai anobli des gens dont les ayeux avoient été les hommes les plus tranquilles de la terre: On les eut pris pour des morts, tant ils faifoient peu de bruit chez les vivans. Vous ignorez fans doute que je fuis Chinois. Non, me dit-il, j'en fuis informé, & c'eft à caufe de cela même que je viens vous offrir mon miniftere. J'ai une généalogie Chinoife toute prête pour vous anoblir. Et de qui me ferez-vous defcendre, lui dis-je? De Confucius lui-même, me répondit-il; car je veux vous donner du bon, & ne pas vous anoblir à moitié, comme je fais tous les jours avec des François, qui n'ont pas les moyens d'acheter une ancienne nobleffe, & qui fe contentent de la tige d'un petit gentilhomme de province. L'origine que vous me propofez-là, lui dis-je,

ne me paroît pas ſans difficulté. J'en fais tous les jours de bien plus difficiles, reprit-il; celle de Confucius n'eſt rien en comparaiſon des roturiers qui veulent entrer dans l'ordre du ſaint eſprit, & qu'il faut anoblir en dépit de leurs ancêtres. Vous ſerez enchanté de l'arbre généalogique que je vous produirai. Vous y verrez les branches par mâles ſéparés des femmes, qui parviendront juſques à vous, & dont Confucius formera la tige; il ſera la premiere branche, & vous ſerez la derniere de votre famille. J'eſpere que cet arbre généalogique vous fera autant d'honneur qu'à moi: on y reconnoîtra par tout la main de maître. Il ne vous en coutera que cent écus; c'eſt aujourd'hui un prix fait pour un roturier qui veut s'aſſocier à la nobleſſe.

Vous devez être bien riche, dis-je à cet homme. Notre profeſſion n'étoit pas mauvaiſe autrefois, me dit-il; mais depuis que le Roi de France s'eſt fait généalogiſte, elle n'eſt plus ſi bonne. Ce monarque, ſans avoir jamais étudié notre art, a trouvé le ſecret de donner des ancêtres à ceux qui n'en ont pas. Admirez la force de la prévention: nous faiſons des nobles pour dix louis d'or, & il en coûte plus de vingt-mille livres à ceux qui s'adreſſent au Roi;

cependant ils vont à lui préférablement à nous. Voilà, dis-je au généalogiſte, une préférence bien injuſte; on a tort d'avoir recours au monarque à votre excluſion. Très tort, reprit-il; car enfin en fait de nobleſſe il n'eſt pas plus ſorcier que nous; & nos lettres de nobleſſe après tout valent bien les ſiennes. Peut-être même valent-elles mieux; car celles qu'il délivre commencent toujours les ſeize-quartiers, au lieu que les nôtres les finiſſent. Monſieur le faiſeur de nobles, repris-je, en l'interrompant, eſt-ce que le ſouverain vous a enlevé tous vos chalans? Oh, que non, me répondit-il, il nous en reſte encore beaucoup. La maltote & les finances peuvent encore donner à vivre dans Paris à un grand nombre de ceux de notre profeſſion. Voici une liſte des roturiers, continua-t-il en ſortant un papier de ſa poche, que j'ai anoblis cette année. Et il commença à me la lire à haute voix. *Dix Fermiers généraux, vingt commis aux aides & gabelles, trente receveurs des finances, quarante marchands en détail, ſix maîtres d'hôtel, douze valets de pied*, &c. &c. Tous ces nouveaux nobles ſont autant de chefs-d'œuvres généalogiques. Par tout la tige des mâles & des femmes étoit ſi ignoble, qu'il n'y a pas eu moyen

de

de les purger de la rouille de la roture; j'ai été obligé d'y ſubſtituer des pieces apocriphes.

J'ai décraſſé pendant plus de ſix mois celle des commis aux aides, & au bout de ce tems-là je n'ai pu produire qu'une démi-nuance de nobleſſe.

Les receveurs m'ont donné beaucoup de beſogne. J'ai manqué à perdre l'eſprit à anoblir les marchands. Le néant des maîtres d'hôtel m'a engagé dans des recherches conſidérables. Les laquais m'ont donné moins de peine que les autres. De toute cette nobleſſe nouvelle, la moins roturiere eſt celle qui a porté la livrée.

Le plus difficile n'eſt pas d'anoblir tous ces gens, mais de leur donner des armes; car où prendre pour eux des écuſſons? J'ai ſué ſang & eau pour en trouver aux roturiers que je viens de vous nommer. Il eſt vrai que je n'ai pas beaucoup peiné pour les financiers; je leur ai donné un champ d'argent avec des monts d'or.

La plus grande difficulté que j'éprouve avec des roturiers, c'eſt qu'ils ne veulent point de couronnes de comtes; ils en exigent de royales: quelle indiſcrétion! Car comment allier des maiſons de laquais & de valets de pied avec celles des ſouverains?

A l'égard de ceux qui veulent des fleurs de lys dans leurs écuſſons, cela eſt aiſé à concilier; car la plûpart les portent ſur leurs épaules. C'eſt ce que nous appellons en terme de blaſon des armes parlantes.

Eſt-ce qu'il n'y a, lui demandai-je, que les gens de fortune qui cherchent à s'anoblir en France? La plûpart des François, me répondit-il, ont cette foibleſſe. Tous juſques aux poëtes veulent s'anoblir; mais il y a diablement à tirer ici pour le généalogiſte; car ceux-ci ſont roturiers de pere en fils depuis le déluge.

Les comédiens cherchent auſſi à quitter la roture. Il n'y a pas bien longtems que j'ai fait noble un acteur de l'opéra. Outre que c'étoit un deſcendant d'Orphée, il avoit joué tant de rôles de Rois & d'Empereurs, qu'il étoit déjà noble par avance.

Il me ſemble, Monſieur le généalogiſte, que vous exercez votre profeſſion avec beaucoup d'aiſance. Pas tant qu'on le croiroit bien: il y a quelquefois, permettez moi cette expreſſion, de grands coups de collier à donner. Des philoſophes qui s'adreſſent à nous, nous donnent diablement de la tablature. Ces gens-là n'ont jamais eu ni feu ni lieu; leur origine ſort d'un tonneau qui étoit la maiſon de Diogene un de leurs ancêtres.

Nous prenons auſſi beaucoup de peine pour décraſſer la roture des chevaliers militaires de ſaint Louis, dont l'origine eſt preſque toujours auſſi obſcure que les ſources du Nil.

On nous fait eſpérer que nous anoblirons bientôt les chevaliers de Malthe, qui commencent à être ſi roturiers qu'il leur faudra au premier jour un généalogiſte en titre.

Je remerciai le faiſeur de nobles, & le priai de s'épargner la peine de confondre la famille de Confucius avec la mienne.

LETTRE LXV.

Le Même, au Chef de la Religion, à Pékin.

De Paris.

CHEZ les Chrétiens *, mon cher Kié-tou-na, le paradis s'achete; les mandarins de cette ſecte en diſpoſent: mais le prix n'eſt pas toujours le même, il varie ſelon le beſoin d'argent qu'il y a ſur la place de la religion. Ceux qui veulent l'avoir

* Catholiques Romains.

à bon marché, vont à plus d'une boutique, & marchandent longtems.

Cette méthode ne sauroit être blamable, il est permis à chacun d'aquérir une possession à moins de fraix qu'il est possible.

On m'a parlé ici d'un pécheur qui voulant faire l'aquisition du ciel, s'adressa à un couvent de bonzes. On le lui fit cent-mille messes. C'étoit trop cher pour lui, il n'en voulut point à ce prix-là. Il passa ailleurs. Il s'adressa à d'autres bonzes qui ont la réputation dans Paris d'accommoder les pécheurs, & de les faire jouïr de la gloire éternelle à un prix raisonnable. Ceux-ci en rabattirent tout d'un coup la moitié; ils lui proposerent le ciel à raison de cinquante-mille messes, une fois payées en especes de cours. C'étoit déjà un grand profit pour lui, il épargnoit considérablement à ce second marché; mais il le refusa encore, car son dessein n'étoit pas de mettre tant d'argent à cette aquisition. Il tenta dans d'autres boutiques de bonzes, mais elles se tinrent, comme les premieres, sur le prix. Ne pouvant s'accommoder, il prit le parti d'attendre une occasion plus favorable; car il en est de cette vente, comme des autres, il y a des tems où leurs marchands baissent la main. Il cherchoit

des moyens œconomiques pour n'être pas damné à tous les diables, lorſqu'il apprit que les bonzes capucins avoient entrepris de bâtir leur pagode, & qu'il avoient beſoin d'argent. Il alla les trouver, & fit ſon affaire avec eux à raiſon de ſix-mille meſſes.

Il a réſolu d'attaquer en juſtice les premiers bonzes, comme uſuriers, pour lui avoir voulu vendre une choſe vingt-fois plus qu'elle ne vaut, ou que d'autres ne l'eſtiment. S'il gagnoit ſon procés, & qu'il obtint une indemniſation de ſix-mille meſſes, le tour ne feroit pas mal adroit; car il auroit aquis tout juſte le paradis pour rien.

LETTRE LXVI.

Le Même, au Mandarin Kié-tou na, *à Pékin.*

De Paris.

Si les miniſtres qu'on exile ici, continuoient de jouïr de l'enchantement où l'on étoit auparavant à leur égard, je regarderois leur diſgrace comme une récompen-

ſe ; on leur laiſſe leur rangs, & leurs titres, avec la permiſſion de jouïr de leur fortune : ils ne quittent pas la ſcene de leur grandeur : elle les ſuit, & les acompagne dans leur ſolitude. Ils peuvent bien ſe reſſouvenir de ne pas emporter avec eux tout leur faſte ; mais ils n'oublient jamais leur cuiſinier. C'eſt en faiſant bonne chere, & en recevant chez eux nombreuſe compagnie, qu'ils font des réflexions morales, ſur le malheur qu'ils éprouvent d'être plus heureux, qu'ils n'étoient auparavant.

Il y a quatre luſtres, qu'un petit bonze abbé étoit inconnu dans l'univers ; il n'avoit, pour toute fortune, que cent Taëls de rente, & ne jouïſſoit d'aucun rang, ni honneur. Des femmes le préſenterent à la Cour, & il y fit ſon chemin. Son ambition le perdit, au milieu de ſa courſe. Son exil fut ſigné, on lui ôta la faveur ; mais on lui laiſſa ſa grandeur & ſa fortune. Il emporta, dans ſa diſgrace, deux-cens mille livres de rente, tous ſes bénéfices, avec la pourpre. Qu'auroit-on pu faire de plus, ſi au lieu de le punir, on eût voulu le récompenſer ?

L'exil des miniſtres, en France, découvre un vice dans la clémence du Prince, ou dans ſa juſtice. Il a trop de généroſité, ou

n'a pas aſſez d'équité. S'ils ſont coupables envers l'état, & qu'ils aient abuſé de leur miniſtere, on ne les punit point ſuffiſamment: s'ils ſont innocents & qu'on ne puiſſe leur reprocher aucune malverſation, on les punit trop.

En cherchant l'origine de l'exil des miniſtres; j'ai trouvé que le banniſſement chez eux tient la place de la peine de mort, que l'humanité a ainſi commuée. Si l'exil eſt une mort civile, il faut priver des rangs, des honneurs, & des commodités de la vie, ceux qui y ſont condamnés; car les morts ne doivent point jouïr; ils n'ont beſoin que d'un tombeau.

LETTRE LXVII.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

J'ALLAI diner l'autre jour chez un ſeigneur François qui a deux-cens-mille livres de rente, & quatre-millions de dettes; ce qui fait tout au juſte un ſeigneur qui n'a aucun revenu. Cependant il vit comme un homme de deux-cens-mille livres de rente.

Celui-ci qui, malgré toute ſon opulence, eſt ſi pauvre qu'il n'a pas de quoi avoir un laquais, entretient néanmoins quarante domeſtiques, un intendant, un maître d'hôtel, des pages, des écuyers, des chiens & des chevaux. Sa table eſt des plus délicates; l'on boit chez lui les meilleurs vins de l'Europe. Ses équipages ſont magnifiques; il paroît dans les rues avec une pompe ſuperbe: de maniere qu'il faudroit être ſorcier, pour deviner qu'il eſt plus pauvre que la plûpart de ceux qu'il éclabouſſe.

J'ai calculé ſa dépenſe, & je trouve que ſi ce ſeigneur vit encore dix ans, il devra à ſa mort ſix millions, & alors il s'en faudra de cent-mille livres de rente que Monſieur ſon fils qui paſſe pour un riche héritier n'ait rien.

Ce riche ſeigneur n'eſt pas le ſeul dans Paris, qui ſoit dans l'indigence; preſque tous les gens riches ici ſont dans le même cas: au milieu de l'opulence où on les ſuppoſe, la pauvreté eſt leur état naturel. Ce qui fait qu'ils ne s'apperçoivent pas qu'ils n'ont pas de quoi vivre, c'eſt que ceux à qui ils doivent, les laiſſent vivre. Une aſſemblée générale de créanciers réduiroit preſque tous les grands du Royaume à la mendicité. Si tous ceux, à qui ils doi-

vent, vouloient être payés, l'édifice de leur fortune disparoîtroit, il ne resteroit que la place de l'opulence.

On m'a assuré que la noblesse de France, qui a un revenu considérable, en doit plus que le fond. Si cela est, le corps le plus riche de l'état est le plus pauvre. Les seigneurs ne sont proprement que les fermiers de leurs domaines; ils font valoir leurs terres pour des créanciers qui, par la facilité qu'ils leur ont donnée eux-mêmes de faire des dettes, s'en sont rendus les propriétaires. Si dans les anciens tîtres de leurs fiefs, on mettoit les noms de ceux à qui ils appartiennent, au lieu de ceux à qui ils n'appartiennent plus, alors les roturiers seroient les nobles, & les nobles les roturiers.

Les grands du Royaume n'ont pas imaginé de se ruiner; cette idée ne vient pas d'eux: ils n'y eussent jamais pensé, si la Cour n'eût été la premiere à leur en montrer l'exemple. Ce désordre tire sa source en droite ligne du Prince, qui est lui-même le riche le plus malaisé de son royaume. Le prédécesseur du Monarque qui regne aujourd'hui, enseigna à la noblesse à s'endetter, & à se déranger: il empruntoit lui-même de toutes mains. Ce grand Prince fit la plus grande banqueroute qui ait jamais

été faite dans l'univers. Il étoit ſi pauvre à ſa mort, qu'il s'en falloit de deux milliards qu'il n'eût de quoi ſe faire enterrer.

LETTRE LXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

EN général les Boulonoiſes ſont belles : mais leur proximité fait encore plus d'impreſſion que l'amour. Il faut ſe tenir à deux pas de leurs viſages, car pour peu qu'on ſe familiariſe avec leur beauté, elle fait naître de petites excreſcences ſur la peau. qui cauſent une grande démangeaiſon. Leurs charmes ainſi déchirent encore plus la peau que le cœur. Cela n'empêche pas, toutes démangeaiſons à part, qu'elles ne ſoient fort aimables.

J'aurois fort ſouhaité qu'elles parlaſſent pour pouvoir m'entretenir avec elles ; mais on auroit plutôt fait d'apprendre l'Arabe que le Boulonois. A l'égard du toſcan que je ſais un peu, il n'en eſt pas queſtion à Boulogne. Il n'y a que les prédicateurs & les comédiens qui s'en ſervent.

Les femmes s'assemblent tous les soirs avec des hommes, dans des réduits qu'on appelle *Casino*. Je ne saurois gueres comment m'y prendre pour t'expliquer ce que c'est qu'un *Casino*. Ce n'est pas tout-à-fait un mauvais lieu, quoiqu'on y fasse souvent les mêmes choses; en un mot c'est une maison qu'un certain nombre d'hommes & de femmes louent pour être plus libres.

Les François qui perfectionnent tout ne sont pas encore arrivés à ce raffinement d'indécence. Il est vrai qu'en fait de corruption de mœurs, les Italiens ont toujours été les maîtres de la France.

LETTRE LXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

La manie des François est d'avoir de l'esprit; ils vous accorderont le bon sens, l'intelligence & l'érudition, pourvu que vous conveniez qu'ils ont de la vivacité, des reparties & de la gaîté.

Un François qui a des saillies, du feu & de l'imagination, qui raconte joliment, qui possede la science des petits riens; & qui est si profond, qu'il peut parler quatre heures sur une vétille, est bien près de la réputation d'homme d'esprit; & si avec cela il prend un ton badin, rit souvent, & folatre toujours, son mérite est décidé.

Il est deffendu à un François d'être recueilli; l'air pensif & réfléchi passe ici pour de l'humeur. Un homme grave & sérieux à Paris est le plus sot animal qui soit dans la nature.

Je me trouvai derniérement d'un souper, où étoient des Parisiens avec des étrangers, ce qui me donna ocasion de remarquer le contraste qu'il y a de ce peuple avec ses voisins.

Allons, Milord, disoit un bel esprit François, en secouant un Anglois de bon sens qui étoit à côté de lui, soyez gai aujourd'hui, vous penserez demain. A quoi vous sert, ajouta-t-il, à vous autres Anglois, d'avoir de l'érudition, de la géométrie & du savoir, si vous ne savez pas en faire usage? Voyez nous autres François comme nous avons de l'esprit! Tenez par exemple, voilà que nous parlons il y a quatre heures, sans que vous nous ayez soupçonné de n'avoir pas réfléchi.

Il n'eſt pas donné à toutes les nations de l'Europe de porter auſſi loin l'érudition du badinage, & d'être auſſi profondes dans la ſcience de la gaîté : il faut pour cela être né François.

Cette manie d'avoir de l'eſprit paſſe ici dans tous les états, dans toutes les conditions, & entre même juſques dans le gouvernement.

Je ne ſais ſi je me trompe : mais je crois que les François feroient plus de progrès dans les arts, les ſciences & la politique, s'ils avoient un peu moins d'eſprit.

Il faudroit ſurtout le bannir de la religion, car c'eſt lui qui, en faiſant naître des diſputes, a ſuſcité des guerres, qui ont fait des plaies profondes à l'état.

Je voudrois encore plus l'exclure du miniſtere ; car c'eſt de-là qu'il répand ſa mauvaiſe influence ſur les ſujets.

Je crois même que, s'il n'y avoit pas tant d'eſprit dans les conſeils du Prince, l'état en ſeroit mieux gouverné.

LETTRE LXX.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Il y a des ſujets ſur leſquels je ſuis obligé de revenir, parcequ'il m'eſt impoſſible de les épuiſer dans une ſeule lettre. J'ai dit ailleurs qu'une femme ici eſt toujours cachée derriere un homme. Elle le pouſſe en avant, le fait reculer en arriere, ou reſter à la même place, ſuivant ſes vues & ſes deſſeins. La politique, comme les autres ſiſtêmes de la ſociété civile, eſt ſubordonnée à ce ſexe.

On prétend que la guerre préſente où la France prend part, n'a lieu que parcequ'une femme l'a voulu ; & il y a apparence qu'elle ne l'a voulu, que pour s'attirer plus de conſidération, en nommant aux emplois militaires. Cinq ou ſix-cens-mille hommes ont péri d'une mort tragique, pour donner à une dame le divertiſſement de la guerre.

La juſtice eſt ici d'une conſtitution ſi délicate, qu'une jolie femme peut la faire évanouir: elle diſparoît des tribunaux à la vue d'une belle ſolliciteuſe. Le ſexe a ici la

diſtribution des premieres charges de l'Egliſe & de la robe. Les chapeaux de cardinal, les évêchés, les abbayes, les prieurés ſont de leur compétence. Si la France nommoit le Pape, ce feroit une femme qui le feroit. Elles font des vicerois, des gouverneurs de province, & creent des brigadiers & des généraux d'armée. Il n'y a point de commis dans le royaume, qui ne doive ſon poste à une femme.

Il y a ici un uſage établi dans l'adminiſtration générale dont tout le monde eſt au fait; lorſqu'un homme a une affaire à la Cour ou à la ville, il doit découvrir le nom & la demeure de la favorite du juge devant qui elle eſt, afin de s'adreſſer à elle & de la ſéduire par des préſens: toute autre voie, pour obtenir gain de cauſe, eſt incertaine, celle-ci eſt ſûre. La requête rendue par la favorite eſt toujours appointée. A l'égard du prix de la vente de la juſtice, cela eſt réglé; c'eſt tant pour cent: ce prix augmente dans la proportion de l'atrocité de la choſe qu'on fait réuſſir. Ici chaque femme en faveur à ſon département. Celles-là ſont pour les penſions; celles-ci pour les emplois. Elles ont leurs bureaux où elles donnent leurs audiences, & reçoivent des mémoires.

Pour ce qui eſt de la ſureté du prix de l'achat de la grace, ou de l'injuſtice qu'on

demande, il y a un ordre admirable ; on consigne l'argent à un mandarin public qu'on appelle notaire, qui ne le délivre à la favorite, que lorsqu'elle a fait réussir l'affaire.

Tu te tromperois beaucoup si tu croyois que celles-ci sont de jeunes personnes d'une beauté ravissante : il y a de vieilles matrones qui ne sont rien moins que belles. On leur laisse le titre de favorites, ainsi que les émolumens, en récompense des services passés ; on s'aquite d'une ancienne dette que l'on avoit contracté avec elles dans le printems de leur âge.

Les jeunes favorites qui sont en service, se mettent galamment le jour qu'elles vont porter les mémoires. Elles ont d'abord avec le ministre ou magistrat un entretien particulier dans un endroit séparé, & l'affaire se regle tête-à-tête dans ces entrevues.

Tous ces bureaux particuliers depuis quelques années sont réduits à un grand : une favorite a tout absorbé. Les grandes recettes se font maintenant à Versailles ; l'encan des charges y est public : chacun a droit de se mettre sur les rangs, & de devenir candidat pour son argent. Le bureau d'adresse est ouvert à tout le monde ; on y marchande aujourd'hui des emplois depuis cent écus de rente, jusques à deux-cens-mille francs.

LETTRE LXXI.

Le Même, au Mandarin Catao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

L'AMOUR qui étoit fort vieux & extrêmement usé, puisqu'il vivoit du tems de Cirus & de Cassandre *, est mort ici subitement: la débauche l'a tué. C'est du bel air aujourd'hui en France de mépriser cette passion. Un homme seroit à jamais perdu de réputation, s'il étoit soupçonné d'avoir cette foiblesse. Il n'y a que les gens du vieux tems qui se donnent ce ridicule. Les gens de la Cour & à la mode sont au-dessus de cette puérilité.

Les soupirs & les lettres amoureuses ne sont plus de saison: cette maniere d'expliquer ses sentimens a prescrit.

Mais comme il y a toujours quelques femmes qui suivent encore le vieux stile; un François du bon ton a toujours à ses gages un domestique pour faire réponse aux billets doux: de maniere que cette par-

* Romans anciens.

uc d

e la ſécrétairerie du cœur eſt ſi mépriſée aujourd'hui, qu'elle eſt deſcendue juſques dans la livrée.

L'amour eſt même banni des Romans; ſorte de livres établis autrefois pour en faire l'analiſe, & qui doivent leur origine à ſes folies : de maniere qu'aujourd'hui en France on n'eſt plus amoureux même en fiction.

Après tout on a bien fait, car il y avoit tant de tromperie en amour, que c'étoit une pure duperie. On y a ſubſtitué l'intrigue, qui à la vérité ne vaut pas mieux. Mais du-moins chacun ſait ce qu'il fait, on ſe tromphe de part & d'autre de bonne foi, au-lieu qu'en amour on ſe trompoit preſque toujours ſans le ſavoir; ſans compter l'embarras qu'il y a d'aimer, & la peine qu'il faut prendre pour ſe rendre aimable.

Il y avoit un grand nombre de formalités qui gênoient infiniment. Il falloit d'abord s'aſſurer qu'on s'aimeroit toujours, & faire ſemblant de part & d'autre de le croire, enſuite travailler de concert à en être perſuadé, de-là paſſer à la conviction, ce qui demandoit une grande aſſiduité & beaucoup d'art.

Ce n'eſt pas tout ; il falloit être liant, doux, affable, poli, complaiſant, rempli

de ſoins & d'attention, ce qui étoit la choſe du monde la plus gênante.

L'intrigue eſt plus ſimple que cela, elle va droit au fait, celle-ci ne s'arrête pas en chemin: car, pour arriver plutôt, elle bannit tous les préliminaires. Une intrigue de huit jours eſt déjà vieille. On peut dire qu'elle n'a point d'origine. Elle commence par la fin, ce qui eſt très commode pour ceux qui n'aiment point à s'amuſer en chemin.

J'oubliois de te dire que l'amour avoit un autre inconvénient, c'eſt à-dire, qu'il falloit des ſoins pour le tenir caché, aulieu qu'à préſent en France toutes les intrigues ſont publiques.

LETTRE LXXII.

Le mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

DEPUIS que je ſuis à Paris, je n'ai pas entendu parler de la Reine de France. Quoique je t'aie dit dans une de mes let-

tres, que le monarque qui regne ici, eſt marié, je ne te dirai point s'il a une femme. On m'a pourtant aſſuré que cette monarchie a une ſouveraine; mais elle fait ſi peu de bruit, qu'on ne l'entend point. On ne la rencontre ni au conſeil du Roi, ni dans le cabinet du Prince. Son éclat n'éblouït perſonne, elle n'eſt environnée d'aucun rayon de lumiere; la magnificence n'eſt pas ſa ſphere, elle eſt à côté du faſte de cette Cour ſplendide. Elle a quitté le chemin de la grandeur, pour ſuivre le ſentier de la vie privée; cette reine eſt morte mamajeſtueuſement. Elle a dépoſé ſon rang au pied des autels; Dieu à qui elle a fait un ſacrifice de ſa couronne, l'indemniſe de ſa perte. Le ciel a changé ſes peines en conſolations; cela eſt heureux pour le Roi & pour l'état. Il y a des Reines en Europe, qui ne trouveroient pas tant de reſſources dans la religion.

LETTRE LXXIII.

Le Même, au Même, à Pékin

De Paris.

On voit ici un ministre *, qui a survécu à tous les autres; il a su se garantir de la disgrace, & éviter l'exil. Son humeur douce, amie du beau sexe, l'a porté à se lier d'intérêt avec celle qui gouverne l'état. La robe de la M . . . . . l'a sauvé du naufrage; il s'est échappé sur la planche de sa protection.

Aujourd'hui il radotte, & n'y est plus: mais avant qu'il fût mort civilement au cabinet, c'étoit le ministre de la France qui savoit le plus de choses, & qui en ignoroit d'avantage. Il a passé par tous les grades & par tous les honneurs que peut attendre le plus grand hommme de la république: Ambassadeur, ministre plénipotentiaire, officier général, chevalier de tous les ordres du Roi, maréchal de France, Duc, &c. Si on avoit retenu les faveurs qu'on lui a accordées pour les services qu'il n'a pas rendus,

* Mr. de Belleisle mort.

on auroit récompensé vingt braves officiers pour les services qu'ils auroient rendus.

J'ai ouï dire que c'étoit le premier homme du monde pour faire périr une grande armée dans le pays étranger; la placer mal; la faire avancer, quand il falloit qu'elle reculât; la faire retirer mal à propos; la perdre enfin en détail, & s'en retourner presque seul à la Cour. On loue beaucoup en lui une retraite qu'il fit en bon ordre; mais c'est bien peu de chose dans l'histoire d'un général, que d'avoir su reculer à propos une fois devant l'ennemi.

Sa partie étoit le détail; jamais un commandant ne rangea dans sa tête tant de petites choses. La plûpart des hommes en Europe sont déplacés. Ce maréchal Duc eut été un des plus habiles directeurs de fourage que la France ait jamais eu. Aucune botte de foin n'eût échappé à sa pénétration. Au-lieu de cela on l'a mis à la tête du bureau de la guerre. Il est encore question ici de détails; mais il y a une grande différence entre le détail des petites choses, & celui des grandes; & l'on ne doit pas mettre en comparaison les spéculations bornées de la subsistance des armées, avec les vues élevées dont ont besoin ceux qui conduisent les opérations militaires: aussi on dit qu'il a fait de la jolie besogne.

Quoique ſeptuagénaire, il fait encore l'aimable & le galant. On lui paſſe ce foible; mais celui qu'on ne peut point digérer en lui, c'eſt de croire qu'il eſt aſſez fort pour ſupporter le poids qui l'accable.

Ce miniſtre n'a point de ſucceſſeur, ſes dignités finiront avec lui. Il eſt le premier général de ſa famille, & le dernier Duc de ſa race. On dit qu'à ſa mort, il fera Louis XV. héritier de ſes richeſſes; ce ne ſera pas un don, mais l'aquit d'un dette de famille: le grand pere avoit volé l'état; le petit-fils reſtitue.

LETTRE LXXIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

de Boulogne.

JE ne fais comment les miniſtres de la religion de Chriſt peuvent accorder tant de faſte & d'oſtentation, avec cette humilité & cette charité qui eſt recommandée par cette religion.

Si tu voyois l'étalage du mandarin prêtre, connu ſous le nom de Légat, que Rome

envoie ici pour gouverner à sa place, tu serois surpris de la contradiction qu'il y a entre la pratique & les maximes de son dogme.

Notre sublime empereur ne ne paroît pas en public avec plus de pompe & de magnificence, que ce prêtre de la secte de Christ.

Il a une garde à cheval, aussi nombreuse que celle du Roi de France. Son char est traîné par six chevaux noirs, tout couverts de lames d'or. Plusieurs carosses magnifiques remplis de ses écuyers, gentils-hommes ou valets de chambre, suivent le sien.

Tout cet étalage marche doucement & à pas comptés, pour donner le tems au peuple d'examiner cette splendeur, & au maître de respirer avec orgueil.

Dans toutes les rues où il passe, les Boulonois se prosternent devant la fastueuse ostentation de son Eminence, qui jouït avec emphase de cette humilité populaire.

Ce mandarin est absolu, son gouvernement est plus despotique que celui du Grand-Turc. Il bannit de l'état qui il veut, & fait mourir qui il lui plait.

Ne vaudroit-il pas mieux s'exposer à toutes les horreurs de la servitude domesti-

que, que de descendre à cette humiliation?

Ce n'est pas tout : l'état éprouve bien d'autres malheurs; les Légats ne sont souverains que pendant un tems. Leur commission de roi ne dure que six ans, ce qui occasionne un péculat continuel; car le Légat qui est en place, & qui sait que dans peu il n'y sera plus, se hâte de faire argent de tout. Il met un prix à ses faveurs, & vend jusques à ses propres graces. Le Pape lui en donne la permission. La république est désolée par le despotisme de Rome & par l'avarice de ses ministres.

LETTRE LXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

J'ASSISTAI ces jours passés à un *Te Deum* solemnel que l'on chanta dans l'Eglise de *Notre Dame.* La musique étoit bien choisie, & fort nombreuse. Elle inspiroit du contentement à l'assemblée. Les voutes retentissoient de sons gais & joyeux.

C'eſt une action de graces que l'on rend ici ordinairement à Dieu pour un avantage qu'on n'a point eu à la guerre, ou pour une victoire qui n'a point été remportée. Il n'y a point de *Te Deum* qui ne coûte huit à dix-mille François à la nation; & l'on remercie très ſouvent Dieu à Paris de ces avantages. C'eſt-à-dire, que l'état ſe ruine dans la proportion qu'on loue le ſeigneur de ſa proſpérité. Il eſt vrai que, dans la derniere affaire, pour laquelle la France vient de remercier le ciel, les François ſont demeurés les maîtres du champ de bataille, & ont eu la gloire d'enterrer leurs morts; car les *Te Deum* chrétiens s'accommodent de tout.

Cet acte de réjouïſſance eſt toujours accompagné de pleurs. Pour l'ordinaire dans ce jour d'allégreſſe deux ou trois-mille veuves prennent le deuil, & font retentir l'air de cris & de lamentations. Si on mêloit cette muſique à celle de l'Egliſe, il en réſulteroit une ſimphonie qui ne ſeroit pas des plus mélodieuſes.

Cependant comme tout a ici ſon utilité, ces *Te Deum* ſont bons à quelque choſe. Ils perſuadent aux peuples que les armées de France proſperent; ce qui en les conſolant des anciens impôts, les prépare à en payer de nouveaux.

LETTRE LXXVI.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

La morale faite pour humilier la vanité de l'eſprit humain ſert ici de baſe à l'orgueil, & à l'oſtentation. En France, les livres forment un luxe: ce n'eſt pas aſſez que d'avoir des ſinges, des perroquets, & des magots de la Chine; il faut encore des moraliſtes, & des philoſophes; un homme du bel air à Paris n'oſeroit ſe montrer en public, s'il ne pouvoit parler de ſa Bibliotheque & de ſes livres: c'eſt aujourd'hui une partie eſſentielle de l'ameublement des gens à la mode.

Tu peux bien imaginer qu'un ſeigneur qui n'a des livres que par goût & par diſſipation, n'a pas aſſez de loiſir pour les lire. Ce ſont des priſonniers domeſtiques qui n'ont aucune communication avec perſonne. Ils ſont ſuperflus à l'âge dans lequel on les a raſſemblés, & les vers empêchent qu'ils ne ſoient utiles à la poſtérité. Si c'étoit-là le ſeul mal que le luxe des livres cauſât à la ſociété, il ſeroit de peu de conſé-

quence ; mais il coupe pour m'exprimer ainsi le fil de la morale publique. Il en est des productions de l'esprit, comme de celles de la terre ; lorsque la consommation est grande, le prix est haut ; le grand nombre de ces ameublemens d'ostentation soutient le prix des livres ; ce qui fait que ceux qui en auroient besoin ne sont pas en état de s'en pourvoir. On peut dire que les Bibliotheques superflues en France empêchent l'établissement des nécessaires. Il n'y a gueres ici que ceux qui ne lisent point les livres qui aient les moyens d'en avoir.

Il faudroit bannir ce luxe comme celui des grands domaines qui ne produisent rien : c'est-à-dire, qu'il fût deffendu à tout citoyen d'avoir une terre inculte, & une Bibliotheque inutile.

LETTRE LXXVII.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

CHEZ les peuples d'Asie la mort termine la vie ; ici la vie ne finit pas à la mort. L'art de la peinture ressuscite ici en quelque

maniere les hommes. Il y a des François qui vivent trois ou quatre ſiecles au milieu de leurs deſcendans. On voit tout plein de gens dans cette capitale dont le métier eſt de faire des viſages. La plûpart des appartemens ſont remplis de trépaſſés. J'ai viſité pluſieurs maiſons de Paris, où parmi les curioſités, on m'a fait voir une collection complete de deffunts. Cela va quelquefois juſques à la dixieme génération. Il y a des familles ſi fort attachées à la vie, que ſi les vers ne les avoient dévorées une ſeconde fois, elles vivroient en peinture de pere en fils depuis le déluge.

Il n'y a que les financiers à Paris, & une ſorte d'hommes qu'on appelle fermiers généraux, qui ſont là-deſſus d'une grande modeſtie. C'eſt toujours à eux que commence l'hiſtoire des tableaux de famille. On diroit que leurs ancêtres n'avoient point de viſage : il eſt toujours queſtion du portrait du fils, jamais de celui du pere.

Quelque encouragement que l'on ait donné aux arts, celui de la peinture a ſi fort diminué, qu'il eſt preſque imperceptible ; il faut aujourd'hui un microſcope pour voir les charmes d'un viſage : auſſi l'appelle-t-on mignature. La beauté qui remplit l'univers de ſon nom y eſt ſouvent repréſentée dans une eſpace de demi-pouce de diametre.

Cependant les hommes trouvent en cela un grand avantage ; car outre que par le moyen de la mignature, ils peuvent renfermer une jolie femme dans une boëte a tabac, & avoir une beauté dans la poche ; ils ont encore le plaisir de contempler leur maîtresse dans une bague : ce qui leur en rend la jouïssance continuelle ; car ils ne peuvent point remuer le doigt, sans que ses traits flateurs n'enchantent leurs yeux, & ne ravissent leur ame.

Autrefois deux cœurs unis par l'amour, ne devoient point se quitter s'ils vouloient être ensemble.

Aujourd'hui un amant peut laisser sa maîtresse à mille lieuës de lui, néanmoins jouïr de sa compagnie & coucher même avec elle.

LETTRE LXXVIII.

Le Même, au Mandarin Catao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

La Cloture en Asie empêche les femmes de former tout autre dessein que celui de plaire à leur mari ; sage réglement, uti-

le aux hommes, & encore plus aux femmes pour qui il eſt fait.

J'étois l'autre jour d'une aſſemblée mêlée, où un grand nombre de femmes devoient ſe rendre pour faire aſſaut de beauté, & ſavoir qui auroit la préférence ſur toutes les autres; car c'eſt là le plan de tous les rendez-vous où les femmes ſont admiſes.

La compagnie commençoit à ſe former lorſque j'y entrai. D'abord une femme d'une aſſez jolie figure qui s'y étoit rendue avec pluſieurs autres, tint le dez: on admira particuliérement l'éclat de ſon teint, & la beauté de ſes yeux. Je vis juſques à quel point cette préférence la flatoit. La joie de ſon ame s'échapoit ſur ſon viſage, & laiſſoit voir la ſatisfaction intérieure qu'elle goutoit: mais ſon triomphe fut de courte durée. Une autre dame qui parut un moment après l'effaça entiérement. Tous les yeux ſe fixerent ſur cette derniere & il ne fut plus queſtion de la premiere; alors la douceur qu'elle goutoit auparavant ſe changea en amertume: on liſoit dans ſes yeux le tourment qu'elle enduroit; ſes traits s'altérerent, & ſes regards perdirent cette douceur qui les avoit fait admirer un inſtant auparavant.

Cette ſeconde éprouvoit le même plaiſir

qu'avoit gouté la premiere, lorſqu'une troiſieme qui entra dans l'aſſemblée, lui fit reſſentir la même inquiétude. Celle-ci ne fut pas plutôt admiſe, qu'elle eût auſſitôt les vœux de tous les hommes, & un moment après une quatrieme lui en fit éprouver tous les mépris, &c. &c,

Cette tranſition des joies vives aux peines mortelles me fit réfléchir combien nos femmes Chinoiſes ſont heureuſes de n'être point expoſées à ces révolutions ſubites qui jettent l'ame dans une agitation continuelle.

Mais ces mortifications paſſageres ne ſont rien en comparaiſon de ce chagrin conſtant qu'éprouve ici le ſexe dans un âge avancé. Il n'y a rien de plus mépriſé qu'une femme vieille. Ce ſeul mot fait frémir la nature & révolte les ſens. On n'a pas encore découvert dans les femmes aucun agrément dans l'eſprit, ni aucune qualité de l'ame qui puiſſe ſuppléer au défaut des années, & malheureuſement pour elles la jeuneſſe eſt une fleur qui eſt d'abord paſſée : au-lieu que la vieilleſſe dure pour ainſi dire toute la vie.

L'enfance des femmes en Europe finit à quinze ans, & leur vieilleſſe commence à trente ; c'eſt-à-dire qu'elles meurent trois luſtres après qu'elles ſont nées ; car on ne doit pas compter pour une vie celle qu'elles paſſent

passent dans les regrets & les inquiétudes continuelles de n'être plus ce qu'elles étoient.

A la Chine nos femmes n'ont pas ces cuisans remords. Comme leur jeunesse finit ordinairement avec celle des hommes à qui elles sont unies ; il arrive presque toujours qu'aux premieres vivacités des passions succede une amitié qui n'en est que plus solide pour n'être plus si fougueuse. On peut dire que les femmes d'Europe finissent, quand celles d'Asie commencent, & que celles-là meurent, où celles-ci renaissent.

LETTRE LXXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris*

de Boulogne.

Les Européens ont un goût décidé pour les transplantations. On voit ici des colleges d'Allemands, d'Ultramontains, d'Espagnols & d'autres peuples dont le génie est beaucoup plus délié que celui des Boulonois.

Je ne sache rien de plus mal imaginé que

ces établiſſemens qui emportent une transplantation; car ſi l'avantage eſt dans le climat, il devient inutile aux étrangers; s'il n'y en a point, on peut également faire ces établiſſemens chez ſoi.

Les ſciences & les arts ſont de tous les pays; ce ſont des plantes qui croiſſent par tout: il ne faut que les cultiver.

Outre le banniſſement volontaire de ſa patrie, toujours déſavantageux à la république dont on eſt membre, il en réſulte pluſieurs autres inconvéniens.

Par la fréquentation des étrangers, on rapporte dans ſon pays des vices, qui troublent plus l'ordre de la ſociété, que les ſciences qu'on a été puiſer ailleurs, ne le rétabliſſent.

Ces exils pouvoient être tolérés dans le tems qu'il n'y avoit que deux ou trois nations qui euſſent perfectionné les arts: mais aujourd'hui que le ſavoir a pénétré partout, & que les connoiſſances ne different que du plus au moins, ce n'eſt pas la peine d'aller chercher chez les autres, ce qu'on peut avoir dans ſa patrie plus utilement & à moins de fraix.

Les peuples de ces continens ont la manie des fondations: c'eſt le génie des ſouverains & la folie des particuliers. On voit

des gens qui paſſent leur vie à accumuler des richeſſes pour fonder un college, auſſi inutile à celui qui l'inſtitue, qu'à celui pour qui il eſt inſtitué.

C'eſt fonder en pure perte & travailler en vain pour la poſtérité.

LETTRE LXXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE ne ſais ſi les princes d'Europe ſont d'une nature différente de celle des hommes ordinaires, mais il eſt certain qu'ils boivent & mangent d'avantage que les autres.

Il faut plus d'approviſionnement à la famille royale de France qu'à une armée entiere. Une centaine de princes Indiens vivroient du débris de la table de Louis XV. Il m'a été impoſſible de découvrir ſi ce monarque, ainſi que la reine ſon épouſe, & le Dauphin ſon fils avoient des eſtomacs d'autruche; mais on n'a jamais dévoré tant de faiſans, de cailles, de bécaſſes, de per-

dreaux, de dindes, d'ortolans, de poules, d'oies, de canards, de chapons, pour ne rien dire de la groſſe viande dont la conſommation eſt immenſe. Il entre dans cette cuiſine, ou ce qui eſt plus exact, dans les comptes des pourvoyeurs, approviſionneurs, & contrôleurs cinq ou ſix-mille têtes de volailles tous les jours.

Les entremets du Roi de de France coûtent des ſommes immenſes à l'état.

Les deſſerts de la table ſont auſſi très diſpendieux. Un généalogiſte, ayant été informé qu'on y ſervoit tous les ans pour la valeur de trente-mille livres de pommes, fit derniérement quelques recherches pour découvrir ſi la branche aujourd'hui régnante des Bourbons ne deſcendoit pas de quelque ancienne famille Normande. Un autre ayant appris qu'il ſe bûvoit dans ſon château cent-mille bouteilles de vin de Bourgogne & autant de Champagne, rechercha ſi elle ne tiroit pas ſon origine de quelque canton Suiſſe. Il eſt impoſſible qu'un ſouverain puiſſe tenir une ſi grande table, ſans diminuer celle de ſes ſujets.

Ce monarque doit avoir le ſang bien doux; du moins on voit par l'état de ſa dépenſe en ſucre, qu'il en conſomme trente-mille quintaux. Quand je fais réflexion

à la quantité de caffé qu'il prend, je ne conçois pas comment il peut dormir. Sa dose ordinaire est de deux quintaux par jour.

Les autres puissances jalouses de sa grandeur ne sauroient lui reprocher de passer la nuit dans les ténebres ; l'illumination du château de Versailles coûte deux millions. Avec cela je crois que le contrôleur de sa maison y voit plus clair que lui.

Il fut question, il n'y a pas longtems, de réformer ces abus ; mais on m'a dit que cette réforme auroit des conséquences pour une infinité de gens qui sont actuellement au service de la Cour, qu'on ne payoit pas assez pour être en droit de les empêcher de voler, & qu'il valoit mieux fermer les yeux sur ces désordres que de les arrêter ; à quoi on a ajouté que ces monopoles étoient établis depuis longtems & que le tems de les arrêter étant passé, ils sont dans le cas de la prescription.

LETTRE LXXXI.

Le Même au Mandarin Ministre, à Pékin.

De Paris.

QUAND un Ministre d'état en France ne remplit point les devoirs de sa charge, qu'il malverse; & par là met la monarchie en danger; on l'exile.

Lorsqu'un général d'armée manœuvre mal; qu'il expose un grand corps de troupes à un peril éminent; qu'il verse le sang des sujets mal à propos, & de cette maniere devient traitre à sa patrie; son châtiment est tout prêt, on lui deffend la Cour; c'est-à-dire que sa punition consiste à ne point voir le prince: sentence qui ne répond point à son délit; de-là vient que la France est pleine de coupables; car quand on ne proportionne pas le châtiment au crime, on ne fait par-là qu'augmenter le nombre des criminels.

Un homme en place essaie si un certain coup d'ambition peut lui réussir. Il tente de vendre la monarchie à son avarice; le pis aller pour lui s'il est découvert, c'est qu'on l'empêche d'exécuter son dessein en le dépouillant du ministere.

Un commandant hasarde un coup d'éclat, contre toutes les regles de l'art militaire. Il essaie si la mort de cinquante-mille hommes, peut le conduire au baton de maréchal de France. Que sait-on, il y a quelquefois des témérités heureuses : en tout cas si elle ne réussit pas, & qu'on s'apperçoive de sa folle imprudence, il ne sera que remercié. Il a beaucoup à gagner à trahir son devoir, & peu à perdre s'il est surpris à le trahir. Il choisit ce premier.

Ces exils ne sont pas même des châtimens suivis : on n'est pas plutôt éloigné de la Cour qu'on fait agir ses amis pour y retourner; chacun a ses partisans qui pallient la chose : on obtient à la fin des congés du prince pour paroître soi-même & venir plaider sa cause & alors on est presque sûr de la gagner.

Il y a tel général qui, après avoir été arrêté, & conduit dans un château, a repris le commandement l'année d'après, comme si de rien n'étoit, & a continué comme auparavant à mal servir l'état.

Les princes d'orient ont coutume de faire mourir ceux qui malversent dans les premieres places qu'ils leur ont confiées. Un ministre qui administre mal, est condamné à perdre la vie. Un général répond sur sa tête

des opérations de la campagne, de même que de l'armée qui lui eſt confiée.

Ces punitions ne ſont pas une barbarie comme on les appelle en Europe, mais un droit des gens des peuples : une juſtice rigide qui n'en eſt que plus équitable pour être ſévere. Il eſt aiſé de prouver que les moindres malverſations des miniſtres d'état & des généraux d'armées ſont des crimes de leze-majeſté au premier chef, & que tous doivent être punis de mort.

Dans des emplois qui décident à tout moment du ſort d'une nation entiere, il ne ſauroit y avoir de petits délits : toutes fautes ſont capitales.

Le Divan de Conſtantinople fait mourir un général qui a perdu une bataille quoiqu'il l'ait donnée dans toutes les regles de l'art militaire. C'eſt une injuſtice, il eſt vrai, mais elle apprend à un autre général à être extrêmement circonſpect; & à ſe ſervir de tous les moyens que la prudence humaine peut ſuggérer dans un moment où il s'agit du ſang de tant de ſujets.

Si les Cours d'Europe employoient la méthode Turque; il y auroit moins de miniſtres négligens, & plus de généraux d'armée attentifs à leur devoir.

LETTRE LXXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Catao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

Il n'y a point de révolution plus ſubite à Paris, que celle qui ſe paſſe, pour me ſervir de cette expreſſion, dans la région de la volupté.

Tous les ſix mois le monde vicieux prend une nouvelle forme. Les femmes ſans mœurs, qui étoient enſevelies dans le tombeau de leurs crimes, reſſuſcitent; & ſont élevées ſur le trône de l'impudicité.

Comme je me promenois l'autre jour avec le Chevalier dans la grande allée du Palais-Royal, il me dit, en me montrant du doigt une femme habillée d'une étoffe d'or, couverte de diamans, à qui un Prince donnoit la main: vous voyez bien cette femme, il n'y a que ſix mois qu'elle ſe proſtituoit aux laquais de Paris, d'où elle paſſa aux maîtres. Après que ceux-ci s'en furent dégoutés, les grands de la Cour en firent leur plaiſir: aujourd'hui elle eſt devenue les délices d'un prince du ſang royal. Croirez-vous, me

dit-il en arrêtant tout court, que c'eſt aujourd'hui le grand goût; & que, pour raffiner ſur la volupté, il faut prendre une femme dans un mauvais lieu, l'élever au faîte des grandeurs, lui dreſſer un autel, & de cette maniere vénérer l'ordure & encenſer l'infamie.

Il faut qu'une créature, pour mériter cette apothéoſe du jour, ait paſſé par tous les grades de la proſtitution publique. Une femme, qui n'a pas fait tous ſes cours de débauche, ne ſauroit piquer aujourd'hui la ſenſualité de nos François.

Ce goût, ajouta-t-il, ne differe point de celui des animaux immondes qui ſe vautrent dans la boue.

Si quelqu'un s'aviſoit de donner les annales galantes des débauches de cette ville, cela formeroit un corps complet d'ordures. On pouroit appeller ce livre l'hiſtoire de la création du fumier.

LETTRE LXXXIII.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Curieux de parcourir tout ce qui peut contribuer à la grandeur des états Européens, j'allai derniérement voir ici un établiſſement nouveau, qu'on appelle l'Ecole-Militaire. C'eſt un vaſte édifice qui doit ſervir d'attelier aux faiſeurs de ſieges & de batailles, & où les apprentifs en gloire doivent paſſer maîtres, avant que d'entrer dans la carriere de l'honneur.

Ce plan a tant de commodités! Les enfans de Mars ſont ſi à leur aiſe dans ce ſéminaire militaire, qu'on peut dire que l'inſtitution a placé la copie à mille lieues de l'original.

Tout eſt ſingulier dans cet établiſſement guerrier: mais le plus ſingulier, c'eſt qu'il a été imaginé par l'homme le plus pacifique de France.

Un financier a formé ce projet, & pour cela il a demandé la permiſſion au Roi d'é-

tablir un monopole *. Chaque apprentif guerrier causera la ruine de plusieurs familles: de maniere que l'Ecole-Militaire, établie pour prévenir les dévastations de l'ennemi, sera la premiere à dévaster la monarchie.

Je ne trouve aucun établissement en France, qui ne tende au détriment de la nation.

LETTRE LXXXIV.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

HIER au matin comme j'étois prêt à sortir, deux hommes singuliérement habillés entrerent dans ma chambre. Ils me dirent qu'ils étoient religieux d'un certain couvent & que, se préparant à partir pour la Chine, ils venoient recevoir mes ordres.

Mes Peres, leur dis-je, puis-je m'informer du sujet de votre voyage? Monsieur, me répondit l'un d'eux avec une voix pleine de douceur & d'un ton fort satisfait de lui-même, nous allons convertir vos freres

* Loterie de l'école militaire.

à la foi. C'eſt-à-dire, repris-je, que vous entreprenez un voyage de ſix-mille lieues, pour déraciner du cœur des Chinois les principes de leur ſainte religion, troubler leurs conſciences & détruire en eux les vertus citoyennes; car toutes les fois qu'un ſujet, de quelque gouvernement qu'il ſoit, change ſa croyance, c'eſt un effet naturel qui dérive de ſa cauſe. Voilà, leur dis-je, une entrepriſe bien étrange & qui n'a rien de chrétien; car j'ai oui dire que votre religion eſt fondée ſur la charité, & c'eſt n'en avoir guere, que d'aller faire du mal à des peuples qui ne vous en ont jamais fait.

Le même religieux alloit me répondre, ſans doute avec moins de modération, lorſque je continuai moi-même ſur le même ton. Que diriez-vous de deux Mandarins qui partiroient de Pékin pour Paris tout exprés pour y venir prêcher la religion de Confucius? Vous trouveriez avec raiſon ce projet bien ridicule, & vous ne pouriez vous empêcher de regarder ceux qui l'auroient formé comme des fols, ou des gens à qui le fanatiſme de leur religion auroit tourné l'eſprit.

Allez, mes Peres, je n'ai point d'ordres à vous donner, & vous feriez beaucoup mieux de n'en recevoir aucuns de vos ſupé-

rieurs pour la Chine, & de rester dans les couvents où vous avez fait vœu de vous tenir enfermés. En parlant ainsi, je les congédiai.

La société de ces séducteurs se divise ici en deux branches. L'une dont je t'ai parlé, fait profession de débaucher les consciences en Europe, & l'autre passe les mers pour surprendre celles d'Asie.

LETTRE LXXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

DANS le pays de la domination du Pape, les plus grandes curiosités sont des reliques. Je fus invité, ces jours passés, par des Bonzes à voir la tête d'un saint qu'on appelle St. Dominique. On n'admet aucun étranger à cette représentation, qu'on ne soit assuré auparavant qu'il n'exerce aucune partie de la chirurgie, Ce n'est pas sans raison: car il y eut jadis un cardinal qui, sous pretexte de voir la tête du saint, lui enleva une dent qu'il mit dans une boëtte d'or, & s'enfuit avec sa proie.

Depuis ce tem-là, les Bonzes dépoſitaires craignent beaucoup les opérateurs; car tu vois bien que, ſi l'on permettoit à chacun d'arrâcher une dent au ſaint patriarche, il ſe trouveroit à la fin quelque indiſcret, ou quelque ignorant qui lui emporteroit la machoire.

Après cette relique en os, j'en vis une autre en peinture; c'eſt l'image de la mere du Chriſt, qu'on porte une fois l'année en proceſſion.

Elle ne fait point ſa réſidence ordinaire à Boulogne, elle loge à une lieue de cette ville ſur une montagne.

Dans la crainte que quelque orage ne s'éleve lorſqu'elle eſt en chemin, on a fait un portique depuis ſon autel juſques aux portes de la ville, ainſi le fils auroit beau faire pleuvoir, la mere ſeroit toujours à couvert.

Les naturels du pays diſent que cette image fut faite par St. Luc, qui étoit contemporain du Chriſt, il y a de cela près de dix-huit-cens ans. Si cela eſt, on peut dire que c'eſt le doyen de tous les portraits du monde. Il y a cependant des critiques mal intentionnés, qui prétendent que le peintre étoit mort quinze-cens ans avant le tableau.

Quoiqu'il en ſait, la Mere du Chriſt, dans ce tableau, eſt une brune très piquante. Elle a un joli nez, de grands yeux, une petite bouche, les dents blanches, les levres vermeilles, &c. &c. ce qui prouveroit que la beauté des femmes n'a pas perdu un pouce de terrein depuis dix-huit ſiecles: car c'eſt ainſi qu'encore aujourd'hui on repréſente les plus belles femmes.

LETTRE LXXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Le Roi de France a fixé le nombre de preſſes dans ſes états, c'eſt à-dire, qu'il n'eſt permis d'imprimer aujourd'hui dans ce royaume que ſix fois plus de mauvais ouvrages qu'on n'en peut lire. C'eſt la maladie des réglemens qui a produit celui-ci. Son effet a été d'enrichir quelques particuliers privilégiés, & de ruiner un grand nombre de ſujets. Ce n'eſt point la quantité des preſſes qui nuiſent, mais le nombre prodigieux de citoyens oiſifs qui, faute de pro-

profeſſion, choiſiſſent celle de ſe faire auteurs.

Ce qu'on appelle ici les édits, ne remontent jamais à la ſource du mal qu'ils veulent corriger; ils ne font, pour ainſi dire, qu'effleurer la peau de la conſtitution. Le remede qu'on apporte à un mal, forme toujours lui-même une nouvelle maladie presque toujours plus dangeruſe, que celle dont on entreprend la guériſon. Il falloit permettre d'imprimer, & deffendre d'écrire.

Puiſque le gouvernement monarchique a la permiſſion d'être deſpotique, & que ſon inquiſition s'étend juſques ſur les penſées, pourquoi ne pas l'étendre ſur celles qui peuvent nuire à la ſociété? On imprime ici un tas de livres que l'imagination enfante, & qui n'ont d'autre point d'appui, que le cerveau dérangé des écrivains qui les mettent au jour; on devroit commencer par deffendre ceux-ci. Il eſt vrai que les manufactures de papier en ſouffriroient; mais un état ne pourroit-il pas mieux employer ſes chiffons, que de les faire ſervir à entretenir l'oiſiveté de ſes citoiens?

LETTRE LXXXVII.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

LE Gouvernement Francois eſt très rigide à l'égard de la publication des écrits qui contiennent des maximes dangereuſes ſur la religion, la morale, les mœurs, ou la politique: il ne permet l'impreſſion que des ouvrages orthodoxes; mais les auteurs ſcandaleux ont un moyen ſûr de faire parvenir leurs écrits au public ſans violer les loix de l'état: ils mettent ſur le papier leurs impiétés, & les envoient dans un pays de frontieres qu'on appelle la Hollande, & celle-ci les imprime & les fait circuler enſuite en France, moyennant quoi le gouvernement François n'a rien à dire, & les écrivains ſacrileges marchent la tête levée comme ſi de rien n'étoit.

Les princes Européens, qui font entre eux tant de conventions inutiles, oublient preſque toujours les plus eſſentielles. Ils ſe rendent réciproquement des priſonniers, & ne donnent point d'aſile à certains criminels, mais ils tolerent les écrits ſéduc-

teurs, licentieux, & athées, qui corrompent les peuples & avilissent les états ; c'est-à-dire qu'ils permettent les crimes de leze-Majesté au premier chef commis contre eux-mêmes.

LETTRE LXXXVIII.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

Je t'ai parlé dans une de mes précédentes des femmes qui passent leur vie en voyage, qu'on voit toujours en voiture, & qui doivent leur vertu à leurs cochers. Il en est d'une autre espece ici, qui ne galopent pas tant, mais qui n'en sont pas moins distraites. On pourroit appeller celles-ci, les *dissipées sédentaires*. Leur oisiveté qui les tient toujours en haleine, empêche que l'amour n'ait de prise sur leurs cœurs. Elles n'ont précisément que le tems qu'il leur faut pour passer la vie à ne rien faire. Voici l'histoire d'un jour d'une de celles-ci.

La dame dont je t'envoie le journal, se leve tous les matins à neuf-heures. Dans l'instant son coëffeur qui a le mot du guêt,

entre dans sa chambre, & se saisit de sa tête; elle est sous son peigne jusques à onze heures. Les cheveux en ordre, elle passe une heure à sa toilette pour finir son ajustement, & mettre la derniere main à ses charmes. Aussitôt le maître de musique paroît: la représentation dure une heure. Après le chant, vient la danse; Mr. Rigaudon se présente; il sort sa *pochette*, & fait faire un menuet à Madame, avec deux passe-pieds. Ce dernier exercice est d'une heure; ce qui la conduit à celle du diner qui en dure deux. Au sortir de table, elle monte en carosse, va faire des visites, & se rend dans quelque assemblée où elle joue aux cartes jusques à six heures, qu'elle paroît au spectacle: celui-ci la conduit à neuf heures. Alors elle se remet à table, où elle mange, chante, rit, & folâtre avec la compagnie jusques à minuit, qui est le tems ordinaire qu'elle se couche.

J'ai compassé la vie de cette dame, divisée par vingt-quatre heures dans la journée, & je trouve que, si elle vit douze lustres, elle aura passé tout juste cinq ans avec son perruquier, quatre ans devant son miroir, trois ans avec son maître de musique, autant avec son maître de danse, six ans à jouer aux cartes, vingt ans à table, & trente ans au lit.

LETTRE LXXXIX.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

Un prince du ſang royal étant dernièrement à la chaſſe tua un ſujet du Roi de France : on prétend que c'étoit ſeulement pour eſſayer ſon fuſil & en éprouver le canon : on enterra le ſujet & le lendemain le prince rit beaucoup de cette avanture avec des ſeigneurs de la Cour à qui il la raconta. Le Roi la ſut & n'en dit mot ; car il n'y a point de loix dans le royaume pour empêcher que les grands n'ôtent la vie aux petits ; ou s'il y en a le deſpotiſme des rangs empêche qu'elles ne ſoient obſervées ; ce qui eſt la même choſe que ſi elles n'exiſtoient pas.

Malheureux gouvernement, où le peuple n'a point de protecteur contre la violence & la tirannie, & où le prince lui-même ne peut pas garantir les jours de ſes ſujets !

Je me félicite tous les jours d'être né dans une ſociété, où ces inhumanités, & ces barbaries ſont corrigées par la conſtitution. L'établiſſement de nos cenſeurs nous met à

couvert de pareilles violences. La vie du dernier ſujet à la Chine eſt auſſi en ſureté que celle du premier; & s'il arrivoit qu'un prince du ſang Royal la ravit au moindre particulier, les cenſeurs en inſtruiroient auſſitôt la Cour pour qu'il fût procédé contre lui ſuivant la rigueur des loix. Et ſi elle étoit ſourde à leur voix, il arriveroit de deux choſes l'une; ou que le prince ſeroit châtié, ou que l'empereur ſeroit détrôné.

LETTRE XC.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

Si j'avois à choiſir entre pluſieurs religions, je préférerois celle qui s'accorde le mieux avec les devoirs de citoyen, parcequ'il eſt raiſonnable de croire, que Dieu qui a créé la ſociété, a conformé ſon dogme à ce qui doit perpétuer cette union des hommes, & non à ce qui peut la détruire.

Dans quelque religion que nous vivions, nous devons rendre à la nature ce qu'elle nous a prêté. Elle nous a fait des hommes

nous devons lui rendre des hommes: ainsi on doit se méfier d'une religion qui gêne la sainteté des mariages.

On diroit que la religion catholique romaine a fait jusques ici, tout ce qu'elle a pu, pour anéantir cette propagation légitime du genre humain, dont elle tire elle-même son existence. Celui qui se marie, dit-elle, fait bien: mais celui qui ne se marie pas, fait mieux. Il y a actuellement en Europe trois millions de meilleurs catholiques, & qui, à cause de cela, sont de plus mauvais citoyens.

Une secte, dont le rit contribue à l'anéantissement, de l'espece humaine, travaille elle-même à sa destruction.

On pourroit démontrer géométriquement que, si la religion catholique romaine, telle qu'elle est aujourd'hui, avoit été établie six-mille ans avant sa création, il n'y auroit plus aucun peuple aujourd'hui en Europe, & par conséquent plus de religion.

Ce n'est pas le seul abus qui se trouve dans cette communion. Un nombre prodigieux de cérémonies rend ses sectateurs superstitieux, & en ceci je trouve qu'elle est contraire à l'ordre de la société; car de tous les vices, il n'y en a point qui avilisse plus l'ame des citoyens que la superstition.

Ses images donnent une foibleſſe dans l'eſprit qui, ſe communiquant à l'ame, diminue la force néceſſaire pour remplir les obligations difficiles de la vie civile.

Le grand nombre de ſaints que l'on y fête continuellement, coupe le fil de l'induſtrie publique & répand une nonchalance dans l'ame, qui cauſe mille maux dans l'état civil.

Cette ſuite prodigieuſe d'oraiſons mentales qui s'adreſſent au ciel, mais qui ne paſſent pas la terre, eſt peut-être un autre inconvénient de cette ſecte.

Je dirois volontiers que les catholiques romains prient trop Dieu, mais qu'ils ne l'aiment pas aſſez: car s'ils l'aimoient, ils reſpecteroient d'avantage ſon ouvrage, je veux dire, la ſociété civile dans laquelle il les a fait naître.

LETTRE XCI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

La religion ſe pratique ici avec beaucoup de gaîté; les actes de piété qui ſe rempliſſent dans les égliſes ſont très réjouïſſants. La plûpart des prieres qu'on adreſſe à l'être ſuprême, s'exécutent en muſique. Les himnes ſont notées & on les joue en cadence. Preſque toutes les bénédictions que Dieu donne à ſes peuples, y ſont avec ſimphonie & baſſe-continue. C'eſt en déployant tous les agrémens de la voix, qu'on s'adreſſe au ciel pour implorer ſa miſéricorde. On parle à Dieu, comme on le fait à ſa maîtreſſe.

J'allai derniérement à ce qu'on appelle ici une grand-meſſe en muſique. En entrant dans l'égliſe, je crus d'abord être à l'opéra: au moins il n'y a aucune différence quant à la compoſition. Entrées, ſimphonies, menuets, rigaudons, airs à voix ſeule, duo, chœurs, accompagnemens de tambours, trompettes, timbales, cors de chaſſe, hautbois, violons, fifres, flageolets, &c. &c.

en un mot, tout ce qui ſert à former l'harmonie d'un ſpectacle, ſe trouvoit employé à celui-ci.

C'étoit un chef-d'œuvre d'impiété. Quand le compoſiteur auroit fait une meſſe pour la déeſſe de la volupté, il n'auroit pu employer des ſons plus tendres, ni des modulations plus laſcives.

En aſſiſtant à ce joyeux ſacrifice, il n'y a point de Chrétien qui ne forme gaîment la réſolution d'aimer Dieu.

Et afin que ce ſpectacle ne différât en rien de celui qui ſe repréſente ſur la ſcene, on avoit fait bâtir un théâtre au fonds de l'égliſe, où les muſiciens ce jour-la repréſentoient la meſſe.

Les airs de ce divin ſacrifice ne pouvoient manquer de faire impreſſion ſur ceux qui y aſſiſtoient; car pour mieux y réuſſir on les avoit copiés ſur les vaudevilles les plus ſales, dont on n'avoit fait que changer les paroles.

Il y a ſur tout une himne adreſſée à la divinité, dont le ſecond verſet commence par ces mots latins *Tantum ergo*, qui eſt toujours très divertiſſante.

Il eſt d'abord queſtion d'un *Adagio* tendre & voluptueux, qui diſpoſe l'ame à la tendreſſe. Enſuite vient un *Allegro* qui la retire de cet état de langueur & qui la réjouït

infiniment. Il finit par le mouvement vif & précipité du *rigaudon*, qui en Europe est celui qui invite le plus à la danse.

Tous les saints du paradis ont leur sérénade particuliere. Les jours consacrés à célébrer leur fête, les pagodes à qui ils appartiennent font jouer les violons en leur honneur & gloire; ce qui divertit beaucoup les Chrétiens & les dispose à la dévotion.

LETTRE XCII.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

La piece suivante parut, il y a peu de jours, dans la grande allée du jardin du palais royal, où les mécontens sur l'administration présente, s'assemblent réguliérement, pour censurer le gouvernement. On la regarde comme une critique sur les taxes qui augmentent tous les jours, sans que leur nombre diminue les malheurs publics. Elle est adressée au Contrôleur Général, car c'est lui qui preside ici au conseil des expédiens pour trouver de l'argent.

„ MÉMOIRE présenté à Monseigneur le
„ Contrôleur Général, pour augmenter
„ les revenus de la couronne de Fran-
„ ce, & subvenir aux besoins présens
„ de l'état.

MONSEIGNEUR,

„ LE projet que j'ai l'honneur de présen-
„ ter à votre excellence, est un des
„ plus solides qui ait encore paru, quoi-
„ qu'il soit bâti en l'air.

„ On a créé jusques ici en France un
„ grand nombre d'impôts sur le luxe, les
„ commodités de la vie, & tout ce qui
„ peut généralement procurer du plaisir;
„ d'où vient qu'on n'en a point établi sur
„ celui qui est le plus grand de tous? Je
„ veux dire, celui de parler.

„ Un citoyen paie plus à l'état, dans la
„ proportion qu'il veut s'habiller magnifi-
„ quement, avoir grand nombre de dome-
„ stiques, ou faire bonne chere, & il est
„ le maître de parler depuis le matin jus-
„ ques au soir sans fournir un sol au gou-
„ vernement. Il ne peut briller dans la
„ ville sans être taxé, & il peut se distin-
„ guer dans une assemblée par son esprit
„ sans rien débourser.

„ Pour remettre une ſorte d'égalité dans
„ les taxes, & obvier aux beſoins préſens
„ de l'état, il n'y a qu'un moyen qui eſt
„ d'établir un impôt ſur les paroles, non
„ compris les femmes; car ſi on ne les
„ excluoit pas, toutes les familles du
„ Royaume ſeroient ruinées dans vingt-
„ quatre heures.

„ Il faut cependant percevoir ce droit,
„ de maniere que la nation ne perde pas
„ entiérement l'uſage de la parole, car un
„ François muet eſt le plus ſot animal qu'il
„ y ait dans la nature. Il n'a preſque point
„ de ſcenes muettes. Un Italien pourroit
„ s'exprimer pendant dix ans ſans employer
„ le diſcours; il a pour cela mille contor-
„ ſions & une infinité de grimaces; mais
„ un François ne peut dire un mot ſans
„ ſa langue. Voici mon plan. J'ai cal-
„ culé qu'un homme peut faire une honnê-
„ te figure dans la ſociété civile avec la dé-
„ penſe de trois-mille ſix-cens paroles par
„ jour: il faudroit donc taxer le ſurplus
„ par un arrêt, à raiſon d'une livre tour-
„ nois par parole en ſus, & trois livres
„ pour ceux qui en diroient deux; car il
„ ne faudroit pas ſuivre la proportion des
„ mots, mais celle de la demangeaiſon
„ de parler.

„ Les principaux bureaux pour la levée
„ de ce droit feroient établis dans les
„ caffés publics de Paris, attendu qu'ils
„ formeroient les meilleures recettes. On
„ en établiroit auſſi dans les maiſons à con-
„ verſations. Les oiſifs de profeſſion qui
„ n'ont rien à faire qu'à parler, feroient
„ honneur à la taxe. Les amoureux paie-
„ roient des ſommes conſidérables à l'état;
„ & les prédicateurs rempliroient eux ſeuls
„ les coffres du Roi: les récréations des
„ moines produiroient auſſi beaucoup d'ar-
„ gent.

„ Les avocats, procureurs & autres gens
„ de loi qui diſent toujours ſix paroles pour
„ une, feroient rentrer de bonnes ſommes
„ à la monarchie. Les plaideurs qui par-
„ lent continuellement de leurs procès,
„ paieroient conſidérablement.

„ Les grands génies & les beaux par-
„ leurs donneroient auſſi beaucoup d'ar-
„ gent.

„ Cette taxe feroit perçue par des peres
„ chartreux, dévoués par leur état au ſi-
„ lence, & qui connoiſſent la juſte valeur
„ des paroles inutiles. Cette taxe ſeule
„ rendroit le tréſor du Roi de France, le
„ plus riche de l'univers: car il ne faut
„ pas croire que l'ordonnance coupât à

„ perſonne le filet de la parole : (les François aiment trop à parler pour cela) elle ne feroit que délier les cordons de leur bourſe.

„ Suivant mes calculs, je trouve (en exceptant les femmes, les enfans, les vieux, & les radoteurs, à qui on ne ſauroit deffendre de parler) qu'on pourroit affermer cette taxe, à raiſon d'un million de livres par jour, y compris les quatre ſols par livre, établis ſur les recouvremens."

LETTRE XCIII.

Le Même au Mandarin Catao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

Le Roi de France eſt un grand magicien : il n'a qu'a fixer ſes regards ſur un objet, pour le changer du blanc au noir.

La faveur du prince métamorphoſe ici les vices en vertus ; elle donne du brillant au teint, embellit la beauté : elle donne du génie, de l'eſprit & des connoiſſances en dépit de la nature & de l'éducation.

Telle femme qui n'avoit pas assez d'habileté auparavant pour gouverner sa maison, se trouve en état alors de gouverner le Royaume.

Le préjugé de la faveur est au dessus de tout autre préjugé. C'est en France le culte universel ; la religion des François. Il y a pourtant quelques hérétiques dans ce dogme.

Comme dans une assemblée où je me trouvois derniérement, on élevoit jusques aux nues les qualités d'une certaine dame maintenant en faveur, un homme de la compagnie, qui avoit écouté cet éloge jusqu'au bout, dit aux apologistes : Messieurs, ne vous pressez pas tant ; attendez que le charme de la prévention soit dissipé, & alors vous donnerez votre derniere sentence sur les vertus sublimes que vous exaltez tant.

Si cette maniere de passer son jugement sur les personnes en crédit pouvoit prendre, & qu'on attendit pour décider que le voile de la faveur fût déchiré ; on verroit souvent de grands mérites rentrer tout d'un coup dans le néant.

LET-

LETTRE XCIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

J'ALLAI voir derniérement un couvent de bonzes noirs où eſt une bibliotheque publique. Mon pere, dis-je au bibliothécaire en entrant dans la ſalle, je vous prie de me faire donner un tel livre, en lui nommant un certain ouvrage qu'on avoit publié depuis peu. Monſieur, me dit il avec une voix pleine de douceur, c'eſt ici le pays des anciens; nous n'avons preſque aucune correſpondance avec les modernes. Eſt-ce que vous ne les jugez pas capables, lui dis-je, de figurer avec les ſavans des premiers âges? Au contraire, me repondit il; ſi nous pouvions les poſſéder, nous les mettrions au premier rang; mais ces livres ſont fort chers; il s'en imprime beaucoup, la dépenſe eſt grande, & les fonds de notre bibliotheque médiocres; car à l'égard de nos autres revenus, vous croyez bien que nous n'irons pas les employer en papier: nous avons de meilleurs établiſſemens à fai-

re que celui des livres. Ne trouvant donc pas dans cette bibliotheque ce que j'y cherchois, j'en sortis.

Ce vuide me fit naître l'envie de parcourir ce couvent. Mon pere, dis-je à un second bonze que je rencontrai dans un grand dortoir sombre & obscur, voudriez-vous avoir la bonté de me faire voir votre maison? Monsieur, me répondit froidement celui-ci, ce n'est pas mon affaire; nous tenons des Suisses à notre porte, faits pour la galoper avec les étrangers; mais je veux bien pour vous obliger vous accorder votre demande: suivez moi. Je ne trouvai rien de remarquable dans le bâtiment, tout est irrégulier & dans un goût gothique.

Comme nous traversions une Cour, j'aperçus un grand tuyau, monté sur un chevalet de bois dont un des bouts étoit dirigé vers le ciel; son embouchure étoit plus large que celle des plus grands canons. Je vous prie de me dire, lui dis-je, à quel usage est ce tuyau? C'est un télescope, me dit-il, qu'un de nos Religieux a imaginé par le secours duquel on verra la lune presqu'au niveau de la terre. Cela sera bien commode, mon pere, car il y a longtems que l'on cherche à s'aprocher de cette planete. Les astronomes vous auront obligation d'en a-

voir fait la dépenſe. Ce n'eſt pas nous qui la faiſons, reprit le bonze, nos revenus n'ont rien à démêler avec les aſtres: c'eſt le Roi qui a déjà avancé une ſomme conſidérable ſans que le téleſcope en ſoit plus avancé. Nous craignons que le ſavant de notre ordre qui l'entreprend ne vienne à mourir avant qu'il ait donné la derniere perfection à ſon ouvrage, & qu'après une dépenſe conſidérable, la lune ne ſoit pas plus près de nous qu'elle ne l'étoit auparavant.

Nous paſſâmes de là dans le jardin pour nous y promener. Mon pere, dis-je à mon conducteur; permettez-moi de vous demander quelle charge vous occupez dans le couvent. Monſieur, me dit-il, je ſuis un des quatre premiers miniſtres d'état de l'ordre; j'ai le département des eaux & forêts. Je parle aux grands à Verſailles quand je veux, & je fraie à Paris avec tout ce qu'il y a de plus conſidérable dans l'épée & dans la robe. Voilà un bel emploi, lui-dis-je; je ne croyois pas qu'il y en eût d'auſſi conſidérables dans des maiſons religieuſes.

Il n'y a qu'une choſe qui m'embaraſſe; c'eſt votre âge; car, quoique vous ne ſoyez plus dans le printems de vos jours, vous n'êtes pas non plus ſur la fin de votre carriere; & j'avois oui dire que ce n'eſt que

dans celle-ci qu'on parvient aux premiers emplois monaſtiques. Il n'y a donc point d'envieux dans votre corps? s'il y en a? grand Dieu! répliqua-t-il, s'il y en a! plus que dans aucune Cour de l'Europe.

Le moine en général, ajouta-t-il, eſt un animal froid & chagrin. Il n'a qu'une affaire qui eſt celle de s'avancer dans ſon corps. Souvent les gens du monde n'ont pas aſſez de loiſir pour avoir de l'ambition; au lieu que les moines ſont toujours aſſez oiſifs pour ne jamais manquer d'en avoir.

Il y a deux moyens pour faire ſon chemin chez nous: l'un eſt le monde, & l'autre Dieu: pour le premier il faut de l'eſprit, du diſcernement & de l'activité, avec un certain génie propre aux affaires.

A l'égard du ſecond, il ſuffit d'un goût décidé pour la retraite, la priere, la vie contemplative, & un je ne ſais quel entouſiaſme de religion qui rend incapable de toute autre choſe que de dévotion.

Ce dernier chemin qui conduit au ciel ne mène à rien parmi nous. Je choiſis l'autre qui fait parvenir à quelque choſe. Je débrouillai les affaires de nos maiſons de province, je gagnai des procès qui les enrichirent, je donnai des revenus à celles

qui n'en avoient point, & augmentai les rentes de celles qui en avoient: en un mot je finançai ma charge longtems avant que de la posséder: voilà l'histoire de mon élévation.

Il y a des simpathies qui se forment du premier coup. Je me sentis d'abord de l'inclination pour ce bonze. Je lui demandai la permission de le voir quelquefois; il me l'accorda, & nous nous séparâmes.

LETTRE XCV.

Le mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Le Chevalier qui n'a gueres de religion, s'imagine que tous les peuples, qui sont au-delà de la ligne, n'en ont point du tout. Pour le convaincre qu'il y a d'autres nations sur la terre que la chrétienne, qui aient un dogme, je lui fis en dernier lieu l'analise de notre croyance.

Nous autres Chinois, lui dis-je, nous croyons qu'il y a un Dieu, qui est le prin-

cipe de tout, qui a créé le ciel & la terre, les hommes, les plantes & les animaux.

Nous croyons qu'il ne faut pas tuer, & que retenir le bien d'autrui eſt une mauvaiſe action.

Nous croyons qu'il ne faut ni calomnier ni médire de ſon prochain.

Nous croyons que Dieu eſt la vertu & la ſageſſe par excellence, que toutes ſes qualités ſont des perfections, & toutes ſes perfections des attributs de ſa divinité.

Nous ſommes perſuadés que, pour lui plaire, il faut être juſte & équitable, parcequ'il aime les bons & hait les méchans.

Nous croyons que rien ne lui eſt caché dans l'univers, qu'il connoît les ſecrets des cœurs, & que ſa preſcience dévoile l'impénétrable abîme de l'avenir.

Nous croyons qu'il eſt juſte & équitable, qu'il récompenſera les vertus des hommes & punira leurs vices.

Nous croyons que, pour lui être agréable, il faut ſuivre les loix de la nature & celles des hommes divins qu'il nous a envoyés pour nous conduire.

Nous ſommes convaincus que les calamités qu'il nous envoie ſont des avis pour la réformation de nos mœurs, & que la fin de ces maux eſt toujours ſuivie de bonté & de miſéricorde.

Nous croyons qu'il nous punit en pere, & non pas en souverain qui veut se venger.

Nous croyons que cet être suprême dirige nos actions, sans que cette direction blesse en rien notre liberté; que nous sommes les maîtres de faire le bien & que nous ne sommes point forcés à faire le mal; qu'il ne faut pas attribuer nos bonnes œuvres à nous-mêmes, mais à celui qui est la source de toutes les vertus.

Nous croyons qu'il y a une providence qui conduit l'univers, & que celui qui est le principe de tout, dirige tout, &c. &c.

Mais il me semble, me dit le Chevalier quand j'eus fini, que vous croyez-là de fort bonnes choses: à ce que je vois, vous n'avez qu'un pas à faire pour devenir chrétiens.

En vérité, vous autres Chinois, vous n'entendez gueres vos intérêts en fait de religion: que ne mêlez-vous à toutes ces croyances, celle de la naissance du Christ, de sa mort & de sa résurrection, & vous serez alors meilleurs chrétiens que nous-mêmes.

LETTRE XCVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris*.

de Lorette.

Il y a ici une vierge à qui les chrétiens ont une grande obligation; car elle les dépouille tous les jours de leur luxe. Bientôt il n'y aura plus de bijoux en Europe; cette mere de Dieu les aura tous.

Outre que ses habits en sont couverts elle a encore une boutique à part qui en est remplie, qu'on appelle le trésor de Lorette. Un Mandarin le fait voir aux étrangers & leur explique le nom des bienfaiteurs, qui ont ainsi fourni sa toilette.

Il n'y a point de maison profane en Europe, qui soit plus garnie de colifichets, & de superfluïtés mondaines que la *Santa Casa*.

La vanité du ciel ne permet pas ici de fondre ces joyaux pour assister les pauvres de la terre.

La famine feroit dans le pays, & désoleroit tous les habitans, que *la Madona* de

Lorette ne se déferoit pas du plus petit de ses bijoux.

Ce trésor au-lieu de procurer l'abandance, est une des causes premieres de la misere.

Le pays de Lorette est un des plus pauvres de la terre. La subsistance manque aux peuples.

On a tenté plusieurs fois, dit-on, de piller la maison sainte; il faudra bien à la fin en venir-là; car quand les peuples n'auront rien, & qu'elle aura tout, le seul remede qui restera alors sera de voler la mere de Dieu.

La *Santa Casa* est proprement la maison du Christ; c'est dans celle-ci que sa mere le mit au monde. Lors des couches ce n'étoit qu'une cabane; mais c'est aujourd'hui un palais superbe.

Elle fut bâtie pour la premiere fois à sept, ou huit-cens lieues d'ici; mais ne se trouvant pas bien à sa place, elle se mit à voyager. Mais pour voir le pays plus commodément, elle fit plusieurs pauses, toujours portée par des Anges, qui à la fin vinrent la poser au lieu, d'où je t'écris. Je ne voudrois pas que des peuples raisonnables chargeassent la religion de semblables historiettes. Il faut que les cultes soient

dépouillés de tout ce qui a un air d'abſurdité; crainte que les étrangers ne les tournent en ridicule.

LETTRE XCVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

De quelque génie ou talent que ſoit doué un François, il lui eſt deffendu de l'employer à l'avantage de la république s'il n'eſt de la communion du Roi. Pour qu'un citoyen ſoit en état de rendre ſervice à la monarchie & au prince, il faut qu'il faſſe profeſſion de croire que Dieu eſt contenu dans une particule d'un pouce de diamêtre. Sans cet aveu, fût-il un Céſar, & poſſédât-il toutes les vertus militaires, il ne ſauroit exercer aucun emploi dans l'armée; le plus habile juris-conſulte ne peut devenir juge, &c.

Un gouvernement eſt bien malheureux qui ſe prive ainſi de ſes propres reſſources. Tu peux juger de-là combien de mérites anéantis, & de grandes qualités enfouies. Tu concevras auſſi aiſément qu'elle doit être

la disette des vertus dans un royaume qui se prive de ceux de ses sujets qui (eû égard à leur moindre superstition) doivent en avoir d'un ordre supérieur aux autres. Je dis, moindre superstition, parceque moins une religion est chargée de cérémonies & de pratiques, & moins elle laisse de préjugés dans l'esprit; & c'est précisément le cas du culte proscrit. Je ne dis point que la religion de ceux qu'on appelle ici protestans, soit meilleure que celle des catholiques Romains, mais seulement qu'elle est plus dépouillée d'absurdités.

Les idées sur le dogme sont les premieres que l'éducation donne aux hommes. Si elles sont mal combinées, elles laissent dans l'esprit une fausseté qui s'étend dans la suites sur le reste de la conduite humaine. Si je gouvernois la France, je voudrois mettre les protestans à la tête des affaires politiques & civiles, non point parcequ'ils ne croient point à la messe, mais parceque libres d'un plus grand nombre de préjugés, ils sont plus en état de faire usage de leur entendement.

LETTRE XCVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Rome.

Je t'écris d'une ville, qui a troublé autrefois l'univers, & qui influe encore aujourd'hui ſur le monde. Il y a des continens ſur la terre qui ſemblent n'exiſter que pour affliger la nature humaine.

Cette capitale fut jadis le centre de la force, elle eſt aujourd'hui le point fixe de la foibleſſe.

Les Céſars l'éleverent; les Papes l'abaiſſerent. Les vertus des uns exciterent l'admiration de toutes les nations; les vices des autres la firent mépriſer de tous les peuples.

Je t'ai donné le portrait de Rome Chrétienne, dans celui que je t'ai fait de ſa politique. Je ne m'étendrai pas d'avantage ſur ce ſujet; ce que je pourrois t'en dire ne ſeroit qu'une répétition de ce que tu en ſais déja. Car Rome depuis ſes Papes fut toujours la même. Le capitole varia ſouvent; mais le vatican ne changea jamais. Les

mêmes causes qui servirent à l'élever contribuerent à le soutenir.

Je pourrois te faire ici le portrait des mœurs de Rome moderne; car c'est le seul endroit de cette ville dont il me resteroit à t'entretenir; mais je craindrois de te faire frémir par le détail de ses crimes.

Ici la religion cede toujours à la politique: celle-ci est la cause & l'effet de toutes les actions humaines. L'ambition est le culte général auquel tous les membres du sacré college sacrifient. Personne ne pense à être vertueux: la seule application est de le paroître.

La noirceur, la trahison, la perfidie & la scélératesse prennent les livrées du dogme, & s'exercent sous le nom de vertus chrétiennes.

On est méchant de dessein prémédité, & par le seul intérêt qu'il y a à l'être.

La volupté, la débauche, la satisfaction des sens se parent de violet *, & le crime s'habille de pourpre ....

Je me hâte de finir ce portrait, qui fait honte à la nature humaine.

* Ceux qui sont en prélature.

LETTRE XCIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

Il eſt à préſumer que les chrétiens penſent que Dieu ſe décharge ſur ſes ſaints du ſoin de l'adminiſtration du monde ; & que l'univers aujourd'hui eſt en ſous-commandement.

Un chrétien qui ſait un peu ſa religion, ne s'adreſſe jamais à Dieu dans ſes prieres ; il a toujours recours à ſes domeſtiques. Quand on a beſoin d'obtenir une faveur du ciel, voici comme on s'y prend.

Les Mandarins prêtres ordonnent des prieres publiques. Si les prieres n'operent pas, ils commandent des jeûnes ; les jeûnes ne faiſant rien, on promene ce qu'on appelle le bon Dieu : & ſi tout cela ne prend point, on a recours au moyen immanquable, on ſort les images & les chaſſes.

Il y a ici une ſainte Genevieve qui a ſans doute la ſurintendance des eaux & forêts de Paris ; c'eſt elle qui eſt chargée d'arroſer la ville & la campagne, quand elles en ont be-

soin. On la porte en procession, afin qu'elle voye par elle-même la sécheresse, & le tort où Dieu est de rester si longtems sans faire pleuvoir; car dans la religion chrétienne les saints sont toujours chargés de réparer les petites négligences du ciel. Les Parisiens ne lui demandent cette grace qu'à toute extrêmité, & lorsqu'il a resté un très long tems sans pleuvoir; ce qui est toujours une raison certaine pour qu'il pleuve bientôt; mais pour ne pas exposer la réputation de leur Genevieve, & assurer le miracle, on attend que le tems soit tout-à-fait à la pluie, & on prend si bien ses mesures, qu'ordinairement il pleut à verse, avant que l'idole ait fait la moitié du tour de la ville. Alors tout le peuple sort de ses maisons, se prosterne devant la chasse de la sainte, éleve les mains au ciel, & crie miracle. Que dis-tu d'un peuple, qui prend de si justes mesures, pour ne pas manquer d'être superstitieux?

LETTRE C.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Outre les tribunaux qui gouvernent la France, il y en a un qui gouverne Paris, qu'on nomme la police. L'objet de celui-ci est l'ordre & la sûreté de la capitale. Ce tribunal a un grand inconvénient, c'est que tous ses officiers sont de malhonnêtes gens : ce n'est qu'après s'être deshonnoré dans le monde, & qu'on ne peut être reçu nulle part, qu'on entre à la police. Il faut que sa corruption soit bien grande, puisque les François qui se mettent assez au-dessus de certains préjugés, n'ont point encore surmonté celui-ci : un citoyen à qui il reste quelque probité, ne veut pas être de la police.

On dit que toutes les mains qui la composent, sont coupables de péculat; avec de l'argent les crimes les plus énormes y sont palliés. Ce tribunal inique a un œil fermé, & l'autre ouvert; il entend toutes les plaintes d'une oreille, & n'en écoute aucunes de l'autre.

La plûpart des tripots & des mauvais lieux de

de cette capitale ſont privilégiés par lui ; il eſt deffendu à la juſtice ordinaire civile d'empêcher le crime. On prétend que, s'il n'y avoit point de police dans Paris, il y en auroit d'avantage. Depuis cet établiſſement, la licence y marche le front levé. Autrefois, le vice de la fornication y étoit bas & obſcur ; aujourd'hui, il ſe montre ouvertement ; il en a la permiſſion de Monſeigneur le Lieutenant Général. Les loix de l'état deffendent les jeux de haſard, & la police les permet ; on joue ouvertement dans pluſieurs maiſons.

A l'égard du reſte de ſon adminiſtration, elle eſt dans l'ordre. Les inſpecteurs qui ſont ſur les vols, s'entendent avec les voleurs ; ceux qui ont le département du jeu, s'accordent avec les fripons ; & les officiers établis pour prévenir la corruption des femmes, les corrompent eux-mêmes.....

Je tire le rideau ſur ce cloaque d'infamies, mon deſſein n'eſt pas de te donner ici le tableau de l'abomination de la déſolation de Paris. Je finirai par ce trait. Tous les châtimens qu'on exerce dans ce tribunal malheureux, ne tombent que ſur des infortunés qui n'ont pas les moyens d'y racheter leurs crimes, & qui par-là ne ſont bons qu'à ſervir d'exemples.

LETTRE CI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Naples.

NAPLES est une grande ville remplie d'habitans, la magnificence éclate sur tout dans ses édifices. Les pagodes sont superbes: on ne sait qui est le mieux logé de dieu, ou des hommes.

Le luxe, & la misere s'y donnent partout la main. On y est riche d'un côté & pauvre de l'autre. Le faste & l'ostentation ont le pas sur les premiers besoins de la vie: on a tant de superfluités, à Naples, qu'il est impossible qu'on ne se gêne sur le nécessaire.

Cette ville depuis les Romains a appartenu successivement à plusieurs maisons souveraines d'Europe, dont les unes l'ont détruite & les autres l'ont rebâtie.

Il n'y a pas longtems que la politique eut la curiosité de chercher à qui elle appartenoit de droit. Des généraux géographes, qui eurent la précaution d'amener avec eux une bonne armée en Italie, trouverent qu'el-

le étoit du domaine de la maiſon d'Eſpagne, & en conſéquence un fils de cette couronne vint en prendre poſſeſſion : c'eſt le gros canon qui a fait cette découverte. Il fallut faire des ſieges pour prouver l'évidence de cette branche de la géographie. Elle demeurera attachée à l'Eſpagne, juſques à ce quelque autre géographe allemand avec une plus grande armée vienne prouver qu'elle doit appartenir à la maiſon d'Autriche. On dit que le peuple Napolitain eſt le plus méchant de la terre, je le croirois bien : ſa méchanceté eſt d'autant plus grande qu'elle vient de loin. Les différens gouvernemens auxquels il a été ſoumis, lui ont apporté les vices de tous les climats de l'Europe.

LETTRE CII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

En France, l'amour eſt libre, c'eſt ici une maxime de ſociété civile. Il en eſt des engagemens qu'un ſexe contracte

avec les femmes comme des traités avec les souverains qui ne tiennent, qu'autant que les intérêts réciproques s'y rencontrent; dès qu'ils ne s'y trouvent plus, la convention finit.

En Asie, le parjure rougit de l'être; ici, on n'a pas honte de sa perfidie, on en fait même un aveu sincere. Voici la copie de la lettre d'un de ces amans volages, qui après les sermens les plus forts d'un amour éternel, se justifie ainsi.

„ MADAME,

„ Ne vous en prenez point à moi, si
„ je ne vous aime plus, je ne fais en ce-
„ la que suivre le penchant sur lequel mon
„ amour lui-même étoit fondé. Il est vrai
„ que je vous avois promis de vous ai-
„ mer toujours, mais il étoit sousenten-
„ du que vous seriez toujours aimable;
„ car comment aurois-je pu protester de
„ chérir éternellement ce qui cessoit de
„ m'être cher? L'amour est fondé sur le
„ plaisir qu'on se procure mutuellement, &
„ lorsque ce plaisir n'est plus d'un côté, il
„ faût qu'il y ait de l'autre une cause qui
„ l'ait fait finir. Elle ne peut être de mon
„ côté, car j'agirois contre mes propres
„ intérêts, c'est-à-dire, contre mes plaisirs.

„ Mon inconſtance n'eſt pas un vice qui
„ ſoit en moi, c'eſt un défaut qui eſt en
„ vous. Quand je vous aimai vous aviez
„ des qualités qui faiſoient que je vous
„ trouvois aimable, il faut qu'elles aient
„ fini, puiſque je ne vous aime plus. Je
„ vous aimerois encore, ſi vous aviez con-
„ tinué d'être ce que vous étiez alors à mes
„ yeux.

„ Peut-être avez-vous trop fait pour
„ moi. Il y a des amans qu'il faut tou-
„ jours mener par le chemin de l'eſpéran-
„ ce; lorſqu'ils arrivent au comble de leur
„ bonheur, ils ne ſont plus heureux.

„ Ne m'appellez pas ingrat; j'aurois de
„ la gratitude, ſi en voulant me rendre re-
„ connaiſſant, vous ne m'aviez pas forcé
„ ne pas l'être."

Tu vois par-là que le parjure a raiſon, & que celle qui s'eſt piquée de conſtance, eſt dans ſon tort. Il eſt vrai qu'en Europe, le dernier en amour eſt toujours en défaut. Pour éviter les reproches de part & d'autre, il faut s'aimer vîte, & ſe quitter de même.

LETTRE CIII.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

Le peuple en France ne guérira jamais de la maladie de la noblesse; c'est pour lui une fievre incurable. Le tiers état en fait tous les jours des contes plaisans, il ne cesse de la tourner en ridicule; cependant par-tout où le noble paroît, le roturier est confondu: on diroit qu'on est convenu ici de mépriser la noblesse en gros, & de l'honorer en détail.

Tout le monde sait par cœur que les qualités personnelles peuvent seules élever l'ame au-dessus de la roture; que les vertus des morts ne sauroient illustrer les vivans; qu'on n'est pas estimable, parcequ'on est issu d'une longue race d'ancêtres; & que c'est un mérite bien mince que d'être possesseur de quelques vieux titres à moitié mangés des vers; & cent autres observations de cette nature; & cependant la vénération quon a pour la noblesse, va jusques à l'idolatrie.

Un noble qui peut prouver ici les quatre-quartiers, est sûr de mettre à contribution tous les partisans riches qui ont des fil-

les à marier. On a beau faire des peintures ridicules de leurs mœurs & de leurs manieres, les rieurs feront toujours de leur côté. Leurs parchemins entraineront toujours l'état de la finance. Une famille roturiere travaille depuis plusieurs générations à accumuler des richesses, le dernier descendant mâle de cette famille n'a qu'une fille qui possede des richesses immenses, elle est mariée à un noble qui dans six mois détruit sa fortune. Tous ceux de la condition du pere plaignent le sort de la fille; ils reprochent continuellement à ses parents de l'avoir sacrifiée; tandis qu'on déplore sa destinée, & que le bruit de son infortune se répand dans la ville, un autre roturier plus riche encore marie sa fille unique à un second noble, à qui il donne une dot immense & qui est dissipée aussi promtement que la premiere.

Après tout il faut que cela soit ainsi. Dans une monarchie où il est permis à tous les particuliers d'attenter sur la fortune publique, où le travail & l'industrie attirent la plus grande partie des richesses de l'état, si ces alliances ne se formoient pas, les richesses seroient d'un côté, & la noblesse de l'autre; les gens de condition seroient si pauvres, qu'ils n'auroient pas même les moyens d'aller se faire tuer à la guerre.

Sans ces alliances, il n'y auroit que deux états en France, celui des riches, & celui des pauvres. Il faut que la roture travaille toujours pour la noblesse oisive, & que cette noblesse rende ce travail au peuple, sans quoi la circulation générale seroit arrêtée. Ce sont deux corps incompatibles par leurs préjugés, leurs mœurs, & leurs manieres; mais que l'intérêt unit.

LETTRE CIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

LA Religion Chrétienne est bien mistérieuse. Tout y est d'un secret impénétrable. Je ne parle point de ses misteres incompréhensibles, mais de ses pratiques les plus ordinaires. Les peuples qui s'adressent à Dieu le font dans une langue qu'ils n'entendent point. Ce n'est que sur la foi de leurs Mandarins qu'ils savent qu'ils l'invoquent; mais s'ils savent qu'ils le prient, ils ignorent presque toujours ce qu'ils lui demandent. Les Chrétiens intercedent l'ê-

tre suprême en langue payenne, c'est-à-dire, dans l'idiome d'une secte idolâtre, qu'ils regardent eux-mêmes comme plus propre à offenser la divinité qu'à l'invoquer.

J'ai demandé la cause de cet acte de religion inintelligible, & on m'en a donné des raisons assez plausibles. On m'a dit que les Européens, & surtout les François sont si indiscrets, qu'ils demanderoient à Dieu des choses déraisonnables, s'ils savoient ce qu'ils lui demandent.

Si une mere pouvoit s'adresser à Dieu en langue vulgaire, elle le prieroit souvent de lui accorder la guérison d'un fils indigne de vivre, & qui fait néanmoins les délices de sa vie. Une femme qui souffre de l'absence de son amant, le prieroit de hâter son retour, &c. &c.

Il y a pourtant des sectes parmi les Chrétiens qui en s'adressant à Dieu lui demandent distinctement leurs besoins; ce sont les Réformés qui, en secouant le joug de la religion du Pape, réformerent plusieurs abus qui sont encore attachés à cette secte.

LETTRE CV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Catao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

Je ne te parlerai point de la bigarrure de l'ajuſtement des Françoiſes ; il faudroit pour cela avoir fait un cours de phiſique expérimentale, étudié le ſiſtême univerſel des couleurs, & ſuivi la nature dans toutes ſes gradations.

Chaque femme eſt ici un véritable arc-en ciel ; elle eſt nuancée depuis la tête juſques aux pieds. La couleur-de-roſe, le violet, le pourpre, l'amarante ſont confondus enſemble dans ſa parure. Une Pariſienne à pour l'ordinaire la tête blanche, le col noir, le buſte rouge, & les pieds gris. Le lilas eſt aujourd'hui la couleur dominante ; c'eſt elle qui prévaut & qui à le deſſus. L'ajuſtement du ſexe en France forme un parterre, où l'on voit des arbres & des fleurs de toutes les ſaiſons. Cette bigarrure ne ſe borne pas aux plantes & aux fruits, leurs habits contiennent ſouvent des maiſons, des châteaux avec leurs appartemens ; il y en a

qui portent des villes entieres dans leurs robes, de maniere que leur ajustement forme une carte géographique. Quelques-unes y rassemblent la terre entiere. Au côté droit est l'Afrique, au gauche est l'Amérique, par devant au dessous de la ceinture est la zone torride. Dans ce dernier cas une femme peut être considérée, comme une mappe-monde. On y voit aussi des animaux de toutes les especes, des poissons, des oiseaux, des chiens, des chats, des rats, des crocodiles, des lions, des loups, des renards & autres. Lorsqu'on y fait bien attention, on ne trouve gueres de femme en France, qui n'ait un singe en embuscade, caché dans quelque endroit de son jupon.

LETTRE CVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Naples.

NAPLES n'a point de puissance en propre. Sa principale force est dans l'éloignement des grands corps politiques. Pour l'accabler par terre, il faudroit passer

ſur le corps de l'Egliſe Romaine, & fouler aux pieds le Lieutenant du Chriſt: profanation que la politique mépriſe trop pour l'exécuter. La conquête de ce petit état n'ajouteroit rien à la grandeur des Rois qui s'en empareroient, il n'augmenteroit les forces d'aucune puiſſance. C'eſt qu'il eſt ſéparé du centre de la politique générale: comme il eſt ſûr de ſa poſition, il ne prend aucune précaution pour prévenir une invaſion.

Naples a une milice; mais elle n'a point de ſoldats; car il y a déjà pluſieurs ſiecles que l'Italie a renoncé à la guerre.

Tous les autres moyens qui ſervent à l'agrandiſſement des états ſont inconnus à celui-ci.

Les arts & l'induſtrie y ſont auſſi en arriere que les affaires de la politique.

Des miniſtres actifs & vigilans ſe ſont donnés bien des mouvemens pour radouber les branches de ce gouvernement qui avoient beſoin d'être réparées. Il y a eu de grands projets ſur le commerce étranger, on a fait parler au Turc; mais rien n'a pris.

Dans la plupart des gouvernemens du Midi de l'Europe il y a des cauſes phiſiques qui empêchent les progrès des arts; il eſt impoſſible de donner de l'activite à

des cadavres & de faire travailler des morts: & presque toute l'Italie est ensevelie sous les ruines de son luxe & de sa volupté.

A Naples où la chaleur énerve le corps, la nonchalance est un vice du climat. Le monachisme acheve de jetter l'engourdissement dans le corps politique. Le nombre des bonzes excede celui des autres citoyens. Cette nombreuse milice du ciel affoiblit ici le sistême de la terre.

Les ménagers, les marchands, les artisans-même s'enferment dans des cloîtres, où ils deviennent inutiles à la république. Il est deffendu à l'administration de prévenir cette oisiveté. La politique ne doit pas s'en appercevoir. Les ministres en ont l'ordre du Roi.

LETTRE CVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Catao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

Les François ne boivent preſque point de vin: ce n'eſt point par tempérance, mais au contraire pour favoriſer l'intempérance. Ils trouvent que cette liqueur brunit beaucoup & empêche le viſage d'être galant; tandis qu'au contraire l'eau blanchit la peau, & lui donne cette couleur pâle & livide, qu'il faut avoir pour être aimable auprès du ſexe.

Ce ſont les femmes qui ont fait cette réforme, & ſur ce point, elles s'accordent avec le légiſlateur de l'orient.

Le vin a un autre inconvénient, c'eſt qu'il donne de la rotondité & de la conſiſtance au corps, ce qui eſt contre les regles de la galanterie Françoiſe; car le véritable amour ici doit être preſque impalpable.

Il faut, pour avoir le droit de ſe dire un aimable cavalier, être mince, fluet & n'avoir pas ſix onces de chair ſur les os.

Un homme fort & bien nourri paſſe pour

un brutal qui n'a point de ſavoir-vivre. Il n'appartient qu'aux ſuiſſes & aux cochers d'être gros & gras. Les jolis hommes François doivent reſſembler à de véritables ſquelettes mouvantes.

Il ne ſuffit pas d'être maigre & exténué, il faut encore être malade. Il n'eſt point du bon air aujourd'hui d'avoir une bonne ſanté: on auroit mauvaiſe opinion d'un homme qui auroit l'impertinence de ſe bien porter. Il n'y a que des ruſtres & des campagnards qui ſoient aſſez mal élevés pour avoir un bon tempérament. Dans les véritables regles de la politeſſe Françoiſe, les gens de Cour & les petits-maîtres doivent l'avoir gâté. C'eſt ſurtout la grand-mode d'avoir la poitrine fêlée. Un jeune homme, qui ne touſſeroit pas un peu, n'oſeroit paroître en bonne compagnie.

Tous les galants du bon ton aujourd'hui ſont à la diete blanche. Selon les mêmes loix de la politeſſe, leur eſtomach ne doit pas être moins délabré. Il faut ſurtout ſe plaindre d'indigeſtions fréquentes, & proteſter hautement qu'on eſt abîmé de ce côté-là.

Un joli homme qui veut faire ſa Cour à une dame, ne ſe nourrit plus que de paſtilles, de crêmes, de pois-verds & d'entre-

mets. Celui qui oſeroit manger à ſon ſou-
per une piece de bœuf roti, ſeroit déshono-
ré pour toujours, à moins qu'il ne mourût
le lendemain d'indigeſtion, pour juſtifier
ſon eſtomach.

Le galant à la mode, ou celui qu'on ap-
pelle ici l'homme du jour a toujours une
demi-douxaine de maladies à ſes ordres,
pour ſe plaindre dans les occaſions brillan-
tes, où il veut ſe faire honneur de ſa mau-
vaiſe conſtitution. Pour s'en faire auprès
du beau ſexe il faut parler poitrine, rhu-
me, migraine, vapeurs, & ſurtout convul-
ſions, quand les plus jolies femmes de Paris
ſont attaquées de cette maladie-là.

LETTRE CVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

Il n'y a preſque perſonne ici qui reſte dans
les bornes de ſa condition; non ſeule-
ment les hommes, mais même les ſaints ſe
mêlent de ce qui ne leur appartient pas.

On voit ici des vierges dans les pagodes,
qui

qui ont faire des enfans aux femmes, celles qui font ftériles, les invoquent, pour que leurs maris ne couchent pas envain avec elles. Elles les prient de répandre fur leur lit nuptial une bénédiction fi copieuse, que la génération s'enfuive.

Quand le miracle a opéré & quand les femmes ftériles ont accouché, on envoie un gros poupon fait de cire, à la vierge qui l'a rendu féconde. Il y a telle vierge dans certaines pagodes, qui a vingt enfans autour d'elle, dont on l'a regardée comme la mere.

On prétend néanmoins que ce prodige ne fe fait jamais entre la vierge & la femme ftérile, & qu'il y a toujours un tiers qui opere ce prodige. Quand l'impofture fe découvre, on traite alors l'image vierge, à peu près comme nous traitons nos idoles.

Il arriva ici, il y a quelque tems, à ce fujet une avanture qui donna beaucoup à rire à ceux-mêmes qui n'entendent pas raillerie fur la puiffance miraculeufe des images.

Dans une petite ville à deux lieues de Paris, où il y a une vierge qui fait accoucher les femmes, il y avoit une jeune dame, qui depuis trois ans de mariage, l'invoquoit envain, lorfqu'il paffa par-là un capitaine de dragons, allant à l'armée. Le

militaire étoit jeune, bienfait & vigoureux. Il parla, on l'écouta; il persuada & il engendra. Après son départ la jeune dame s'étant apperçue qu'elle n'étoit plus stérile, courut à la pagode pour prier l'image vierge de la rendre féconde. Ses vœux furent exaucés; au bout de huit mois elle accoucha d'un gros garçon. Toute la ville cria au miracle; on admiroit la vertu de l'image dont la puissance opéroit de tels prodiges. Les acclamations publiques n'étoient pas encore finies, lorsque le capitaine, de retour de l'armée, repassa dans cette ville. Il fut outré d'apprendre qu'une image jouît du fruit de ses travaux, & lui enlevât la gloire de ce miracle: il se rendit sur le champ à la pagode, & s'étant approché de sa niche, lui parla ainsi.

„ Vous êtes bien plaisante, Madame la „ vierge, de vous arroger un honneur qui „ n'est dû qu'à moi. Qu'avez-vous mis „ du vôtre, s'il vous plait, dans la création „ de cet enfant? N'en ai-je pas fait moi- „ même tous les fraix? A-t-il un cheveu „ sur la tête, qui vous appartienne? Quand „ la jeune dame que j'ai rendue féconde de „ stérile qu'elle étoit, vous eût invoquée „ vingt ans, en eût-elle plutôt accouché „ pour cela? Il faut autre chose que des

„ vœux & des prieres pour faire faire des „ enfans aux femmes. Allez, Madame „ l'idole, mêlez-vous de ce qui vous re- „ garde; si vous n'étiez pas du sexe dont „ vous êtes, je vous briserois en mille pie- „ ces; mais l'honneur défend aux militai- „ res François de porter leurs mains sur une „ femme."

En finissant ces mots, il sortit de la pagode, & se rendit chez la jeune dame, pour essayer si elle vouloit qu'il operât un second miracle.

LETTRE CIX.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

Je ne sais, me disoit derniérement un François qui connoît tous les vices de l'administration, d'où vient que nos Rois attendent toujours à leur mort pour faire banqueroute. Il leur seroit bien plus avantageux ainsi qu'à l'état, qu'ils la fissent pendant leur vivant. Quand une machine est usée, & qu'elle ne peut point aller, il faut l'arrêter: c'est achever d'user les ressorts, que de la

forcer à un mouvement qu'elle n'eſt plus en état de ſoutenir.

Par exemple, ajouta-t-il, voilà Louis XV. qui n'a pas de quoi vivre. Il dépenſe aujourd'hui les revenus qui lui étoient indiqués pour ſa ſubſiſtance dans l'année 1764. Il a pris ſur ſes propres jours; il s'eſt mangé lui-même d'avance. On peut dire qu'il eſt mort alimentairement. Ne vaudroit-il pas mieux qu'il expoſât l'état de ſes affaires à ſes peuples, que d'attendre qu'un déſordre affreux le porte à avoir recours à un remede que la foibleſſe de l'état ne ſera plus en état de ſoutenir quand on voudra l'appliquer? On dit pour excuſe que le gouvernement perd ſon crédit; mais il le perdra bien mieux, lorſque ce prince ſe ſera écraſé ſans reſſource, & qu'il aura confondu dans ſa ruine l'état & les peuples.

Je voudrois, continua-t-il, qu'il y eût tous les dix ans une réviſion générale de la poſition de la monarchie, & que toutes ſes dettes fuſſent liquidées. Il faudroit pour cela uſer quelquefois de remedes violents; mais ceux-ci ne feroient jamais tant de mal, que cette lime ſourde des dettes d'état, qui minent inſenſiblement le gouvernement, & le réduiſent dans ce funeſte état, où les remedes à la fin deviennent un mal.

Mais voulez-vous que je vous dise naïvement d'où naît ce désordre ? Il ne vient point de nos Rois qui pour l'ordinaire n'entendent rien aux affaires, & qui sont presque toujours les derniers instruits de ce qui se passe dans le royaume. La faute vient de leurs malheureux ministres qui ont pour maxime de tirer l'opulence du prince du sein même de l'indigence. Ils mettent, pour ainsi dire, la monarchie à la presse, ils en tirent tout le suc qu'ils peuvent; & ils disent après, voyez s'il manque des ressources à la France; voilà ce que c'est que d'avoir de l'intelligence & du génie. Il est vrai qu'un ministre patriote n'auroit jamais imaginé [illegible], il n'y a que des hommes durs impitoyables, qui puissent à la faveur de leur grandes lumieres faire de semblables oppressions.

LETTRE CX.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

Il y a un tems dans l'année où les Chrétiens deviennent maigres & décharnés. Leur pagode ne leur permet de faire qu'un repas par jour, encore faut-il qu'il ſoit d'alimens légers, comme des légumes & du poiſſon. Il leur eſt deffendu de manger de la viande, à moins qu'ils n'en achetent la permiſſion du Pape qui a le droit de leur vendre, dans le tems même des mortifications, tout ce qui peut ſatisfaire leur appetit.

C'eſt une pénitence générale qui prépare la nation au deuil public de la mort du Chriſt. Ce jour qu'on nomme le Vendredi ſaint, eſt conſacré à la triſteſſe : mais on devroit l'appeller le Vendredi profane, puiſque les hommes, à ce que diſent les Chrétiens eux-mêmes, commirent la plus grande de toutes les profanations, en condamnant à la mort l'auteur de la vie. Il n'y a point d'homme à la mode ce jour-là qui ne ſoit habillé de noir, & qui n'exprime d'une maniere comique la douleur qu'il a de cet événement.

Mais ſi on mange peu pendant ce tems d'abſtinence, en revanche on ſe divertit beaucoup. Tous les ſpectacles ſont ouverts, & les théatres plus fréquentés que jamais.

Plus on examine la morale chrétienne, & moins on la trouve conſéquente à elle-même.

LETTRE CXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

de Naples.

LA religion de Naples eſt à l'Italienne; je veux dire remplie de ſuperſtions. Les miracles en ont ſaiſi toutes les avenues.

Il y a ici du lait de la mere du Chriſt qui devient liquide tous les ans au jour de ſon anniverſaire; du ſang de ſaint Janvier qui bouillone toutes les fois qu'on en a beſoin, & celui d'un ſaint Jean Baptiſte, qui fait la même choſe lorſqu'on le ſouhaite; des crucifix qui ont parlé, & qui ſont prêts à parler encore toute les fois que l'envie leur en prendra; des images de toile, qui ont ouvert la bouche, & ſe ſont exprimés auſſi

diſtinctement que des créatures raiſonnables.

Tu dois bien t'imaginer, qu'un peuple qui ajoute foi à tant de prodiges, ne doit pas croire au plus grand de tous, qui est l'exiſtence d'un être ſuprême. La plupart de ceux qui croient ici aux miracles ne croient point en Dieu.

Si les Napolitains formoient un paradis; ils placeroient le lait de la vierge au premier rang; le ſang de ſaint Janvier au ſecond, & ils mettroient Dieu au troiſieme. Les Romains avoient travaillé dans cette ville à la décoration des Egliſes Chrétiennes long-tems avant que le Chriſt fût venu au monde: on y a employé à la magnificence du du vrai Dieu, les débris de ceux des idoles: ainſi l'orgueil, & la vanité payenne, ont ſervi d'ornement à l'humilité Chrétienne.

Les tombeaux ne cedent en rien à Naples à la magnificence de la maiſon de Dieu. Les oſſemens des morts y ont de très belles habitations.

Il y a ici des cadavres qui ont des hôtels à pluſieurs étages. Le Roi Robert repoſe ſuperbement dans cette ville.

Quoiqu'il ſoit deffendu d'y élever des tombeaux en l'honneur des Chrétiens qui ne croient point à la meſſe; on y fait voir avec emphaſe ceux des anciens qui ne croyoient pas en Dieu

LETTRE CXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Je t'ai parlé des coteries de cette capitale; mais je ne t'ai rien dit de leur police & de leur forme de gouvernement. Il y en a de trois ſortes comme dans la politique.

La premiere eſt deſpotique. Dans celle-ci, il y a comme un ſultan qui a un pouvoir abſolu. Il ordonne, & ſes ſujets de la coterie obéiſſent. Il eſt la loi ſuprême, & la moindre de ſes volontés eſt un commandement.

On prétend que, pour parvenir au turban de la coterie deſpotique, il faut s'être dévoué longtems au caprice des femmes qui la compoſent, avoir eſſuyé leurs humeurs, & leurs biſarreries; car nul n'y peut devenir maître ſans avoir été eſclave.

La ſeconde forme eſt monarchique. Dans celle-ci, il y a une eſpece de Roi qui eſt l'ame de la coterie. Il dirige les plaiſirs de toute la ſociété, il regle pour le bal, la comédie, ſe charge des parties de St. Cloud:

accouple les femmes avec les hommes, eſt le confident de toutes les intrigues, prévient le gros jeu, empêche les grandes dépenſes, donne le goût des parures, entre dans les détails des ménages, reconcilie les maris avec leurs épouſes, conſeille les jeunes femmes dans leurs folies, & dirige les vieilles dans leurs extravagances.

La troiſieme eſt républiquaine. Les ſujets de cette derniere coterie ſont libres, & indépendans les uns des autres. Ils n'ont d'autre affaire que de cenſurer le gouvernement; dans celle-ci il n'y a preſque point de femmes, car elles aiment mieux avoir un deſpote ou un Roi à leur tête, que de jouïr d'une liberté qui ne les m[illegible] qu'à critiquer l'état. La forme de cette coterie eſt étrangere, les politiques prétendent qu'elle tire ſon origine des *clubs* d'Angleterre, d'autant plus qu'on commence à y boire; & que depuis quelque tems on y a introduit des pipes.

LETTRE CXIII.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

Le chevalier vint me prendre ces jours paſſés dans la matinée pour aller promener au palais-royal. Après que nous eûmes fait pluſieurs tours dans le jardin, nous allâmes nous aſſeoir au bout ſous un ſuperbe berceau fait par la nature & que l'art a embelli.

Nous étions placés de maniere que nous pouvions [illegible] toutes les figures de ce tableau mouvant : ainſi quand quelque objet me frappoit je n'avois qu'à parler ; car le chevalier, qui a réſidé pendant trente ans dans la grande allée, connoit tous ceux qui la fréquentent.

Monſieur, dis-je à mon compagnon, je vous prie de me dire quel eſt ce grand ſquélette ambulant qui ſe promene ſeul : je n'ai jamais vu d'homme vivant qui reſſemble plus à un mort.

Ce cadavre qui ſe promene, me répondit-il, eſt un miniſtre étranger : il eſt venu à la Cour de France négocier en combinai-

ſon ſur le jeu; car celui-ci en Europe commence à devenir une affaire d'état. Ce miniſtre tient réguliérement ſes conférences qu'on peut appeller ſéances, au pied de la lettre.

On lui donne beaucoup de cet eſprit politique qui ſait réſoudre les événemens du haſard. Jamais agent des couronnes ne connut mieux les intérêts des quatre Rois.

Il paſſe pour le plus habile miniſtre de l'Europe pour décider un coup fin & ruſé au piquet. On l'appelle l'ornement du ſépulcre, mais s'il orne bien un tombeau, en revanche il dépare bien un poche: c'eſt le premier homme du monde pour couper une bourſe.

Ses négociations en France n'ont pas été infructueuſes: il a ramaſſé dans ſon coffre un million de livres tournois par le moyen de cette politique fine & adroite, que les joueurs habiles trouvent au bout de leurs doigts.

Pouvez-vous me dire, ajoutai-je au Chevalier, quel eſt cet autre homme qui vient de l'accoſter. C'eſt le Baron de V*** autre négociateur du haſard. Ce ſecond n'eſt pas dans le miniſtere; il a choiſi l'épée; mais il ne cede en rien à l'agent étranger dans cette politique manuelle dont je viens de parler.

Les propres conférences de ce fecond ne doivent pas être petites, car fes dépenfes font très grandes. Il entretient des filles d'opéra, eft logé & habillé comme un prince, tient table ouverte, & a un fuperbe équipage; le tout aux dépens de ceux à qui il apartiendra.

Je vois un troifieme qui les aproche: eft-ce encore un politique de la Cour des quatre rois? Oui c'en eft encore un qu'on nomme le Baron de St. S * * *: il eft exilé de Paris: il ne vient ici que par intervalles, & par congé du miniftre; ainfi il tâche de mettre à profit le peu de tems qu'on lui donne.

Quoi! encore des fripons, s'écria le Chevalier en a[illegible]cevant un homme qui entroit dans l'allée. Il femble qu'ils fe foient tous donné le mot pour venir paffer ici en revue devant nous. Celui que vous voyez entrer dans la promenade, en me montrant du doigt une figure auffi commune qu'ordinaire, fe nomme le Colonel Sorm * * *: c'eft un Italien. Ce n'eft pas fa faute fi vous le voyez ici. Le lieutenant de police alloit le faire mettre à Bicêtre pour le refte de fes jours, quand un prince du fang lui accorda le privilege exclufif de friponner au Temple*.

* Lieu privilégié dans Paris.

LETTRE CXIV.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

Je t'annonce mon départ de Paris. Il y auroit encore beaucoup de choſes ſur leſquelles je pourois t'écrire : car une ville qui renaît chaque jour, & qui ſe remonte, pour ainſi dire, toutes les vingt-quatre heures, offre continuellement un nouveau champ de réflexions.

Si je n'ai pas tout-à-fait rempli les intentions de notre Cour au ſujet [illegible] France, j'en ai approché le plus que j'ai pu. Il y a une infinité de petites choſes dans chaque nation, qu'un étranger ne peut pas décrire. Les yeux les ſaiſiſſent : mais elles échapent à l'imagination, & l'on manque de termes pour les exprimer. On ſent ce quelles ſont : mais on ne ſait pas les rendre. On pourroit, je crois, les appeller la méchanique de la ſociété.

Mais un voyageur ſeroit trop inſtruit, s'il ſavoit tout. Il y a une infinité de ces petites choſes qu'il faut abandonner à leur néant.

Tu recevras encore quelques-unes de mes lettres, avant mon embarquement pour l'Angleterre. J'ai fait ſavoir à *Sin-ho-ei* de m'adreſſer les ſiennes à Bruxelles, où je paſſerai quelques jours.

LETTRE CXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Naples.

NAPLES eſt le pays le plus éloigné du ſavoir; il y a cent-mille lieues d'ici aux ſciences.

Le cerveau des Napolitains n'eſt rempli que de ſons. La muſique tient lieu de la plûpart des arts libéraux. Ce peuple frédone depuis le matin juſqu'au ſoir. Ses plus fameuſes académies ſont des conſervatoires de muſique, où l'on s'exprime en chantant, & toutes ſes expériences ſont des expériences ſur l'harmonie.

Les plus habiles de ſes profeſſeurs ſont eunuques. Pour ſe diſtinguer dans cette ſcience humaine, il faut renoncer à l'humanité; & ceſſer d'être homme pour di-

vertir d'autres hommes. La barbarie elle-même eſt employée à enchanter les ſens : on commence par être cruel, pour répandre plus de douceur dans la ſociété.

Ne crois pas que ce phiſique empêche les hommes de ſe diſtinguer dans les ſciences. Les ouvrages qui font aujourd'hui le plus d'honneur à l'eſprit humain, ont été fabriqués ſous ce ciel. Du tems des Romains c'étoit le pays des lettres, & du ſavoir. Il reprendroit ſon influence ſi le gouvernement l'aidoit ; car on remarque que le climat en Europe ne fait rien tout ſeul.

Par la perfection où ce peuple a porté l'harmonie, on peut juger des progrès qu'il feroit dans les ſciences de ſpéculation ; mais une infinité de cauſes premieres s'y oppoſent, & quand on n'ôtera pas ces entraves, la nation Napolitaine reſtera dans le même dégré d'infériorité où elle ſe trouve. Peut-être que le monachiſme eſt un des plus grands. Il n'eſt pas de l'intérêt des gens ignorans que le peuple devienne éclairé.

LETTRE CXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Bruxelles.

De Paris à Bruxelles, on ne trouve pas une ſeule ville qui mérite qu'on la nomme. Il n'y a preſque point d'hommes, on ne rencontre ſur la route que des flamands.

On appelle ce pays-ci la Flandre Autrichienne, pour le diſtinguer d'un autre qu'on nomme la Flandre Françoiſe. Celle où je ſuis appartient maintenant à la maiſon d'Autriche, dont les états principaux ſont à deux ou trois-cens lieues de Bruxelles; de maniere que, s'il prenoit envie au prince de voir ſes ſujets, il faudroit qu'il en demandât la permiſſion à une demi-douzaine de ſouverains.

Ce pays eſt bon & fertile; mais en tems de paix il devient pauvre & indigent. Il n'eſt riche que dans la fureur des guerres; & il ne tient pas à la France qu'il ne ſoit toujours opulent: car elle en fait le théâtre ordinaire des ſieges & des batailles.

Il faut que tous les dix ans on se tue en Flandre, pour que les habitans aient de quoi vivre. Cela vient de ce qu'il y a beaucoup de denrées & peu d'argent. Le Flamand en général est lourd, pesant, sans imagination, tirant sur la machine, animal d'habitude. Il fait aujourd'hui, ce qu'il fit hier; & fera demain ce qu'il fait aujourd'hui. Il se nourit de lait & de beure; quelqu'un a dit plaisamment, que, s'il n'y avoit point de vaches, il n'y auroit point de flamands.

Ce peuple cherche depuis longtems à avoir de l'esprit, & il y eut peut-être réussi, s'il avoit eu du génie

La religion du pays est celle du Pape. Ce peuple a avec Rome même culte, mêmes cérémonies & même superstition. Il vénere le Christ, & il adore les saints.

Le pays-bas auroit beaucoup de noblesse, si un duc autrefois ne l'avoit presque toute fait périr sur des échaffauts. Elle souffrit la mort pour deffendre sa liberté, qu'elle aimoit plus que sa vie. Maintenant les Flamands, ainsi que tous les autres peuples de l'Europe sont façonnés au joug de la servitude. Il est vrai qu'ils deffendent encore aujourd'hui leurs privileges: mais ceux-ci ne servent qu'à les rendre plus esclaves.

Ce peuple a un marché fait avec la Cour

de Vienne; c'eſt-à-dire, qu'il lui permet de le dépouiller des richeſſes, à condition qu'elle ne touchera pas à ſes anciennes prérogatives.

Les Flamands n'ont rien à démêler avec la guerre préſente du Nord, cependant ils s'épuiſent pour elle. Il n'eſt pas aiſé de calculer les ſommes qu'ils ont fait paſſer en Allemagne. Le capital de cette richeſſe ſuffiroit pour rendre un état floriſſant.

LETTRE CXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

Je vis derniérement ici une choſe horrible, le Chriſt fait priſonnier. Vingt-ſoldats, la baïonnette au bout du fuſil, le conduiſoient chez un malade, parceque le mandarin de la pagode paroiſſiale avoit refuſé de l'y conduire. Il faut que je t'explique ſuccinctement la cauſe de cet empriſonnement du Dieu des chrétiens, & pourquoi la milice entre aujourd'hui dans le ſacerdoce de cette ſecte.

il y a environ un demi-ſiecle, que les chrétiens n'étant pas d'accord ſur certains points de leur religion, le Pape leur envoya une ordonnance, par laquelle il leur enjoignoit de croire certains articles du culte, dont ils n'étoient pas convaincus; on appelle ce mandement la conſtitution. Mandarins, bonzes, hommes, & femmes, tous furent obligés de ſigner ce qu'ils n'entendoient point, & qui pis eſt, ce dont ils n'étoient point perſuadés. On priva de leurs biens, on bannit de la ſociété ceux qui ne vouloient pas trahir leur conſcience. Le remede ne fit qu'augmenter le mal; la conſtitution qu'on avoit cru un traité de paix ne ſervit qu'à ſouffler le feu de la guerre, l'animoſité des deux partis fut plus vive que jamais.

L'Alcoran chrétien fut ſouvent mis ſur le tapis: mais il y avoit cette difficulté, que ceux qui vouloient l'expliquer aux autres, ne l'entendoient pas eux-mêmes: ce n'étoit pas le moyen de s'accorder; auſſi ne s'accorda-t-on pas. On ſe battit long-tems par ces opinions particulieres; enſuite il y eut pluſieurs batailles rangées en ſaints-peres; c'eſt ainſi qu'on appelle les philoſophes de cet Alcoran.

Mais la victoire d'un parti ne ſervit qu'à

augmenter la force de l'autre; plus on se disputoit, & moins on s'accordoit. On employa de part & d'autre tant de subtilités, qu'on parvint à la fin au sublime dégré d'intelligence de ne plus s'entendre. Tout le savoir de la dispute disparut, il ne resta que l'animosité.

Cependant un parti devint le dominant, ce fut celui que Rome & la Cour corrompirent par des dignités, & qui vendit sa croyance aux honneurs. Celui-ci qui avoit mis son nom au bas de la constitution, fit un complot contre celui qui ne l'avoit pas signée. Les mandarins évêques de celui-là deffendirent aux prêtres subalternes de celui-ci d'administrer les malades., sous le prétexte, *qu'on ne doit pas donner aux chiens les choses saintes.* Pour recevoir le corps du Christ avant que de mourir, il falloit avoir un billet qui prouvât qu'on étoit de la secte de la constitution. Le Parlement de Paris qui croit avoir le droit de se mêler de tout, jusques à ce qui n'est pas de son ressort, se mêla de cette affaire: on exila les mandarins rebelles; mais plus on exiloit, moins on administroit. Il fallut souvent violenter les prêtres, & les forcer quelquefois, la baïonette au bout du fusil, de se rendre avec le Christ chez les malades.

LETTRE CXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei ; *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Bruxelles.*

de Naples.

LE Roi de Naples à quitté il n'y a pas long-tems ses sujets, pour en aller gouverner d'autres: car tu remarqueras ici en passant que les souverains de l'Europe n'ont point de famille affectée. Chez eux il n'y a point de filiation. Ils sont toujours prêts à devenir les monarques du peuple qui est le plus puissant. Comme le pere de la grande famille ne tient à ses enfans que par les liens de l'intérêt; il les abandonne aussitôt que de plus grands l'appellent ailleurs.

Les couronnes dans cette partie du monde forment un commerce: on se bat, on négocie, on traite, on change en Europe pour posséder la plus riche.

Ce trafic de trônes fait que les sujets ne s'attachent pas à une certaine personne; mais à un certain nom. Comment pourroient-ils s'attacher à un monarque, qui n'est à eux qu'autant que les révolutions de la politique ne l'appellent point ailleurs!

Le Roi de Naples avant ſon départ fit un aveu bien humiliant; il déclara à toute l'Europe que ſon fils ainé étoit imbécile, & par conſéquent incapable de régner, & fit paſſer la couronne qu'il abandonnoit ſur la tête d'un autre de ſes enfans; car ſi les ſouverains ſont au-deſſus des premiers de l'état par leur rang, les loix de la politique les obligent quelquefois à faire des aveux qui les ravallent ſouvent au-deſſous des hommes ordinaires: ce qui forme une ſorte de compenſation.

LETTRE CXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

de Bruxelles.

Le lendemain de mon arrivée à Bruxelles, j'allai faire mes ſoumiſſions au prince Ch-l-s de Lorraine. Il permet cet honneur à preſque tous les étrangers qui paſſent par cette ville. Il eſt gouverneur des Pays-Bas, c'eſt-à-dire, qu'il a un brevet de la Cour de Vienne, qui lui permet d'être ſouverain à ſa place, & il cede lui-même ce brevet à

un ministre qui regne pour lui: car il y a des peuples en Europe qui sont gouvernés de la troisieme main.

Ce prince est d'un abord doux, familier & affable: la vanité est flattée en l'approchant. Il ote la distance infinie qu'il y a de sa grandeur à la petitesse d'un particulier, & rétablit en quelque façon le niveau.

La plupart des grands en Europe ne sont bons que par principes d'éducation; celui-ci l'est par tempérament. Il va au-devant des malheureux & prévient les infortunés. Tous les jours de sa vie sont marqués par quelque action bienfaisante. Si tous les hommes ressembloient au prince Ch-l-s, le monde seroit rempli de belles ames.

Au sortir de son audience, je me rendis chez son ministre le Comte de C.... Quelle différence du maître au valet! Je trouvai ce dernier bouffi d'orgueil. Il me reçut avec cette politesse mêlée de fierté, qui met les particuliers à dix-mille lieues de l'homme en place. Il étoit en ce moment avec un capucin défroqué, à qui il venoit de dicter un article pour insérer dans la gazette de Bruxelles. Après qu'il eut expédié le moine apostat, il fut question de moi. Il m'interrogea sur le gouvernement de la Chine, sur notre commerce, nos fi-

nandes, nos arts & notre induſtrie, &c. &c. mais je m'apperçus par les queſtions qu'il me fit, qu'il n'étoit point un homme d'état. Il tournoit toujours au tour du miniſtre, & ne le rencontroit jamais.

Il ſe leve tous les jours à quatre heures du matin, pour apprendre à avoir du génie; il lit tout ce qui tombe ſous ſa main, mais toute cette peine l'a conduit à être très ſuperficiel.

Tu peux bien t'imaginer qu'un homme, qui fait ſemblant de ſavoir beaucoup de choſes, eſt vain, fier & hautain: je n'ai jamais vu de mortel plus orgueilleux Il faut que tout plie ſous lui, c'eſt proprement le Pacha des Pays-Bas.

LETTRE CXX.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Bruxelles.

DANS les provinces des royaumes d'Europe, où il faut faire preuve de nobleſſe pour être admis dans les aſſemblées qui ne ſont pas nobles, & dans leſquelles on doit toujours avoir le parchemin à la

main pour prouver les ſeize-quartiers, la reſſource ordinaire des étrangers eſt le ſpectacle, où le gentilhomme & le roturier ſont reçus pour leur argent.

J'allai hier à celui de cette ville, où l'on jouoit une mauvaiſe comédie repréſentée par de mauvais acteurs; néanmoins le théatre & les loges étoient remplis de dames & de cavaliers. Le haſard fit que je me trouvai placé auprès d'un François, établi depuis pluſieurs années à Bruxelles, & qui connoiſſoit preſque tous les ſpectateurs.

Monſieur, lui dis je, voulez-vous me permettre de vous faire quelques queſtions, ſur les principaux perſonnages qui s'offrent ici à mes regards? Il répondit fort poliment à ma demande.

Je vous prie de me dire qui eſt cet homme dans cette loge à côté de celle du Prince, qui voit le ſpectacle au travers d'un verre & qui fait des grimaces de poſſédé? C'eſt, répondit-il, le prince d'Or... Quoi! lui dis-je tout étonné, c'eſt là un prince? En vérité il faudroit être ſorcier pour le deviner, je l'aurois pris pour toute autre choſe; il y a quelquefois des figures chez les grands qui ſont à mille lieues de leur rangs.

Je vois dans la même loge, repris-je, un je ne ſais quoi d'imperceptible, qui peut

bien abſolument être un homme, mais qui n'eſt créé qu'à moitié. Qu'eſt-ce que c'eſt que cela? — C'eſt le Duc D.... Il eſt bien court! lui dis-je. Mais qu'eſt-il ce petit avorton flamand? Il eſt gouverneur de la ville. Lui gouverneur! repris-je avec ſurpriſe. Oui, gouverneur, ajouta-t-il; eſt-ce que vous le croyez incapable d'occuper cette place? Je ne dis pas tout-à fait cela: il peut ſe faire qu'il la rempliſſe avec diſtinction: mais s'il gouverne bien, il repréſente bien mal.

Qui eſt cet homme dans cette loge ici en bas à notre gauche, qui a un viſage, d'une demi-aulne de long? C'eſt le Duc de St. A..... un des pairs du royaume d'Angleterre. Qu'eſt-ce qu'il fait à Bruxelles? Qu'eſt-ce qu'il y fait! des dettes. Et d'où vient, repris-je, qu'il s'eſt tranſplanté en Flandres pour cela? J'ai oui dire que les Anglois jouiſſoient de ce privilege ſans ſortir de leur pays. Il y a apparence que celui-ci jouït impunément du même droit dans cette ville? Non pas tout-à-fait, car on menace ſa perſonne. Comment, lui dis-je, eſt-ce qu'on traineroit ce Duc en priſon? Non, mais on parle de lui donner un priſon ambulante * qui le ſuivra par tout.

* Un garde.

Je vous prie de me dire qui eſt ce cavalier qui fait les yeux doux à cette jeune dame dans la loge du fonds du théâtre, qui a l'air ſuffiſant & qui affecte toutes les manieres d'un fat.

C'eſt le Comte de la N....., nom reſpectacle en Europe, & dont les ancêtres ont preſque toujours été attachés à la famille impériale. Celui-ci ne devroit pas être là; ſon devoir ſeroit d'être à l'armée: mais il préfere de faire la petite guerre avec cette dame, à ſe trouver à la grande qui ſe fait à préſent en Allemagne.

Comme les belles actions peuvent ſeules continuer à illuſtrer une maiſon, on peut dire que ſon pere, en mourant, finit la nobleſſe de ſa famille, & que lui a commencé la roture de ſa race.

Pouvez-vous me dire qui eſt ce jeune homme, qui eſt à la troiſieme loge du côté de celle du Prince? C'eſt un Anglois qui ſèmble n'être ici que pour faire honneur à ſa nation. Il a des maitreſſes, des chiens, des chevaux & des coureurs. Il s'y eſt ſi bien pris que, dans quatre ans, il a diſſipé toute ſa fortune. Il n'a que ſix mois à vivre dans la même ſplendeur, pour être tout juſte réduit à la mendicité à ſon retour à Londres. La femme que vous voyez

à côté de lui, qui a des yeux noirs & des joues pendantes, eſt une créature qu'il épouſera ſans doute: car en fait de folies, les Anglois n'en demeurent pas à moitié-chemin. Ils vont preſque toujours juſques au bout.

Qui eſt ce grand jeune homme qui voit au travers d'une lorgnette, comme un gentilhomme: mais qui a la figure d'un valet de chambre? C'eſt le frere du N..... ou du miniſtre de Rome. Il a la rage de vouloir paſſer pour marquis, en dépit de ſon Pere, qui n'étoit que ſimple marchand de Milan.

J'abuſe peut-être de votre complaiſance: mais je vous demande en grace de me dire qui eſt cet homme qui parle à toutes les femmes, & qui fait ſemblant d'être important? C'eſt le clerc d'un notaire, me répondit-il, que la Cour de France a fait ici ſon miniſtre.

J'ai fini: qui eſt ce cordon bleu qu'on voit ſur le théatre? C'eſt le Réſident de L... Sans doute, repris-je, que celui-ci eſt noble? Il le ſeroit: mais ſon pere, en ſe mariant avec ſa mere, ne ſe reſſouvint pas d'une petite cérémonie. Il oublia de l'épouſer: ainſi, ſi ce Réſident eſt gentilhomme, c'eſt un gentilhomme bâtard.

En vérité, lui dis-je, voici une Cour qui brille beaucoup en ministres : le plus noble est à peine roturier.

LETTRE CXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Bruxelles.*

De Naples.

Les Napolitains sont logés à côté des diables; d'ici au séjour des demons il n'y a qu'un pas à faire. J'allai voir ces jours passés la plus grande porte de l'enfer qui soit sur la terre. Les naturels du pays l'appellent le Vésuve.

C'est une montagne ardente d'où il sort des flammes, & une fumée qui obscurcit continuellement le soleil. Cet inconvénient d'etre dévoré par les flammes n'est pas le seul; ce peuple est tous les jours à la veille d'ètre englouti dans les entrailles de la terre, pas les concavités qui s'y forment, & ses tremblements fréquens. Une ville entiere avec tous ses habitans fut jadis ensevelie par un de ces phénomenes. Tout est ici goufre, fumée & flammes. Un venin subtil

s'exhale de la terre & y fait mourir les habitans.

Les Européens, comme je te l'ai déja observé, sont étranges dans leurs établissemens. Les uns bâtissent des villes au milieu des ondes de la mer, les autres au centre des goufres de la terre. On n'habite point les plus beaux pays de l'univers, & on se fixe dans des climats, où les bêtes féroces mêmes refusent d'habiter.

LETTRE CXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Bruxelles.

Le jour suivant, je me rendis au théatre à la même heure, & j'y trouvai heureusement mon homme. Je m'approchai de lui & après l'avoir prié de pardonner ma nouvelle importunité, je recommençai à le questionner.

Monsieur, je vous prie de me dire qui est cette dame d'un certain âge & d'une figure assez ordinaire, qui est dans cette seconde loge du premier rang ici à notre droi-

te? C'eſt, me répondit-il, la Comteſſe de Cop... Allemande, femme du miniſtre de la maiſon de P.... Elle a l'air bien fier, lui dis-je. Vous pouvez trancher le mot, & dire qu'elle eſt hautaine & arrogante. Avec cela, il ſemble qu'elle ait dans le cœur quelque mortification qui l'humilie. Il vous ſemble bien, c'eſt un chagrin intérieur qui la dévore, elle n'en reviendra pas. Elle vouloit avoir le pas ſur les dames les plus qualifiées de Bruxelles, une ducheſſe écrivit à Vienne, & la Cour décida que la femme d'un miniſtre devoit marcher après les ducheſſes. Elle a cette préſéance ſur le cœur, & tout le monde croit que cela la tuera; car l'orgueil humilié chez une femme fiere & impérieuſe, eſt un poiſon lent qui la conduit au tombeau.

Qui eſt cette jeune dame, lui dis-je, qu'on voit dans cette loge au fonds de la ſalle en face du théatre? C'eſt, me répondit il, la princeſſe d'Or....— Etoit-elle née princeſſe? Non, me dit-il, elle en a acheté le tître aux dépens de ſa jeuneſſe & de ſa beauté. Il y a des gens ici qui diſent qu'elle l'a payée au-delà de ſon prix. Il eſt vrai que, lorſqu'une jolie femme ſacrifie ſes agrémens à un homme vieux, caſſé & dégoutant, elle met un trop haut prix au rang qu'elle tient de lui. Ayez

Ayez la bonté de me dire qui eſt cette belle dame qui ſe fait remarquer dans la loge qui eſt à notre gauche? C'eſt, me répondit-il, la ducheſſe d'A.... françoiſe, de la maiſon de la M.... Je ne ſais ce que c'eſt, lui dis-je, mais en regardant cette femme, elle cauſe deux émotions différentes. On voudroit l'aimer: mais un je ne ſais quoi qu'elle inſpire pour la vertu, fait qu'on la reſpecte. C'eſt, me dit-il, la dame de Bruxelles, qui ſoutienne le mieux ſon caractere. Elle a toutes les qualités qui font qu'on reſpecte une femme, & aucun des vices qui puiſſent la faire mépriſer; comme femme, elle aura ſans doute ſes foibleſſes: mais elle fait ſi bien les ménager, qu'elles ne paroiſſent pas au dehors; ce qui, dans le ſexe eſt la vertu par excellence; car il n'eſt point queſtion de n'avoir point de défauts, mais de les cacher ſi bien qu'ils ne ſe montrent pas.

Je voudrois ſavoir qui eſt cette dame dans cette loge à main droite au-deſſus du théâtre, qui a paſſé quarante ans, qui a le viſage fort bien & la taille aſſez mal? C'eſt Madame la Chan.... Dame remplie de qualités. Elle a de l'éducation, de l'eſprit, du ſavoir & de la politeſſe: mais je voudrois qu'elle ſe ſouvint qu'elle ne devroit plus fai-

re l'amour, ayant ſurtout une grande fille en état de la remplacer dans cette carriere. Au reſte à Bruxelles comme à Paris, c'eſt toujours la premiere choſe que les meres oublient.

Si je ne vous importune point, je vous prie de me dire qui eſt cette dame dans cette ſeconde loge à gauche au-deſſus du théâtre?-C'eſt Madame de V... Elle a de beaux yeux, lui dis-je. Cela eſt vrai, reprit-il; mais ces yeux l'ont perdue d'honneur. On dit qu'ils ont eu un tête-à-tête avec le prince C..... où ils ont eu le deſſous: mais cette dame eſt de la maiſon. Son mari entre dans la chambre du prince, & elle entre dans ſon lit.

Qui ſont ces deux jeunes & jolies demoiſelles qui ſont à côté de ſa loge? Ce ſont deux ſœurs nées à Liege, qui cherchent chacune un mari, & qui ne trouvent pas même un amant. Il y a des beautés qui ſont condamnées à n'être ni aimées, ni épouſées.

Je conſens à ne plus vous faire de queſtions, ſi vous voulez avoir la complaiſance de me dire qui ſont ces deux jeunes perſonnes aux ſecondes loges, qui ont au milieu d'elles une vieille femme, qui a le maintien vieux & qui eſt habillée à la vieille mode? Cette douairiere, me répondit-il, eſt la

veuve d'un homme, qui, à ce qu'on dit, portoit autrefois la livrée : les deux demoiſelles ſont ſes filles. La mere a fait une grande fortune, à force de compter de l'argent. Perſonne ici ne les voit, la nobleſſe ſurtout affecte de leur donner toutes ſortes de mortifications.

On ne mépriſe point les filles à cauſe qu'elles ſont nées dans la boue : mais parcequ'elles ſont riches. Mais elles ſe conſolent de ce mépris par l'endroit même qui le cauſe. Elles ſont prêtes à épouſer deux riches financiers de Paris qui oublieront la livrée du pere, en conſidération des écus de leur mere.

Je pars demain pour l'Angleterre, d'où je t'écrirai auſſitôt que je ſerai arrivé.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIEME VOLUME.

LETTRE I.

LE Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. Pag. 1

La dépopulation en France vient de la religion & du gouvernement. On doit suivre la religion du Prince pour procréer, & on va en chercher la liberté ailleurs.

LETTRE II.

Le Même, au Même, à Pékin. 3

La population n'est point encouragée en France. On y autorise les sujets qui la détruisent. Le Roi qui a paru l'exciter, n'a voulu que du merveilleux.

LETTRE III.

Le Même au Même, à Pékin. 5

Le défaut de population en France vient de celui de la répartition des sujets. Paris dépeuple les provinces & par cela seul n'est pas un désert.

LETTRE IV.

Le Même au Même, à Pékin. 6

La galanterie Françoise nuit autant à sa population que l'Himen. L'amour de la société y porte préjudice, par la variété d'objets qu'il exige de cultiver.

LETTRE V.

Le Même au Même, à Pékin. 8

Le luxe, en entourant les grands de gens qui ne peuvent se marier pour être à leur service, est un obstacle à la population, que détruit également le service militaire.

LETTRE VI.

Le Même, au Même, à Pékin. 10
Le gouvernement, en donnant aux Peres la faculté de s'oppoſer aux mariages de leurs enfans, gène la population d'une maniere qui lui eſt préjudiciable.

LETTRE VII.

Le Même au Mandarin Catao-yu-ſe, à Pékin. 13
Le bruit ſe répand en France de la diſgrace de la favorite. Mouvemens des femmes à ce ſujet. Ils ceſſent tout à coup, parceque la nouvelle ſe trouve fauſſe. Elle ſeule, dit-on, fait courir ces bruits, pour eſſayer ſa puiſſance.

LETTRE VIII.

Le Même au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 16
Afficher des placards, critiquer l'adminiſtration, porter ſes plaintes aux pieds du trône, inventer des projets favorables, autant de crimes irrémiſſibles en France. Remontrances à ce ſujet.

LETTRE IX.

Le Même au Même, à Pékin. 24
Plan de priſons dénominatives, d'où on verra que les priſons d'état ſont plus pour les miniſtres que pour le monarque.

LETTRE X.

Le Mandarin Sin-ho-ei au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 26
Conteſtations à Veniſe, pour ſavoir ſi on y conſervera l'autorité des inquiſiteurs d'état. Cet ancien privilege devient loi, ſes avantages & ſes déſavantages.

LETTRE XI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Catao-yu-ſe, à Pékin. 31
Indolence des auteurs François à donner le code de la toilette, tribunal le plus ſouverain de la monarchie. L'auteur en marque les uſages & les formalités.

LETTRE XII.

Le Même au Chef de la Religion, à Pékin. 33
Distinction entre les manieres de pécher. Les casuistes gagnoient leur vie à en régler les remords: mais l'impression a ruiné leur crédit sans retour.

LETTRE XIII.

Le Même au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 36
Le projet d'un congrès fait trembler le Mandarin sur les difficultés de parvenir à la paix générale. Détails à ce sujet.

LETTRE XIV.

Le Même au Même, à Pékin. 39
Histoire abrégée du ministere François, qui dévoile tous les malheurs de la monarchie. Richelieu en établissant le despotisme en ouvrit la source, que les autres ont élargie jusqu'à nos jours.

LETTRE XV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 45
Le gouvernement à Venise n'est qu'une confusion. Chaque corps est occupé à réprimer l'autre. Tout est défiance & la société s'en trouve victime.

LETTRE XVI.

Le Même au Même, à Paris. 47
Les anciens abus sont immuables à Venise. Il y a des citoyens qui en voient les inconvéniens & les moyens de les corriger. On les écoute, on les croit, mais on ne les suit pas.

LETTRE XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Ministre, à Pékin. 51
La décadence de l'administration, des forces & de l'esprit patriotique de France naît du nouveau choix des ministres. Idée de ceux que le hasard a mis à la tête des affaires.

LETTRE XVIII.

Le Même, au Mandarin sur les Arts, à Pékin. 54
Le Mandarin va voir la manufacture des Gobelins; il l'admire comme un art du luxe des Rois, inutile aux peuples, que la nouveauté seule a établi & soutient.

LETTRE XIX.

Le Même, au Mandarin Catao-yu-se, Censeur de l'Empire, à Pékin. 56
L'attention du gouvernement François à entretenir la gaîté parmi le peuple, est d'autant plus surprenante, que nul être n'y paroît plus disposé.

LETTRE XX.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 57
La pratique qu'on a prise en Europe, de s'appliquer à lire pour cultiver les arts, nuit à la connoissance de la société qu'on fréquente moins.

LETTRE XXI.

Le Même au Même, à Pékin. 59
Révolutions de l'art de la guerre: & perfection qu'y a mis le Roi de Prusse. Avantage de l'original sur les copies?

LETTRE XXII.

Le Même, au Mandarin Catao-yu-se, à Pékin. 61
Pourroit-on croire que les animaux domestiques & sauvages fussent devenus, en France, un objet de luxe, à la honte des vertus?

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 63
La science des Vénitiens consiste dans l'étalage des bibliotheques. Le bruit de leur ville en chasse les muses, qu'on va chercher à Padoue, mais on n'y trouve que leurs fausses peintures.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Ministre, à Pékin. 64

Nulle science plus difficile à pénétrer que celle des intérêts des princes. Tant que les Potentats ne conviendront point de les définir, leur ignorance à ce sujet formera celle des autres.

LETTRE XXV.

Le Même, au Mandarin Catao-yu-se, à Pékin. 66

La France ou ne fait point de loix contre l'incontinence publique, ou ne les observe pas. Les immunités des grands & du trône-même en arrêtent à chaque pas l'exécution.

LETTRE XXVI.

Le Même, au Même, à Pékin. 68

Paris a des spectacles dont l'idée seule est contraire aux bonnes mœurs. L'opéra comique excite l'indignation du Mandarin, & cependant il reçoit un projet pour en établir un à la Chine.

LETTRE XXVII.

Le Même, au Mandarin Chef du Commerce, à Pékin. 73

Utilité & dangers des banquiers. Leur maniere dangereuse d'opérer. Pestes pour la république, ils devroient en être bannis.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 74

Description allégorique & badine de la pompe solennelle avec laquelle le Doge de Venise épouse la mer chaque année. Motif ancien de cette cérémonie laquelle lui survit.

LETTRE XXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Catao-yu-se, à Pékin. 76

Le luxe des porcelaines s'est d'autant plus étendu en France, que ses manufactures dispensent les sujets d'aller les chercher à la Chine.

LETTRE XXX.

Le Même au Mandarin qui préſide aux Sciences, à Pékin. 78
Les journaux ſont utiles pour les particuliers, & préjudiciables à la littérature. De-là leur partialité ſpéciale, & leur contradiction relative.

LETTRE XXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 80
Il y a à Veniſe quatre ſpectacles divins. La corruption des actrices ſaintes ne paſſe pas l'enceinte des théâtres.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef du Commerce, à Pékin. 81
Les Courtiers ſont en Europe les premiers négociants; & pour mettre les véritables négociants à contribution, il faut en France en acheter le droit du monarque.

LETTRE XXXIII.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 82
Rareté des Auteurs en France: jugement ſur les écrits de Monteſquieu, de Voltaire, de Jean Jaques Rouſſeau & de Helvétius.

LETTRE XXXIV.

Le Même au Même, à Pékin. 86
Le dictionaire enciclopédique paroît, eſt interdit, & continue, parceque le gouvernement eſt d'accord de fermer les yeux ſur ſa publicité. Abus de la folie actuelle des dictionaires.

LETTRE XXXV.

Le Même au Même, à Pékin. 88
La France gouvernée par une volonté abſolue. Il y a une conſtitution fondamentale, mais l'uſage y eſt abſolument oppoſé.

LETTRE XXXVI.

Le Même au Mandarin Catao-yu-se, à Pékin. [illegible]

Portrait d'un joli homme à la mode en France. On ne peut concevoir pourquoi les hommes se croient humiliés, parcequ'une femme aimable les rebute. Le mérite a ce sort, que l'entourderie ne craint point.

LETTRE XXXVII.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 96

Tableau des politiques. Acharnement qu'ils ont pour le parti que leur caprice a embrassé. Bataille entre les différens partis.

LETTRE XXXVIII.

Le Même au Même, à Pékin. 100

Il y a en France un ministre qui préside à l'esprit. Les Censeurs donnent droit à la réputation. Eux-mêmes ou ont peu de génie, ou sont paresseux.

LETTRE XXXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 102

Description du Ridota: célebre académie de jeu à Venise, tenue pas les nobles à visage découvert, qui y admettent sous le masque le noble & le roturier, le fripon & l'honnête homme.

LETTRE XL.

Le Même au Même, à Paris. 104

L'inquisition, les moines, les prêtres, le pape & la religion, tout à Venise est subordonné au senat. Soyez citoyen, il importe peu que vous soyez hérétique.

LETTRE XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 105

Les habitans de Paris y sont dans une agitation continuelle, quelque soit leur état. Que de mains n'exige pas une femme qui veut paroître pour plaire dans un cercle.

LETTRE XLII.

Le Même au Même, à Pékin. 107
La science des nouvellistes est immense, car ils prévoient tout. Leurs conjectures les menoient autrefois à gager perpétuellement pour ou contre. Mais les pertes les ont ruinés. Ils se contentent de prognostiquer.

LETTRE XLIII.

Le Meme, au Mandarin Ministre, à Pékin. 111
Plus la France s'appauvrit, & plus elle enrichit ceux qui sont chargés de lever les taxes qui l'abîment. La quantité des impôts augmente celle des commis qui y trouvent leur opulence.

LETTRE XLIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Catao-yu-se, à Pékin. 113
Description des parties de la comédie Italienne de Paris. Théâtre de bouffons qui emploient l'indécence pour conduire le François à une gaîté qui lui est naturelle.

LETTRE XLV.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 114
Portrait de quatre femmes qui jalousent la favorite du Roi des François.

LETTRE XLVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 118
L'ennui est le partage de celui qui à Venise n'aime point les plaisirs ou bruyants ou licencieux. Le beau sexe ne peut y être vertueux sans devenir ridicule.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 121
La généreuse profusion des François est toute sur leur langue : mais le cœur n'y entre pour rien. Epreuves que l'Auteur en a faite.

LETTRE XLVIII.

Le Même au Chef de la Religion, à Pékin. 12[illegible]

En France, il y a beaucoup d'idoles, qui représentent autant d'avocats pour le peuple, chargés de plaider leur cause devant le trône de Dieu. Idée d'un de ces plaidoyers en forme de dialogue entre Dieu & un saint.

LETTRE XLIX.

Le Meme, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 126

Il est à Paris un ministre qui peut soustraire une fille à l'autorité paternelle & une femme au joug du mariage, pour leur permettre une prostitution publique aux yeux de toute la ville. Exemple singulier à ce sujet.

LETTRE L.

Le Même au Même, à Pékin. 130

Idée du tapage de Paris. Personne n'a la liberté d'y dormir. Il semble qu'on ne soit dans cette ville que pour y veiller nuit & jour.

LETTRE LI.

Le Même au Mandarin Catao-yu-se, à Pékin. 131

Les principes & les moyens par lesquels les Chinois parviennent aux connoissances & aux sciences. Maniere sage d'en juger. Démonstration de la justice de cette loi rigoureuse.

LETTRE LII.

Le Même, au Mandarin Chef du Commerce, à Pékin. 135

Les diamans forment en France un luxe considérable, parcequ'il flatte la vanité des femmes. La France a imité par art ces dons de la nature : danger de cet art.

LETTRE LIII.

Le Mandarin Sin-ho-ci, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 13[illegible]

Ferrare est une ville déserte. Le gouvernement contribue plus à sa dépopulation que l'intempérie de l'air. L'église y commande, & son esprit y domine ; car tout est monastere, moines ou moinesses.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Catao-yu-fe, à Pékin. 140

La maniere fimple de s'enrichir dans le négoce eft de faire banqueroute, fes diverfes efpeces, l'adminiftration n'en a jamais bien jugé.

LETTRE LV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 143

Boulogne doit un Bouffon à chaque théâtre de l'Europe. C'eft la ville de la nobleffe par la pauvreté, le chant & la débauche, les moines & la pareffe. Si les papes étoient élus plus jeunes, l'intrigue y annobliroit plus de femmes.

LETTRE LVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 146

Etabliffement merveilleux du purgatoire, qui montre l'utilité des richeffes, pour aller droit au paradis. Quel avantage s'il effaçoit les gros péchés. Quelle efpece d'hommes y doit avoir part.

LETTRE LVII.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 149

Effets funeftes de la rapide fucceffion des miniftres en France; finguliere exclamation d'un feigneur qui rendoit fa premiere vifite à un nouveau Contrôleur-Général.

LETTRE LVIII.

Le Même au Même, à Pékin. 152

En France, les meres donnent à leurs filles une éducation qui répond à l'ufage infâme qu'elles ont de les livrer elles-mêmes à l'incontinence. Plan de cette inftitution.

LETTRE LIX.

Le Même au Même, à Pékin. 153

La fcience de la politique s'aquiert à peu de fraix dans Paris. Elle fe puife dans les gazettes. Idée des différentes feuilles foit nationales foit étrangeres qui portent ce nom.

LETTRE LX.

Le Même au Même, à Pékin. 157

Réflexions fur la grandeur des quartiers, des ruës & des batimens de la capitale de France. Les particuliers affectent dans leurs édifices la somptuosité des Rois. Utilité d'un réglement à ce fujet.

LETTRE LXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 159

Boulogne pour fe fouftraire à fes feigneurs légitimes fe foumet à l'efclavage du Pape. Ce phantôme de république a un chef poftiche.

LETTRE LXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Catao-yu-fe, à Pékin. 162

Le Mandarin va à la comédie. Il s'attache à celle que les fpectateurs repréfentent dans les loges & la décrit.

LETTRE LXIII.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 166

Préjugé de la nobleffe en Europe accrédité en France. Son antiquité la dégrade : moyens pour la rendre réellement refpectable.

LETTRE LXIV.

Le Même au Même, à Pékin. 169

Le Mandarin reçoit la vifite d'un généalogifte qui lui étale fes talens, les difficultés de fa profeffion & fon difcrédit, depuis que le Roi de France a pris l'ufage de vendre la nobleffe.

LETTRE LXV.

Le Même, au Chef de la Religion, à Pékin. 175

L'Eglife gallicane vend le paradis, & cette marchandife hauffe ou baiffe, fuivant le befoin d'argent. Hiftoire bien finguliere à ce fujet.

LETTRE LXVI.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 177
Les Ministres qu'exile le monarque François emportent tous leurs avantages réels, ils ne manquent que des chimériques. Exemple mémorable de cette contradiction. Est-ce donc là les punir ou les récompenser?

LETTRE LXVII.

Le Même au Même, à Pékin. 179
La noblesse de France la plus opulente, est l'exemple de la plus triste pauvreté, si on lui fait établir la balance de ses revenus & de ses dettes. L'exemple du monarque a décidé cet usage, passé aujourd'hui en coutume.

LETTRE LXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 183
Les dames de Boulogne ont une beauté qu'il est dangereux d'approcher de trop près. Leurs assemblées different par la dénomination des mauvais lieux. Le langage de cette ville est pour elle.

LETTRE LXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Catao-yu-se, à Pékin. 184
La Vivacité des François en pénétrant toutes les parties de leur gouvernement les a toutes détruites. Ils ne visent qu'à l'esprit.

LETTRE LXX.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 186
Les femmes donnent en France le branle à tout. La guerre est l'effet de l'ambition d'une femme, qui a réuni tous les bureaux de faveurs chez elle, où toutes les graces se vendent à l'encan.

LETTRE LXXI.

Le Même au Mandarin Catao-yu-se, à Pékin. 189
Nouvelle maniere de procéder en amour que les François ont substituée à celle de leurs ancetres. Elle est plus courte, plus vive & moins embarassante.

LETTRE LXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 191

La France a une Reine que l'état connoît à peine; seule peut-être, elle s'est fait de sa position une source de consolation.

LETTRE LXXIII.

Le Même, au Même, à Pékin. 193

Portrait du Maréchal de Belleisle, opposé à celui qu'en donne son testament politique. Sa mort sera, dit-on, l'ouverture d'une restitution à la couronne.

LETTRE LXXIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 195

Pompe, autorité & despotisme du Légat de Boulogne. Il vend toutes ses graces, parceque le tems de sa puissance est court & réglé.

LETTRE LXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 197

L'usage de chanter des *Te Deum*, est très bien établi en France: car il donne au peuple une idée de succès, qui le porte à payer les impôts sans murmurer.

LETTRE LXXVI.

Le Même au Même, à Pékin. 199

Les livres forment un luxe en France. On est riche, il faut une bibliotheque pour ne point profiter des livres, mais en priver ceux qui en profiteroient.

LETTRE LXXVII.

Le Même au Même, à Pékin. 200

Avantages précieux de la peinture & de la mignature. Les enfants par elles revoient leurs ancêtres les plus reculés. Les fermiers généraux ne voient jamais que leur portrait.

LETTRE LXXVIII.

Le Même, au Mandarin Catao-yu-se, à Pékin. 202

Différence que produit entre les femmes la différente maniere de les traiter en Asie & en Europe. La beauté de celles-ci fait le plus souvent leur supplice.

LETTRE LXXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 205

Boulogne a des colleges de toutes les nations : par le moyen des étudians, qui y viennent pour un tems, chacune d'elles doit voir les défauts Boulonois s'unir aux siens.

LETTRE LXXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 207

Profusion immense en tout genre qui se voit au château de Versailles. Questions singulieres à ce sujet.

LETTRE LXXXI.

Le Même, au Mandarin Ministre, à Pékin. 211

La maniere de punir en France les Ministres sans expérience ou fripons, les généraux malheureux ou téméraires, ne peut qu'ouvrir la source des malheurs de l'état. Conduite opposée des Turcs, à tort regardée comme barbare.

LETTRE LXXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Catao-yu-se, à Pékin. 213

Une Courtisane n'associe les grands à sa dissolution qu'à mesure que sa prostitution l'avilit.

LETTRE LXXXIII.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 215

Description de l'Ecole Militaire à Paris, fondée sur un monopole : l'éducation de ceux qui doivent venger l'état, commence par le dévaster.

LETTRE LXXXIV.

Le Même, au Même, à Pékin. 21[illegible]
Projet de deux Missionnaires qui veulent aller à la Chine. Le Mandarin rétorque leurs arguments & les confond.

LETTRE LXXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 218
Reliques de Boulogne. Nul chirurgien ne peut voir le chef de S. Dominique. Le tableau de la vierge montre que les idées que nous avons de la beauté étoient les mêmes de son tems.

LETTRE LXXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 220
Le Monarque François, en bornant les presses dans son royaume, n'a fait qu'enrichir quelques particuliers, sans diminuer les mauvais livres, utiles, dit-on, pour la consommation du papier.

LETTRE LXXXVII.

Le Même au Même, à Pékin. 222
Les écrits scandaleux ne peuvent être imprimés en France, mais ils y reviennent de l'impression de Hollande. Comment les princes ne conviennent-ils pas d'abolir cet abus?

LETTRE LXXXVIII.

Le Même, au Même, à Pékin. 223
Vie d'une de ces femmes qui en France sont très occupées, en ne faisant rien.

LETTRE LXXXIX.

Le Même au Même, à Pékin. 22[illegible]
Les rangs établissent des privileges en France qui permettent aux grands de se jouer de la vie même des petits.

LETTRE XC.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 226

La religion préférable est celle qui s'approche le plus de la nature. La catholique Romaine en est la contradiction.

LETTRE XCI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 229

Description de la gaîté avec laquelle se célebre l'office divin à Boulogne. La musique est une copie de celle de l'opéra.

LETTRE XCII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 231

Un citoyen de la monarchie Françoise, voulant soulager le contrôleur-général dans la recherche d'un impôt qui ne puisse fouler le peuple, lui donne un projet pour taxer les paroles & lui en fait sentir l'avantage.

LETTRE XCIII.

Le Même, au Mandarin Catao-yu-se, à Pékin. 235

En France la faveur fait tout, & un regard du monarque rend une femme capable de gouverner le Royaume.

LETTRE XCIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 237

Il va voir un couvent de bonzes : la bibliotheque n'y est garnie que d'Auteurs anciens, parceque les modernes couteroient trop à acheter. Il y voit le projet d'un télescope rare & nouveau.

LETTRE XCV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 241

Pour prouver que la Chine a un dogme, le Mandarin établit sa croyance, qui feroit celle des chrétiens si elle étoit fondée sur les misteres.

LETTRE XCVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 244

Description de Notre-Dame de Lorette, de ses richesses & de la pauvreté des habitans. Transplantation merveilleuse de la *Santa Casa*.

LETTRE XCVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 246

En France pour avoir des emplois il faut être de la religion du Prince: le Mandarin pense au contraire qu'on devroit les donner aux Protestans.

LETTRE XCVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 248

Comme il a déjà fait le tableau de la politique de Rome, il se contente de faire distiller le plus noir poison sur les mœurs de ses habitans de nos jours.

LETTRE XCIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 250

Les saints dans la religion Romaine paroissent les seuls canaux des graces de la Providence. Ste. Genevieve à Paris doit avoir la surintendance des Cataractes du ciel.

LETTRE C.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 252

Le tribunal de la police de Paris fait pour y entretenir le bon ordre & les mœurs, n'est composé que de gens sans foi & sans principes.

LETTRE CI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 254

Le luxe de Naples y entretient la plus grande misere. Sa souveraineté a passé dans différentes maisons. Le canon en a toujours décidé.

LETTRE CII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 255

La légéreté est de nos jours un appanage inaliénable de l'amour François. La lettre d'un amant de cette nation à sa maîtresse qu'il quittoit.

LETTRE CIII.

Le Même au Même, à Pékin. 258

La manie de la noblesse est nécessaire en France. Par-là les roturiers enrichis viennent y refondre leurs trésors.

LETTRE CIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 260

Raisons qui ont porté les chefs de la religion romaine, surtout en France, à faire parler à Dieu dans une langue que la plupart des fideles n'entendent point.

LETTRE CV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Catao-yu-se, à Pékin. 262

Description singuliere de l'ajustement des femmes Françoises. Elles y réunissent le ciel, la terre, les climats, les animaux, &c.

LETTRE CVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi à Paris. 263

Le local de Naples fait sa force & sa langueur. Les puissances sont trop éloignées pour aller l'attaquer. Les arts n'y sont point cultivés : la molesse & le monachisme y entretiennent l'indolence.

LETTRE CVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Catao-yu-se, à Pékin. 266

Les femmes forcent les François à se priver de vin : parceque pour leur plaire il faut des qualités auxquelles cette boisson & les bonnes nourritures sont contraires.

LETTRE CVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 268

Vertus singulieres qu'on attribue aux pagodes chrétiennes. Une vierge à deux-lieues de Paris donne la vertu prolifique. Plaisante avanture arrivée à ce sujet à un capitaine de dragons.

LETTRE CIX.

Le Même au Même, à Pékin. 271

Surprise qu'on doit avoir de voir les monarques François attendre leur mort pour faire banqueroute. Chaque cours de dix ans devroit y pouvoir.

LETTRE CX.

Le Même au Même, à Pékin. 274

Inconséquence du carême des Chrétiens ; ils jeûnent dans le boire & le manger, & les plaisirs ne sont que plus suivis & plus fréquentés.

LETTRE CXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 275

L'habitant de Naples donne tout à la superstition. Il est malheureux qu'il ne forme pas un paradis. Le luxe & l'ostentation regne même dans les tombeaux.

LETTRE CXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 277

Deſcription de la forme du gouvernement des différentes cotteries de Paris.

LETTRE CXIII.

Le Même au Même, à Pékin. 279

Le Mandarin voit au palais royal les joueurs renommés dans Paris pour ſavoir aider le haſard. Son chevalier les lui nomme, les lui déſigne & les lui peint.

LETTRE CXIV.

Le Même au Même, à Pékin. 182

Le Mandarin lui annonce ſon départ de Paris pour l'Angleterre. Bien des choſes lui ſont échapées.

LETTRE CXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 283

Les Napolitains de nos jours, dégénérant de leurs ancêtres, ſemblent n'eſtimer d'autre art que la muſique. Pour enſeigner chez eux il faut être privé des caracteres de l'homme.

LETTRE CXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 285

Tableau du pays qu'on traverſe de Paris à Bruxelles. A qui cette ville appartient, ſon terroir, ſes productions, ſes habitans, leurs richeſſes & leur pauvreté ſucceſſive; la religion, la nobleſſe, & les privileges onéreux de cette contrée.

LETTRE CXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 287

Deſcription comique des troubles arrivés à Paris au ſujet des billets de confeſſion. Leurs motifs, & la maniere de les exiger contre leſquels s'éleve le Parlement.

LETTRE CXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Bruxelles. 290

Le Roi de Naples quitte ses sujets pour de plus grands états. Amour des monarques pour leur peuple. Ce Roi avant que de quitter Naples déshonore son sang.

LETTRE CXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 291

Il est présenté au gouverneur de Bruxelles: portrait de ce Prince en contradiction parfaite avec celui de son premier Ministre.

LETTRE CXX.

Le Même au Même, à Pékin. 293

Il va à la comédie de Bruxelles, ce qui lui donne occasion d'en porter son jugement, & de faire les portraits des hommes de distinction qui y figuroient dans les loges.

LETTRE CXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Bruxelles. 298

Description du volcan qui est aux environs de Naples. Effets prodigieux & terribles de ces souterrains enflammés.

LETTRE CXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 299

Le Mandarin retourne au spectacle de Bruxelles; & il y a occasion de se faire donner l'histoire des dames principales qui y occupoient les loges. Il annonce son départ pour l'Angleterre.

FIN DE LA TABLE.